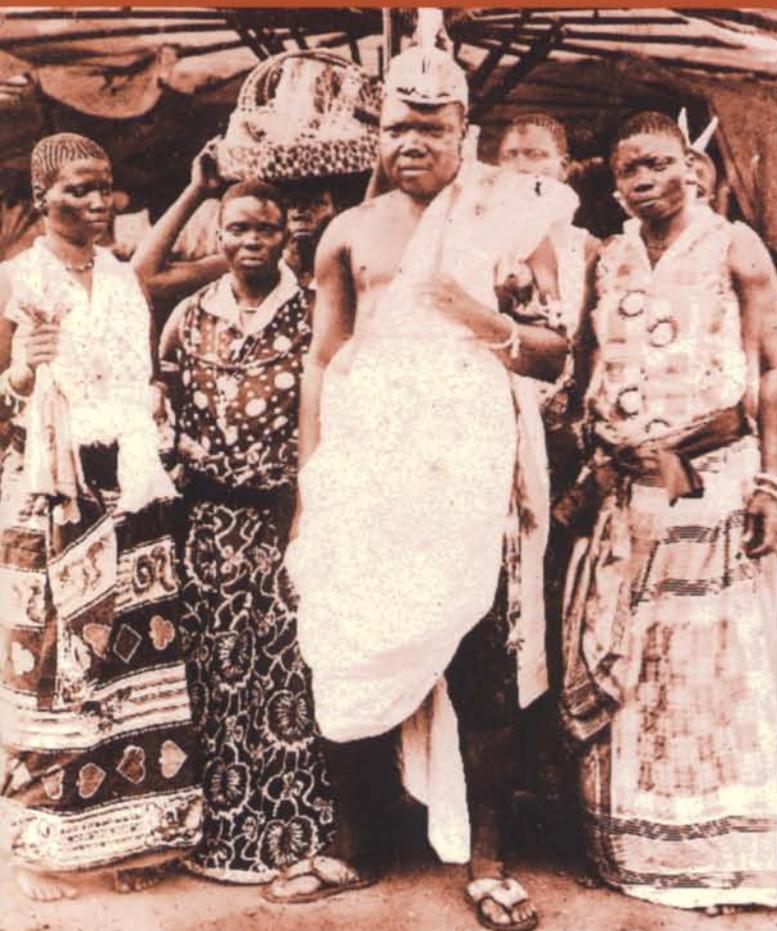


Une conférence internationale organisée par le Getty Conservation Institute, ICCROM, et la Direction du Patrimoine Culturel du Bénin

Septembre 1997

Passé, présent et futur des palais et sites royaux d'Abomey



Passé, présent et futur des palais et sites royaux d'Abomey

Conférence internationale organisée
par le Getty Conservation Institute,
l'ICCROM et le Ministère de la Culture
et de la Communication du Bénin,
22-26 septembre 1997

Actes de la conférence



THE GETTY CONSERVATION INSTITUTE
LOS ANGELES

Photographies de couverture :

Le roi Agoli-Agbo I, vers 1894, peu après son installation sur le trône par les Français. Getty Research Institute, Research Library, 94.R.56.

Bas-reliefs polychromes sur les murs extérieurs des palais des rois Gézo et Glélé, Abomey. Eva ou Herbert Meyerowitz, 1937. Collection Eva Meyerowitz, 1987-09-09. Eliot Elifoson Photographic Archives, National Museum of African Art, Smithsonian Institution, Washington, D.C.

Cour du palais de Gézo, Abomey, Bénin. Francesca Piqué, 1995.

Enfants, Abomey, Bénin. Francesca Piqué, 1997.

Photographie en quatrième de couverture :

Extérieur de l'un des palais, Abomey. Eva ou Herbert Meyerowitz, 1937. Collection Eva Meyerowitz, 1987-09-09. Eliot Elifoson Photographic Archives, National Museum of African Art, Smithsonian Institution, Washington, D.C.

Photographies à l'intérieur de la publication :

Page de titre : Photo de groupe des participants à la conférence, au palais Honmè à Porto-Novo, Bénin. Susan Middleton, 1997.

Page 1 : Guerrières amazones. Edouard Foà, vers 1890. Getty Research Institute, Research Library, 93.R.114.

Page 53 : Trône et objets de cérémonie, salle des assins, Abomey. Pierre Verger, date inconnue.

Page 101 : Enfant devant le palais du roi Gézo, Abomey. Pedro Pablo Celedón, 1994.

Directeur de la rédaction : *Tevvy Ball*

Préparation du manuscrit : *Kathleen Louw*

Correction : *Nicole Tazartés*

Coordinateur de la production : *Helen Mauchi*

© 1999 The J. Paul Getty Trust

Tous droits réservés.

L'Institut Getty de Conservation, programme opérationnel du J. Paul Getty Trust, travaille au niveau international afin de promouvoir l'appréciation et la conservation du patrimoine culturel mondial, pour le profit et l'enrichissement des générations présentes et futures.

Table des matières

<i>Timothy P. Whalen</i>	v	Remerciements
<i>Timothy P. Whalen, Marc Laenen, Timothée Zannou</i>	vi	Préface
<i>GCI, ICCROM, Direction du Patrimoine Culturel du Bénin</i>	ix	Mandats
		Première partie
		Le passé : histoire du royaume d'Abomey et de ses bas-reliefs
<i>Giovanna Antongini et Tito Spini</i>	3	Le royaume du Danxomè : objets, signes, espaces du pouvoir
<i>Joseph C. E. Adande</i>	17	Les bas-reliefs du palais de Glélé : un art au-delà de l'image et de l'histoire
<i>Suzanne Preston Blier</i>	26	L'histoire en relief : les bas-reliefs des palais royaux du Danxomè, création et conservation d'une tradition
<i>Vincent Guézodje</i>	39	Traditions, cultures et contribution des communautés à la gestion
		Deuxième partie
		Le présent : conservation des sites et palais royaux d'Abomey
<i>Thierry Joffroy</i>	55	Actions des cinq dernières années : volet « architecture » du projet PREMA-Bénin II, 1995-1997
<i>Francesca Piqué et Leslie Rainer</i>	67	Actions des cinq dernières années : la conservation des bas-reliefs de l'ajalala du roi Glélé au Musée historique, palais royaux d'Abomey

<i>Franck Houndégla</i>	82	Le réaménagement de l'exposition permanente du Musée historique d'Abomey
<i>Alain Godonou</i>	88	La sauvegarde et le récolement des collections du Musée historique d'Abomey
<i>Constant M. Noanti</i>	91	Présentation des collections du Musée historique d'Abomey
<i>Dorothé Mizéhoun</i>	95	L'entretien des bâtiments du site des palais royaux d'Abomey
		Troisième partie
		Le futur : évolution des sites et palais royaux d'Abomey dans leur contexte local, national et international
<i>Giora Solar</i>	103	Planification d'ensemble pour la gestion du patrimoine culturel
<i>Rachida de Souza-Ayari et Aimé Gonçalves</i>	106	Plan de conservation des sites et palais royaux d'Abomey
<i>Jérôme C. Alladaye et Clément Cakpo Vodouhe</i>	117	Circuits de visite et impact sur l'environnement socioculturel
<i>Toussaint A. Godonou</i>	129	Le cadre juridique et la mise en valeur des palais et sites royaux d'Abomey
<i>Alain-Raoul Lozes</i>	132	Situation économique et possibilités de développement du Musée historique d'Abomey
<i>Bachir Oloude</i>	135	Plan directeur d'urbanisme d'Abomey
<i>Richard Lohento</i>	142	Plan de développement du tourisme du Bénin
	151	Appendice A : Conclusions des participants à la conférence
	153	Appendice B : Participants à la conférence
	158	Appendice C : Auteurs
	162	Appendice D : Résumés en anglais

Remerciements

L'INSTITUT GETTY DE Conservation (GCI) est fier de relater dans cet ouvrage une heureuse collaboration avec la Direction du Patrimoine Culturel du Bénin qui clôture quatre années de travail commun et enrichissant.

La conférence internationale « Passé, présent et futur des palais et sites royaux d'Abomey » s'est tenue à Abomey, Bénin, du 22 au 26 septembre 1997, et a réuni un nombre impressionnant de participants : spécialistes du Bénin, du Sénégal, du Mali, du Niger, du Cameroun, du Togo, de France, d'Italie, de Belgique et des Etats-Unis, ainsi que les représentants des familles royales d'Abomey, directement engagées dans la gestion du patrimoine culturel d'Abomey.

Les organisateurs souhaitent rendre hommage à la communauté aboméenne pour son accueil chaleureux, son hospitalité et sa participation ; au Ministère de la Culture et de la Communication pour sa collaboration heureuse, et tout particulièrement à Timothée Zannou, Ministre, à Rachida de Souza-Ayari, Directrice du Patrimoine Culturel, et à Emmanuel Voglozin, Guillaume Adjaho et Mathias Labitan, membres du Comité international organisateur de la conférence ; aux membres du personnel du Musée historique d'Abomey, Toussaint Godonou, Léonard Ahonon, Constant Noanti et Dorothé Mizéhoun, pour leur engagement total durant les mois de préparation ; et à l'ICCROM et PREMA, respectivement représentés par Gaël de Guichen et Alain Godonou, pour leur vision et leur esprit de collaboration. Le bon déroulement de la conférence n'aurait pas été possible sans les préparatifs de Kathleen Louw et Constant Samson. Enfin, je remercie les membres du personnel du GCI qui ont œuvré pendant plusieurs années pour la conservation des bas-reliefs des palais royaux d'Abomey et dont la participation a contribué au succès de la conférence : Leslie Rainer et Francesca Piqué.

Timothy P. Whalen
DIRECTEUR
Institut Getty de Conservation

Préface

EN 1992, LE GCI répondit à l'appel du Ministère de la Culture et de la Communication du Bénin et démarra un projet pour la conservation de cinquante bas-reliefs détachés de la façade de l'ajalala du roi Glélé. Ce projet, dirigé par Neville Agnew et Giora Solar, directeurs successifs des Projets Spéciaux, fut mené par deux restaurateurs du GCI spécialisés en peintures murales et surfaces décorées. Il comportait un important programme de formation théorique et pratique de professionnels. Au rythme de deux campagnes par an sur le terrain, les bas-reliefs furent documentés et stabilisés. Sept employés de la Direction du Patrimoine Culturel participèrent au projet et furent formés en techniques de documentation graphique et photographique, monitoring, interventions de conservation, pratiques d'entreposage, d'exposition, de nettoyage, stabilisation et entretien.

A la fin de ce projet, le GCI est heureux de contribuer à l'organisation de la conférence internationale « Passé, présent et futur des palais et sites royaux d'Abomey », conçue dès l'origine comme une rencontre de réflexion sur les efforts accomplis et les questions d'avenir, intéressant tous les professionnels travaillant à Abomey ou sur des sites similaires.

Le caractère exceptionnellement fructueux des échanges est à souligner. Des professionnels de la sous-région ont pu discuter ensemble de problèmes rencontrés dans les sites sous leur charge respective. L'espoir du GCI est que cette conférence ait été exemple et source d'encouragement vers la conservation, l'interprétation et la présentation d'autres sites de l'Afrique de l'Ouest dans le futur, dans un esprit de collaboration et de vision à long terme.

Timothy P. Whalen
DIRECTEUR
Institut Getty de Conservation

EN 1993, EN collaboration avec la Direction du Patrimoine Culturel du Bénin, PREMA lançait le programme Abomey I. Ce programme de formation de personnel, de restructuration des réserves et de sauvetage des collections s'ajoutait au siècle d'interventions partielles et conjoncturelles de restauration qui s'étaient succédé dans l'urgence, au gré des tornades destructrices et des rapports alarmistes.

Un tel programme de conservation n'était pourtant pas une fin en soi pour l'ICCROM, mais s'inscrivait dans une politique générale de sauvegarde du patrimoine, en vue de sa mise à la disposition du public. C'est ce que nous résumions par la formule : « Sauvons-le ! Vivons-le ! »

Devant la volonté unanime des institutions locales et internationales impliquées sur le site d'obtenir à moyen terme que celui-ci n'apparaisse plus sur la liste du patrimoine mondial en péril, nous décidions en 1994, toujours en collaboration avec la Direction du Patrimoine Culturel du Bénin, PREMA, CRATerre et le Centre du Patrimoine Mondial, de mettre en œuvre Abomey II. La mise en dépôt d'un fonds auprès de l'UNESCO par la direction de la Coopération du Ministère italien des Affaires étrangères permit de financer ce projet. Celui-ci, en tant que programme général de conservation et de mise en valeur des palais royaux de Glélé et Gézo, se voulait être le reflet de l'inflexion de notre politique patrimoniale illustrée par la formule inverse de la première « Vivons-le ! Sauvons-le ! »

Notre profonde conviction était, et est toujours, que la protection du patrimoine passe par son adoption, son appropriation et son utilisation par le public. L'occupation du lieu par les familles royales pour le déroulement des cérémonies coutumières qui s'y perpétuent depuis quatre siècles en est l'expression manifeste.

A la fin de ce volet, l'ICCROM est heureuse de prendre part à ce colloque qui réunit l'ensemble des partenaires qui ont œuvré ces quatre dernières années sur ce site historique. Nous nous réjouissons de constater la systématisation des différentes actions qui y sont menées et espérons qu'une telle convergence de moyens et de politique sera un modèle de protection, d'intervention et de mise en valeur pour d'autres sites africains du patrimoine mondial. Nous remercions tous ceux et celles qui nous ont aidés dans notre mission et souhaitons que la mise en œuvre du plan global de conservation du site auquel nous avons tous participé permette aux palais royaux d'Abomey d'entrer de plain-pied dans le 21^{ème} siècle.

Marc Laenen
DIRECTEUR GÉNÉRAL
ICCROM

LE BÉNIN EN partenariat avec l'ICCROM et l'Institut Getty de Conservation a organisé sur place à Abomey la conférence internationale « Passé, présent et futur des palais et sites royaux d'Abomey ».

L'objectif de cette conférence était de concrétiser une rencontre et un dialogue interactif entre les différents partenaires et les communautés sur le site des palais royaux d'Abomey.

Elle a permis de faire le point global sur l'état de conservation du site et surtout a donné les orientations générales pour l'élaboration d'un plan de conservation des sites des palais. Ceci deviendra un instrument de collaboration et de partenariat efficace pour coordonner et assurer la cohérence des actions à mener sur le site, afin de garantir la durabilité du processus de conservation et ses valeurs exceptionnelles au profit des générations futures du monde entier.

Nous voudrions encore une fois remercier l'UNESCO, l'ICCROM et l'Institut Getty de Conservation pour leurs apports et plus particulièrement pour leurs efforts respectifs et soutenus de sauvegarde et de mise en valeur du site.

Timothée Zannou
MINISTRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
République du Bénin

Mandats

L'INSTITUT GETTY DE CONSERVATION

Los Angeles, Californie, Etats-Unis

L'Institut Getty de Conservation, programme opérationnel du J. Paul Getty Trust, travaille au niveau international afin de promouvoir l'appréciation et la conservation du patrimoine culturel mondial, pour le profit et l'enrichissement des générations présentes et futures.

L'ICCROM

Rome, Italie

Le Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels est une organisation intergouvernementale de 93 pays membres, créée par l'UNESCO en 1959, basée à Rome et qui a pour mandat de diffuser des informations dans le domaine de la conservation scientifique, de promouvoir la recherche et de fournir conseils techniques et formation en ce domaine.

La Direction du Patrimoine Culturel

Cotonou, République du Bénin

Le gouvernement de la République du Bénin, à travers la Direction du Patrimoine Culturel du Ministère de la Culture et de la Communication, est responsable de la sauvegarde et de la protection du patrimoine culturel béninois. La Direction du Patrimoine Culturel coordonne les activités de six musées nationaux.

Première partie

Le passé : histoire du royaume d'Abomey et de ses bas-reliefs



Le royaume du Danxomè : objets, signes, espaces du pouvoir¹

Giovanna Antongini et Tito Spini

L'anthropologie culturelle est assimilable au « tour le plus long » suivant lequel on s'aperçoit que l'on parcourt le chemin le plus court pour revenir à la maison.

C. Kluckhohn

ONZE HEURES TRENTE, le 7 février 1997. Sur la place Singbodji, un petit bus chargé de touristes provenant du Togo se gare à côté d'autres voitures avec des plaques étrangères. Un homme sortant d'une maison voisine parcourt à pied le chemin qui traverse la place, s'arrête, se déchausse et entre dans le Musée historique d'Abomey. Un geste naturel, que personne ne remarque, mais qui à notre avis exprime de façon exemplaire le sentiment d'une grande partie de la population aboméenne à l'égard des palais royaux. Et pourtant, depuis presque un siècle que le roi n'habite plus ces lieux, les événements dont ils ont été le théâtre auraient pu effacer leur caractère sacré. Incendiés, pillés, abandonnés, utilisés comme résidence du gouverneur français, comme prison pour des détenus d'une guerre tout à fait étrangère au Dahomey et, finalement à partir de 1944, transformés en musée, ils sont devenus un lieu public dont quiconque peut franchir le seuil moyennant un prix d'entrée, achevant ainsi un processus de reformulation exogène violente.

Quels sont donc les facteurs de résistance, les points forts physiques et métaphysiques qui encore aujourd'hui font de ce lieu un « site » ? Pour être en mesure de saisir tout le sens de cet espace, qui dans son aspect actuel est le fruit d'une construction autant matérielle qu'historique, il faut procéder à une « déconstruction » de son contenu, non pas pour en nier la valeur mais, au contraire, pour donner à chaque élément sa qualité propre. Parallèlement, un même processus de déconstruction doit s'appliquer aux concepts schématiques et rassurants chers à la culture occidentale. Il faut de nouveau débattre des antinomies classiques entre rationnel et irrationnel, historique et mythologique, ordre et chaos ; reconsidérer la notion de symétrie là où le concept de centre ne correspond pas obligatoirement à un point situé au milieu, mais plutôt à un point d'application de la résultante de forces diverses ; déceler les éléments de la « cardinalisation » propre à une culture, qui ne se fonde pas nécessairement uniquement sur les points cardinaux.

Peu de lieux en Afrique peuvent compter sur une bibliographie historique comparable à celle consacrée au royaume du Dahomey. Visions différentes, découlant des finalités des auteurs, mais envahissantes au point

que lorsqu'on mène des enquêtes auprès des gens, il arrive très fréquemment de reconnaître – textuellement – telle page ou telle autre de Le Hérissé, Dunglas, Herskowitz, etc. On est souvent obligé de se demander s'il s'agit de mémoires provenant du passé, ou plutôt de mémoires construites sur le passé. Un procès de construction à la fois exogène et endogène, qui s'est affirmé et consolidé surtout ces cent dernières années, c'est-à-dire après la défaite du royaume.

Si la visée des conquérants était de pulvériser la centralisation du pouvoir tout en homogénéisant la population, l'aristocratie locale divisée en petits fiefs a procédé à un dédoublement de l'histoire ; d'un côté, il y a celle des différentes dynasties, qui demeure en grande partie secrète, et, de l'autre, l'histoire officielle. Cette dernière est intentionnellement amoindrie car le doute représente un point de crise ; censurée, car les phases obscures peuvent ressusciter des conflits ou jeter de l'ombre sur un glorieux souverain et sur le consensus absolu qui devait l'entourer ; nuancée, car souvent les anciens ennemis sont devenus des partenaires ; voilée, car l'adoption de rituels, cérémonies ou prières empruntés à des peuples étrangers peut suggérer quelque forme d'assujettissement.

Nous laissons aux historiens la tâche de briser cette cristallisation, qui cache une immense richesse de micro-histoires, pour nous limiter au domaine qui depuis plus de 25 ans fait l'objet de nos études, c'est-à-dire l'espace domestiqué, organisé, construit, habité, marqué, civilisé. L'organisation de l'espace est de fait un langage, ou plutôt le langage exemplaire qui utilise signes, symboles et matières ; tout espace culturalisé devient ainsi un lieu de concentration du savoir, mais les manifestations de ce savoir ne sont pas toujours évidentes. L'opération de décodage passera alors par des signes susceptibles d'être traduits selon un registre expressif : traces, orientation, technique de construction, forme, décoration, rapport avec l'espace environnant et les êtres dont l'homme a peuplé son univers surnaturel.

La difficulté réside dans l'évaluation de la permanence du signe à la surface du présent, mais il est inévitable que dans le flux ininterrompu de l'histoire un signe se cristallise et se débarrasse de sa motivation originelle. Il faut alors rechercher ses référents ailleurs, peut-être sous d'autres formes, d'autres évidences : la mémoire historique, les diagrammes des parcours, la gestualité intrinsèque ou référentielle, l'usage ou l'interdit d'objets, d'espaces ou de paroles.

Et encore, on doit reconnaître le domaine de l'inconnaissable ou, dans certains cas, de l'indicible, soit parce que sur des informations confidentielles pèse un interdit de parole, soit, comme l'affirmait Maupoil, « à cause de l'impossibilité de « rationaliser » certaines données dont la cohérence est moins logique qu'organique » (Maupoil 1981 [1943] : X) .

« L'espace n'est pas une chose, c'est un rapport ; le rapport de la personne à la forme. » (Chénieux 1989 : 235.) Ajoutons que ce rapport est toujours construit par des pratiques et des représentations dont les modalités découlent de facteurs spécifiques sociaux, historiques, culturels, psychologiques. Donc, si l'on considère qu'un espace est un objet que l'on peut assimiler, dans sa forme finie, à un « lieu », ce lieu est la

représentation d'un temps passé, présent et futur : non seulement dépôt de sédiments, mais encore point crucial d'un système anabolique, susceptible de multiples assimilations. Lieu dans lequel sont à l'œuvre d'incessants processus de transformation, lieu qui nous conduit à traverser divers gisements culturels (les nôtres et ceux d'autrui). Le sentiment du poids dominant de la localisation n'est pas l'apanage des usufruitiers d'un lieu-dit ou des chercheurs – les conquérants aussi en ont été pleinement conscients. A preuve, il suffit de feuilleter les documents coloniaux gardés dans les Archives nationales du Bénin, où le souci principal du résident d'Abomey et du gouverneur français semblait être d'empêcher le roi Agoli-Agbo de reconstruire les palais de ses ancêtres : « ... il (le roi) a déjà reçu l'ordre de laisser au repos les ruines des anciens palais... » (Rapport politique, septembre 1898. Série E, Affaires Politiques, sous-série 1E-5E).

De même, en 1877, les Anglais n'ont autorisé la reconstruction du palais royal de Kumasi, détruit par G. Wolseley en 1874, qu'à condition de le déplacer de sa localisation originelle.

Un dernier exemple, parmi des centaines d'autres possibles, de la connexion intime, d'une ligne d'échange à double sens entre lieu/ contenant et objet/ contenu, nous vient du temple de Gu situé dans le quartier Gbecon Hounli d'Abomey. Créé par le roi Gézo, ce temple abritait une des célèbres statues en fer du dieu Gu ; ici se déroulaient des cérémonies propitiatoires à la veille du départ pour la guerre, ainsi que d'autres de remerciements à la fin d'une campagne victorieuse. Plus d'un siècle s'est écoulé depuis le jour où la statue est partie pour la France comme butin de guerre, et pourtant l'actuel Gunon, Tamaïgo, âgé de 88 ans, continue à célébrer les rituels en l'honneur de Gu qui, pour lui et pour ses adeptes, n'a jamais quitté ce lieu car sa présence l'a imprégné à jamais.

On est ici confronté à une deuxième dimension, indissociable de l'espace : celle du temps. Ainsi que l'exprime Kevin Lynch : « Les rythmes, les objets et les événements sont une réalité mais le temps et l'espace sont des inventions humaines. Le temps est discontinu, lié à des événements particuliers. » (Lynch 1972 : 146.) Et Marc Augé souligne : « Donner un ordre à l'espace et se représenter le temps, donner un ordre au temps et se représenter l'espace est une constante de l'activité humaine. » (Augé 1989 : 44.)

Les manifestations patentes d'une détermination temporelle spécifique sont encore aujourd'hui visibles dans la presque totalité des lieux culturels et/ou historiques d'Abomey ; tout comme l'identification d'un pouvoir, personnel ou collectif, se fonde encore sur le lieu ou l'objet qui autrefois le caractérisait et qui, de ce fait, devint un « monument ». Ce terme, qui selon l'étymologie latine est l'expression de la permanence et de la durée, peut légitimement s'appliquer à une multitude de formes, indépendamment de leur matérialité, immuabilité, ancienneté ou authenticité. Palais de dimensions imposantes mais également une butte de terre, un arbre, une poterie ; temples historiés mais aussi une colline de cailloux, comme l'*ayidjeso*, touchant mémorial de la traite des esclaves, qui n'a jamais été détruite même si autour d'elle en 1921 a été édifié l'actuel lycée

Houffon. Lieux, espaces, rôles procèdent sur deux plans parallèles : d'un côté, le présent chargé de tous les avantages et contraintes de la modernité, de l'autre, le moment qui les a vus au centre d'un événement et qui les identifie. Ainsi à Wegbo, Djodi, le « gardien secret du trône royal », comme lui-même se définissait, a vécu jusqu'à sa mort à côté du *jandèmè* qui avait toujours servi à l'intronisation des rois de la dynastie (et qui, après l'abolition de la monarchie, n'est sorti que deux fois, suscitant par ailleurs des protestations énergiques). Peu importe que le trône que nous y avons vu fût manifestement de fabrication récente ; tout comme on ne ressentait aucun décalage généalogique entre l'actuel et le premier Djodi, cet objet qui demeurerait au centre d'un univers commun de référence ne pouvait être qu'originel. Quand nous avons visité pour la première fois le palais princier de Tégbésu, dont il ne restait plus que quelques pans de mur et un portail récemment reconstruit, son *gbonugan* Gnavi était encore là à « défendre le palais de son roi ». Agé de 90 ans, il appartenait à la cinquième génération descendante de l'homme auquel Tégbésu avait attribué cette fonction, et pourtant, il nous racontait son histoire au temps présent en indiquant de la main des espaces vides où sa parole faisait renaître des bâtiments, des cours, des temples. C'est comme si tout successeur assumait la même identité sociale que son prédécesseur dans une parentèle perpétuelle, et cette idée de continuité s'applique également aux lieux en une sorte de circularité de l'espace/temps. Au centre même de cet univers, dans les palais royaux, une ligne continue rapproche l'origine de la fin, trajectoire dont Tado est à la fois la source et l'issue.

« Nous sommes à Singbo, devant l'ajalala de Gbéhanzin et tu connais bien que les rois ne font rien sans le Fa. Et tu sais toi-même que les consultations ont eu lieu. Tu vois où Ajalala fait face. Agénukun est yorouba et connaît, il connaît le Fa, il a consulté le Fa. [...] Sachant que nous sommes venus de Tado, parce que la consultation demande de l'orienter vers Tado d'où nous sommes venus pour nous multiplier ici. Il fait face à Tado. » (Géhanzin Agboïdu, juillet 1995.)

Regardant vers Tado, axe du système de référence, s'accomplit le destin que le Fa avait prédit à Hwegbaja – les palais iront jusqu'au dixième mur (au dixième roi) et pas plus loin. Un bâtiment, l'*ajalala* de Gbéhanzin (construit dans les années 1950 par les descendants du roi déchu), ferme l'histoire, présence matérielle qui conjugue les langages anthropologique, historique et métaphorique en les traduisant en espaces.

La tradition historique reconnaît comme premier chef Dako Donu (1620-1645) ; son palais de Hwawé, même dans son aspect actuel, est encore pleinement en mesure d'évoquer son rôle de modèle archétypal (matrice de ceux d'Abomey), de théâtre de la représentation du pouvoir. Toute forme d'empire implique une structure et donc une hiérarchie, y compris celle des espaces et des bâtiments qui deviennent ainsi des « indicateurs finalisés ». L'enceinte de murs en terre qui entoure le palais mesurant environ 400 mètres de parcours sur 4 mètres de haut, délimite une aire d'un hectare ; cette masse ostentatoire domine, sépare et cache. A l'extérieur, le vaste espace vide où débouche la seule voie d'accès est le

lieu de l'attente et des cérémonies collectives de soumission ; à l'intérieur, l'univers au centre duquel siège le roi. Là où la continuité de la muraille s'interrompt pour faire place à l'unique portail d'entrée, les murs sont implantés au milieu de l'épaisseur du passage, soulignant ainsi la valeur du seuil et de ses implications matérielles et symboliques : arrêter et accueillir, juger et accorder. Une deuxième précaution est représentée par la disposition de l'entrée, dont l'axe est décalé par rapport aux autres passages, d'où le regard du visiteur ne peut rejoindre que la première cour dont la dénomination même indique le comportement à suivre : *kpodoji*, « arrête-toi ici ». Un détail supplémentaire permet d'évaluer le degré de surveillance qui précède l'admission d'un étranger : une ouverture triangulaire – notation architecturale anormale dans la sémantique locale –, pratiquée dans le mur de la deuxième porte, permet de voir de l'intérieur sans être vu.

La salle des audiences du roi Dako Donu correspond par sa forme aux caractéristiques qui ont motivé son appellation : *ajalala*, c'est-à-dire chambre ou objet avec des ouvertures. Une ligne tracée dans le sable est l'ultime barrière qui délimite l'espace du roi (et qui a ici la même valeur que la séparation en bambous décrite par les premiers visiteurs européens à la cour d'Abomey ou que la canne posée devant le roi au cours des cérémonies actuelles).

Deux coulisses de murs épais encadrent la paroi de fond revêtue d'un enduit rougeâtre, décorée de motifs peints en noir et de l'image de deux panthères noires rampantes ; au pied de ce même mur sont alignés les autels de la famille. Au-delà de l'*ajalala* s'étendent les habitations privées du roi, de la reine mère, des épouses et des enfants. Espaces morcelés, exigus, où s'inscrivent les activités et les parcours quotidiens rythmés par de petites cours clôturées par des murs bas. A gauche, l'arbre sous lequel le roi aime venir se reposer et qui fait face à l'aire sacrée recelant le *Jexo* du roi Dako Donu 1^{er} ; non loin de là, l'enceinte qui protège le baobab séculaire que l'histoire locale a assumé comme signe-mémorial. C'est comme si à cet arbre gigantesque et imposant eût été confiée la charge de marquer la contiguïté du temps passé, présent et futur en tant qu'instrument symbolique d'un geste qui a renversé l'ordre des choses. « Dako Donu a planté cet arbre à l'envers, avec ses racines vers le ciel, et tous les chefs de la région se sont soumis. »

Dans la cour de l'*ajalala*, le *fagbasa*, la chambre où le roi consultait son oracle, est aujourd'hui en ruine, comme s'il n'y avait plus aucun futur à interroger car le futur s'en est allé avec Hwegbaja à Abomey, dans la direction même vers laquelle Dako Donu a orienté le portail de son palais.

Un étroit chemin relie le palais royal à Hwawé-Gbénu, le « lieu de la grande jarre », là où est renfermé le secret d'Agasu : une jarre contenant des perles et des cauris dont toute malédiction éventuellement prononcée en la prenant à témoin ne sortira plus jamais et sera donc irrévocable. Ce temple peut à juste titre être inclus parmi les « paysages associatifs », c'est-à-dire ceux auxquels, au-delà de la présence de témoignages culturels concrets, sont attribuées des valeurs religieuses, artistiques, historiques et culturelles². Paysage de l'esprit et de la mémoire qui s'estompe au

couchant, en direction de Tado. « Lieu-dépôt » d'énergie, de force vitale. Ici, le détail, la partie ou l'élément ne peut être l'objet d'une perception fragmentaire, mais d'une saisie globale : comprendre, c'est comprendre la totalité irréductible de ce que l'on voit et de ce que l'on ressent. Ce sera Agasu, la panthère qui, sur le plateau d'Abomey, en imposant ses mains sur la couronne en toile et sur les sandales, fera de Hwegbaja le premier roi du Dahomey.

Nous n'insisterons pas ici sur les stratégies mises en œuvre par Hwegbaja afin de dominer les habitants du plateau et de se faire accepter comme roi, mais plutôt sur son double geste fondateur : le creusement d'un fossé délimitant sa ville et la construction d'un mur autour de sa résidence, lignes de marquage de l'intérieur et de l'extérieur – nous et les autres. Par cette action, il donne forme au noyau de son « royaume », terme par lequel nous entendons une société dont les limites correspondent à un pouvoir déterminé qui est le pouvoir du roi.

Le parcours du fossé, ou *agbodo* (*agbo*=lieu, *do*=trou, le « lieu du trou »), n'est plus lisible intégralement même dans les photos aériennes ; toutefois, une importante partie de son tracé, spécialement dans la zone nord-est, est encore identifiable et quelques traits permettent d'évaluer ses dimensions anciennes. Long d'environ dix kilomètres, il mesurait six à huit mètres de large sur cinq à six de profondeur, délimitant ainsi une aire d'environ 620 hectares. Son fond apparaît hérissé d'épineux et habité par des hyènes, dont les allées et venues étaient facilitées par un trait du fossé débouchant dans un bosquet situé à l'angle nord-ouest du tracé.

Hwegbaja, en amenant sur le plateau ses dieux tutélaires, ou en adoptant ceux qu'il trouve sur place, se fait maître de la source du pouvoir religieux ; par sa bravoure, il se fait reconnaître comme seigneur de la puissance guerrière ; par sa conquête de la terre, il devient le prototype de la fécondité. Sa devise, « Faire le Dahomey toujours plus grand », sera honorée par tous ses successeurs jusqu'à la conquête française.

Le dessin urbain actuel d'Abomey semble suggérer qu'à partir du XVII^e et jusqu'à la fin du XIX^e siècle son développement ait procédé selon une évolution ordonnée et parallèle soit à la progression des palais à l'intérieur des murailles (à l'avènement de chaque roi, son quartier en ville s'agrandissait autour de son palais princier³ et de son temple des *Toxosu*), soit à l'expansion du royaume et de ses activités prédominantes. Structurée en fonction du système-palais, la ville d'Abomey s'organisa d'abord comme « machine de guerre » à la fois de défense et d'agression et comme « rouage de production » au service de la cour⁴. Gravitant autour de la résidence royale, il y avait donc les concessions des chefs de guerre, des ministres, des artisans et les marchés ; dans la campagne, les fermes royales. D'autres composantes, autant exogènes qu'endogènes, concourent à dessiner la ville en fixant ses caractéristiques formelles – par exemple, on remarque au nord-est un arrêt de l'expansion urbaine, vide stratégique contre les incursions de l'armée d'Oyo, tandis qu'au sud-ouest il y a une évidente ouverture vers la mer, les commerces et les rapports avec les Européens. Ou encore, l'agglomérat par fonction en quartiers placés sous le contrôle d'un palais princier qui est le résultat d'une politique avisée

d'annexion d'artisans prisonniers de guerre affectés au service de la cour. Actuellement encore, les palais princiers sont à la tête des secteurs-quartiers en orbite autour du site royal vers lequel leurs portails sont orientés, exception faite pour celui de Gézo dont l'ordonnement a été modifié par la cession d'une partie de son terrain à la cathédrale catholique. Leur présence garde un rôle essentiel, non seulement dans le dessin urbain, mais également dans la vie culturelle d'Abomey. En effet, aucune des cérémonies inaugurées et conclues dans les palais royaux ne peut exclure de son parcours une étape dans chacune des résidences princières ; tout comme le *kpalingan* en chantant ses louanges ne saurait exclure un roi de la généalogie officielle.

Capitale et résidence du souverain⁵, Abomey s'impose aux autres villes du royaume, Allada, Savi, Ouidah n'ayant qu'un rôle de pointage, en tant qu'institution politique englobant un ensemble de structures et de fonctions connexes à la conquête, à l'exercice, au maintien du pouvoir ainsi que le contrôle de l'activité productive et de toute production culturelle. C'est en fait une ville-territoire, un évident exemple d'anthropologie urbaine, un modèle axiomatique de domestication créative capable de donner une réponse organique aux besoins et aux requêtes de la communauté. Lorsqu'on s'approche du cœur de ce système – les palais royaux – afin d'en saisir globalement la complexité, on est engagé à une vision schizophrénique embrassant à la fois leur essence et leur apparence : ce qu'ils sont matériellement et ce qu'ils représentent. De façon poignante, il apparaît ici qu'à côté des trois dimensions de l'espace, il y a une dimension culturelle qui, pour n'avoir pas été suffisamment mesurée, n'en est pas pour autant moins mesurable. Parmi les caractères originaux, voire même uniques, du royaume d'Abomey s'affirme le principe que chaque souverain devait bâtir son propre palais et ne pas occuper celui de son prédécesseur, réalisant ainsi une généalogie lisible dans l'espace. Il est donc courant de se référer au site royal comme à l'emplacement des douze palais des rois d'Abomey. Or, même si le site représente indéniablement l'ensemble de la dynastie aboméenne, c'est-à-dire les douze rois (treize, si l'on compte Adandozan, destitué et effacé de la généalogie), ce n'est qu'à partir du troisième roi, Hwegbaja, que la capitale, et donc la résidence royale, a été déplacée de Hwawé à Abomey. Et encore, à cause de guerres, de périodes d'insécurité ou de conflits entre dynasties au moment de la succession, certains rois ont d'abord construit leur palais ailleurs (comme Tégbésu à Cana-Gbagnamè, ou Kpengla à Hodja), et occupé par la suite l'aire d'Agaja (confirmation de cette hypothèse, une image gardée à la photothèque du musée de l'Homme montrant le portail d'Agaja qui présente quatre ouvertures, une pour chaque roi qui occupa ce même palais). En fait, si dans le site on trouve les restes des palais de Hwegbaja, Akaba, Agaja (et, évidemment une partie de ceux de Gézo et de Glélé dans l'aire muséale), pour Tégbésu, Kpengla, Agonglo et Adandozan, il n'existe que des traces, ou des constructions plus ou moins en état, des annexes de leur résidences : portails, tombeaux et *jexo*.

L'identification de ces traces et du diagramme qui les relie nous permet de reconstruire une partie de l'histoire, mais une deuxième partie, non moins importante, nous est révélée par les effacements de certains signes. Tout comme pour l'histoire racontée, ces cent dernières années et surtout à partir du moment où les palais n'étaient plus protégés ni par les gardes royaux ni par leur inviolable sacralité, des signes et des espaces ont été déguisés sous une fausse apparence. Comme le portail ouvert par Adandozan qui a été attribué à Agonglo, ou l'emplacement du tombeau de ce roi destitué qui n'est pas officiellement reconnu et où, pourtant, une libation secrète est réservée pendant les cérémonies en l'honneur des rois défunts. Pour éviter leur profanation au moment de la conquête française, Agoli-Agbo s'empressa de camoufler les lieux où les corps des rois étaient enterrés en substituant aux *hotagantin* (décorations en métal reproduisant les symboles d'un roi fichées sur le faite des tombeaux et des *jexo*), qui auraient permis une facile identification des lieux sacrés, de simples cônes en métal.

Notre vision n'étant pas celle d'un historien de l'art, d'un archéologue ou d'un muséologue, nous sommes, certes, amenés à observer et à enregistrer les évidences – modifications de forme, de dimension et des matériaux, attributions anachroniques, uniformisation des données – mais aussi à essayer de saisir les motivations profondes de cette dissimulation qui, de fait, est une reproduction du réel passant à travers la reproduction d'une façon de voir, ou de faire voir, la réalité. Incendies, reconstructions, restaurations ont marqué ce site au cours de ces cent dernières années ; à partir des années soixante, différentes organisations nationales et internationales s'engagent dans des travaux de reconstruction sporadiques et restreints à l'aire muséale, qui ne font qu'aggraver la détérioration des bâtiments en dénaturant leur aspect originel. D'autres projets prévoyant des budgets inaccessibles ont comme résultat de bloquer toute intervention, y compris les minimales et indispensables travaux de conservation. Entre-temps, les familles royales qui n'ont jamais arrêté de célébrer les cérémonies en l'honneur de leurs ancêtres et sur lesquelles pesait l'entretien du site, ont procédé à des restaurations des tombeaux, des *jexo*, des portails et des *ajalala* trop souvent dictées par l'urgence (calamités naturelles, contraintes du calendrier rituel), influencées par de nouveaux modèles, subordonnées à l'insuffisance de fonds et, surtout, menées de façon anarchique à cause de l'absence de contrôle et d'un plan-programme organique. Toujours par manque de coordination, les différentes missions UNESCO⁶ n'ont pu que constater les derniers dégâts et rédiger des listes de recommandations qu'une nouvelle urgence aurait fait tomber dans l'oubli. Ce monceau d'interventions a fortement modifié la morphologie du site, sans pour autant en détruire la substance, et c'est dans cette situation de fait qu'a démarré, avec des résultats remarquables, un projet mis en place par l'ICCROM et la Direction du Patrimoine Culturel du Bénin, dans le cadre du programme PREMA 1990-2000 inscrit dans les activités de la Décennie mondiale du développement culturel de l'UNESCO et en collaboration avec CRATerre-EAG, consacré à la « Conservation et mise en valeur des

palais royaux d'Abomey ». En 1993, l'Institut Getty de Conservation lança un programme concernant la « Conservation des bas-reliefs de l'*ajalala* de Glélé des palais royaux d'Abomey », comportant l'étude, l'analyse et la restauration de 50 bas-reliefs provenant de l'*ajalala* du roi Glélé détruite en 1988 par une tornade.

C'est donc à partir du principe directeur qui, dans le passé, a guidé le dessin spatial de ce site qu'on peut analyser la réalité controversée du présent et, de la fusion de ces deux durées, tirer les instruments pour poser les hypothèses du futur. En 1995, l'objet de notre mission tel que défini par le Centre du Patrimoine Mondial, comportait, entre autres, le point suivant : « Analyser la dimension matérielle et anthropologique du périmètre classé du site » (l'ensemble des 44 hectares a été inclus en 1984 dans la liste du patrimoine mondial en péril). Il en a résulté un répertoire de 184 points qui peut apparaître comme une agglomération d'épaves dispersées sur une surface incertaine ; en fait il s'agit d'un « champ de signes », où chaque pan de mur, chaque trace infime, chaque emplacement que seuls les yeux de la mémoire sont parfois en mesure d'identifier, constitue un piquet de l'histoire d'Abomey⁷. En dehors de l'aire muséale, dans la portion de terrain autrefois occupée par les résidences des premiers rois, les portails, les murs et les palais procédaient du nord au sud traçant un arc de cercle faisant face à l'extérieur qui défendait et contenait les quartiers autrefois habités par les épouses royales, les reines mères, les princesses, les enfants en bas âge, les servantes ainsi que les lieux consacrés au culte des ancêtres. Aujourd'hui cette ligne défensive n'est marquée que par la porte de Hwegbaja (récemment remise en état) et par quelques pans de muraille. Néanmoins, au cœur du site, les *dadasi* (femmes incarnant les rois défunts) vivent encore en isolement dans le quartier Dosèmè, d'où elles ne sortent que pour apporter aux cérémonies la « présence » des rois qu'elles personnifient. Tous les quatre jours, des princesses balayent soigneusement le sable doré des cours des tombeaux royaux, refont le lit à l'intérieur des chambres, déposent la boisson et le repas préparé pour chaque roi. Tout anniversaire ou date marquant le règne d'un roi voit les membres de sa dynastie se réunir autour de son *jexo*. Dans ce lieu se renouvelle donc sans cesse un réseau de parcours, de gestes et de comportements dont la valeur n'est pas uniquement symbolique mais également génératrice d'une interaction de rapports vivants. La perte de cette consubstantialité équivaldrait à faire du site un contenant vide de sens et à trancher les liens de dépendance réciproque dont s'alimentent mutuellement le site et les palais-musée.

Ce que le visiteur du musée voit aujourd'hui n'est qu'une fraction d'espace découpée dans un ensemble organique, et pourtant même ici certains parmi les traits distinctifs de la culture aboméenne sont encore lisibles. Deux rois, Gézo et Glélé, se succédant de père en fils, et deux palais. Une histoire continue repropoant le même modèle fondateur (dont l'empreinte vient de Hwawé), mais un roi qui chaque fois fonde un nouveau lignage et dont l'unicité est représentée par l'unicité de son propre palais. Les vastes surfaces des cours figurant les terres du royaume, ou la hiérarchie des espaces rythmée par les portails exprimant le contrôle,

reproduisent sur le terrain une métaphore du pouvoir⁸. De même, les bâtiments reflètent le cours des événements et des relations avec l'extérieur, comme la maison à étages dont le style évoque celui des comptoirs de la côte, ou la multiplication et le fixage de l'apparat de signes (remplaçant l'architecture éphémère des grandes tentes décorées décrites par les premiers voyageurs) afin d'élaborer une stratégie de communication, une représentation de soi comparable à celle colportée par les messagers des cours européennes. De ce message les bas-reliefs auraient constitué le langage principal. Cette forme de récit plastique est indéniablement la caractéristique la plus marquante des palais d'Abomey, à propos desquels on serait toutefois tenté d'évoquer les mots de Bachelard : « La valeur d'une image se mesure à l'étendue de son auréole imaginaire. » A quelle époque des bas-reliefs ont-ils été apposés pour la première fois sur les palais royaux ? Il s'agit là d'une question fondamentale qui, jusqu'à maintenant, n'a pas trouvé de réponse convaincante. Une tradition locale affirme qu'ils existent « depuis toujours », une deuxième version attribuée au roi Agonglo (fin du XVIII^e siècle) l'usage des bas-reliefs, jusqu'alors réservé aux temples⁹, comme forme de communication. A notre connaissance, aucune des chroniques détaillées rédigées par les visiteurs à partir du XVIII^e siècle n'en fait mention. On trouve des descriptions pointilleuses de trophées de crânes humains, de vestes, de bijoux, d'armes et de crachoirs en or mais pas un mot sur des bas-reliefs. Pour en avoir le premier témoignage écrit, il faudra attendre le récit de A. d'Albeca, administrateur français qui assista à la chute d'Abomey et qui, en 1894, publia dans le *Tour du Monde* une sorte de panoplie (dessin de Krieger d'après une photographie) réunissant différents motifs de décoration et accompagnée de la légende : « Bas-reliefs et fresques des palais royaux d'Abomey », sans autres précisions sur leur emplacement. Une carte postale datée de 1895¹⁰ nous montre l'*ajalala* de Glélé restaurée par Agoli-Agbo après son incendie provoqué par Gbéhanzin. Parmi d'autres bas-reliefs, on remarque à la base de chaque pilier le lion, emblème de Glélé. Traditionnellement, c'est le roi en charge qui célèbre son prédécesseur en reproduisant ses symboles sur les assins (autels en métal dédiés aux défunts), dans les bas-reliefs ou d'autres objets de culte. La question qui se pose est alors : s'ils étaient déjà en place, comment étaient les bas-reliefs de l'*ajalala* du vivant de Glélé ? Waterlot (1926 : pls. III, IVb, V, VI, VII, VIIIa) reproduit des « bas-reliefs du palais d'Agaja » qui de toute évidence ont été réalisés plus tard, après le règne de Gèzo, car y sont représentés des faits d'armes et le trône de ce roi, en plus d'une mosquée, introduite à Abomey par Tégbésu ainsi que d'autres motifs rappelant tous des rois qui ont succédé à Agaja.

A partir de 1970, et jusqu'à aujourd'hui, nous avons enregistré par des photos ou des relevés les modifications survenues à la suite des différentes restaurations/réfections¹¹. Les bas-reliefs présents aujourd'hui sur l'ensemble des palais sont l'œuvre de Cyprien Tokudagba, de sa femme et de sa fille. Même pour un artisan/artiste doué comme Tokudagba, il est évident que lorsqu'il faut remodeler en même temps tous les bas-reliefs d'un bâtiment, le geste devient inévitablement standardisé. Cette

uniformité stylistique forcée engendre un effet d'homologation qui alimente ultérieurement l'ambiguïté de la perception visuelle. Les bâtiments actuels du musée, à travers leurs destructions et reconstructions, sont à considérer comme des « cicatrices » d'une longue histoire de combats dans laquelle, pour cela même, ils occupent la place d'honneur. Autrefois, les toits en chaume qui se prolongeaient presque jusqu'à terre, en effaçant la valeur stéréométrique des édifices, reproduisaient une « architecture d'occultation » (comparable à celle des temples des *Tohosu*), dont le dessin est encore lisible dans la cour de Gézo où l'icône intériorisée de son *ajalala* s'oppose à l'image ostentatoire et projetée à l'extérieur de son palais à étages.

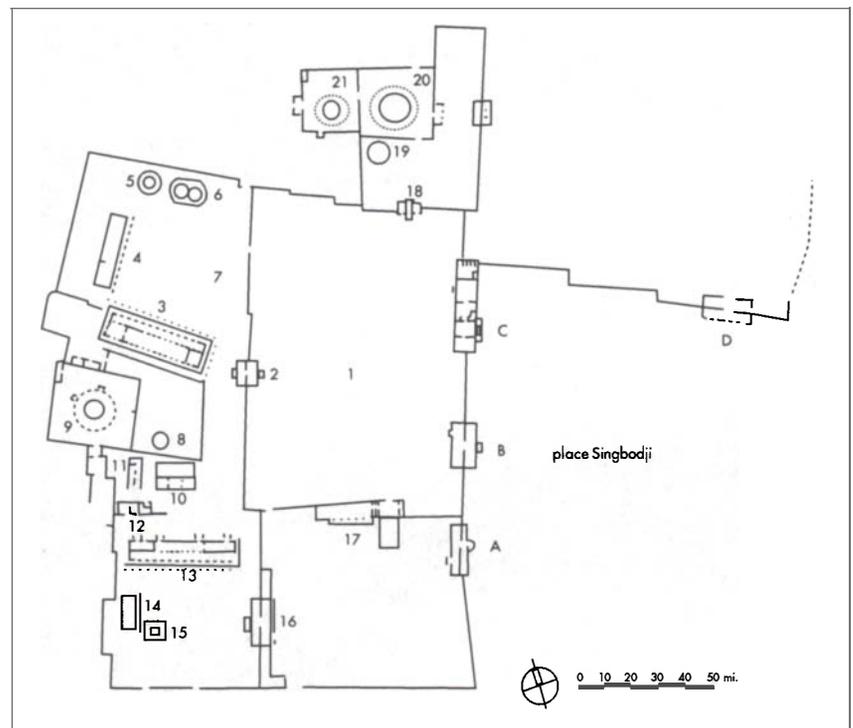
L'œuvre de reconstruction des édifices a été une tâche controversée et difficile ; l'on pouvait opter entre un mimétisme du milieu ambiant, une restauration philologique et l'adéquation fonctionnelle au rôle de musée. Ces trois alternatives ont abouti à une hybridation compensée par l'attentif respect du cadre : les sols des cours revêtus de sable, l'ombre de quelques arbres centenaires, les vides que chacun peut peupler de souvenirs. En dépit de l'hétérogénéité d'ensemble, qui ne peut être rattachée à aucun paradigme connu du lexique architectural, sa valeur virtuelle se transforme en valeur actualisée par son pouvoir de « violence symbolique¹² » capable de susciter un fort impact émotionnel.

Ce pouvoir évocateur s'épanouit à l'occasion des cérémonies que les familles royales accomplissent selon un calendrier rituel à l'intérieur du site-musée. Pendant une semaine, les cours silencieuses et les édifices inhabités s'animent de chants, de danses, de musiques et de personnages : rois, dignitaires, princes, princesses, guerriers, *kpalingan*, musiciens, responsables des cultes. Chacun, jouant son rôle, franchit des frontières spatiales et temporelles et, dans le microcosme de la cérémonie, reproduit et régénère le cycle de l'histoire. Témoignage d'une culture qui n'est pas renfermée dans le passé mais qui, à cause de son profond enracinement dans les structures sociales, est encore en mesure de participer au projet du futur. L'enjeu actuel est donc d'harmoniser le double statut du site : musée/haut lieu de la tradition. On est ici confronté à l'évident problème que rencontrent ceux qui administrent un patrimoine du passé : l'acceptation du fait que la détermination de ce qui a ou n'a pas de valeur spéciale non seulement est en dehors de leur contrôle, mais ne peut non plus être déduite uniquement sur la base des classifications des archéologues, des écologistes ou des muséologues.

Le nouveau plan directeur (tel qu'exposé en 1995) prévoit une cité linéaire reliant Abomey à Bohicon, qui concentrera environ cent mille habitants, tout en confirmant la mesure de protection totale du centre historique de la ville. Un respect qui comporte l'isolement ou une sauvegarde activant l'intégration ? La réponse à cette question est déterminante pour le futur du site tant sur le plan économique (financements, afflux touristique et activités connexes) que sur celui de sa sauvegarde. Le site en dehors de l'aire muséale apparaît aujourd'hui non seulement « isolé » car les murs d'enceinte du musée tracent une barrière qui semble l'exclure, mais tout aussi « indéfini » puisque sa délimitation n'est plus confiée qu'à

quelques pans de mur. On ne saurait trop insister sur la nécessité de reconstruire au moins les portails d'Agaja, de Tégbésu et d'Agonglo afin de rendre reconnaissable l'aire classée et de matérialiser la ligne continue qui relie Hwegbaja, le fondateur, aux derniers rois. Il est également important de vérifier la persistance du rapport de correspondance organique entre ce macrocosme (le site-musée) et les éléments des microcosmes qui le composent et sont parsemés dans la ville. Les palais sont certes la matrice du langage de signes qui investit la ville entière, mais quel idiome parlent-ils, ces symboles royaux apposés sur les murs du marché ou à l'entrée des hôtels ?

Figure 1
Aire muséale



- | | | | |
|----|---|----|---|
| A | Porte du roi Glélé | 11 | Magasin des produits d'entretien |
| B | Porte du roi Agonglo | 12 | Atelier de restauration |
| C | Palais Singbo, entrée du Musée | 13 | Ajalala, ou « salle des bijoux », du roi Glélé |
| 1 | Kpodoji, 1 ^{er} cour du roi Gézou | 14 | Adanjexo, ou « salles des armes » |
| 2 | Porte séparant la 1 ^{re} et la 2 ^{de} cour du roi Gézou | 15 | Jexo du roi Glélé |
| 3 | Ajalala, ou « salle des assins » | 16 | Porte donnant sur la cour d'artisans |
| 4 | Zinkpoxo, ou « salle des trônes » | 17 | « Case des étrangers », actuellement atelier des artisans |
| 5 | Jexo de Zognidi, mère du roi Gézou | 18 | Porte donnant vers les tombes des rois Gézou et Kpengla |
| 6 | Jexo du roi Gézou | 19 | Tombe des 41 femmes du roi Gézou |
| 7 | Boho, ou « case de l'amulette » | 20 | Tombe du roi Gézou |
| 8 | Tombe des 41 femmes du roi Glélé | 21 | Tombe du roi Kpengla |
| 9 | Tombe du roi Glélé | | |
| 10 | Réserve | | |

Source : UNESCO, WHC/AFR/95/19e session, « Les palais royaux d'Abomey : espaces, architecture, dynamique socio-anthropologique », par Giovanna Antongini et Tito Spini, Paris, 1995, p. 37.

Notes

1. Nous tenons ici à remercier l'ICCROM et l'Institut Getty de Conservation dont les efforts conjoints ont permis la réalisation de cette Conférence internationale, Mme Galia Saouma-Forero du Centre du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, Mme Rachida de Souza, ainsi que tous les membres de la Direction du Patrimoine Culturel et du Cabinet du Ministère de la Culture et de la Communication béninois. Les résultats de toute recherche dépendent de l'amitié, de la disponibilité et de l'esprit de collaboration des personnes qui, à différents niveaux, facilitent ce travail ; notre gratitude va aux Aboméens et en particulier à l'ensemble des familles royales et à l'effectif du Musée historique. Une grande partie de notre travail n'aurait pas été possible sans l'aide précieuse de Dah Bachalou Nondichao qui, à partir de 1970, a partagé nos parcours sur le terrain et dans l'histoire. Enfin, un grand merci à l'ami Alain Godonou pour son constant soutien et, selon ce qui est devenu une tradition, pour s'être aimablement prêté à revoir ce texte. En raison de contraintes éditoriales, cet article sort abrégé par rapport à celui présenté à Abomey en septembre 1997 et sans supports iconographiques.
2. Comité du Patrimoine Mondial, Carthagène, Colombie, 1993.
3. Bien qu'il ne nous ait pas été possible de dater la construction des différents palais princiers et qu'il soit fort probable que leur importance se soit accrue suite à la création des Chefs de canton au temps de l'administration française, la tradition historique est péremptoire dans l'attribution de tel ou tel autre quartier à un roi, en spécifiant que c'était là où se trouvait la résidence de chaque roi avant son intronisation.
4. Le 9 avril 1730, Agaja fit d'Allada sa capitale et elle le demeura jusqu'en 1743, date à laquelle son successeur Tégbésu transféra à nouveau la résidence royale à Abomey (A.B.A. Adande 1986-87 : 33). Ce fait est très souvent passé sous silence car le concept prioritaire est celui d'une capitale comme point fixe, non seulement au niveau rituel et politique mais également sur le plan physique et géographique, qui par sa fixité exprime mieux le principe de continuité et d'unité du royaume.
5. 1963-1965, Gabus-Ruegg ; 1968, Crozet ; 1970, Toucet ; 1975, Faivre d'Arcier ; 1977, Gaudibert ; 1977, Coursier ; 1978, Stevens ; 1981, Gautier-Delays ; 1984, Gaudibert et Pivin ; 1985, Haas ; 1995, Antongini et Spini.
6. Le répertoire des 184 points est publié dans le texte de G. Antongini, T.G. Spini, « Les palais royaux d'Abomey : espaces, architecture, dynamique socio-anthropologique », Paris, 1995, UNESCO, WHC/AFR/19e session. Ce repérage, mené de concert avec R. de Souza, C. Noanti et D. Mizéhoun, a été possible grâce à la collaboration de 34 membres des familles royales et à la profonde connaissance du site de Nondichao Bachalou.
7. Nous avons entamé une analyse référentielle entre les espaces représentatifs du pouvoir à Abomey, Oyo et Kumasi. Il en ressort qu'au-delà d'une probable dérivation géo-historique, le modèle aboméen s'affirme par son originalité. Tout d'abord, à Oyo et Kumasi le palais royal est unique pour tous les rois. L'Afin d'Oyo apparaît comme un espace fermé autour de son roi « invisible », où l'enchaînement des cours et des promenoirs ne se reflète qu'à l'intérieur (une dérivation de ce modèle est le palais Honmè de Porto-Novo). A Kumasi, capitale d'un Etat fédéral et centre de commerce, le palais est une structure micro-cellulaire, le roi confiant son image publique à ses apparitions sur des estrades édifiées le long des grandes allées commerciales.
8. S. Johnson (1921) parle de « figures tracées sur les murs » de Old Oyo. A. Bisci-Bowen (1977 : 42) reproduit un dessin de l'immense peinture murale de 3,66 x 40,23 m, présente sur le palais royal de l'actuelle Oyo, ainsi que des photos de trois bas-reliefs, de datation incertaine, réalisés dans le quartier autrefois occupé par les épouses royales. Les sujets figurent des cortèges de l'Oba, des armes, des animaux etc., dont le style évoque les bas-reliefs visibles à Oumbengamè. Au contraire, à Kumasi, l'influence de la culture islamique se retrouve sur les décorations du palais qui se limitent à des motifs géométriques et à des arabesques en bas-relief.

9. Rappelons les temples de Djodi et d'Agasu à Hwawé-Gbénu déjà cités.
10. Que nous avons eue en photocopie grâce à l'amabilité du professeur Clément Vodouhe de l'Université Nationale du Bénin.
11. En 1985, nous avons communiqué une série complète des clichés à la direction des Musées, monuments et sites de Porto-Novo.
12. Nous empruntons cette définition de P. Bourdieu, *La Reproduction : Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, 1970 : 18.

Références

- Adande, A.B.A.
1986-87 *Recherches à Togodo-Awuté : les Grand Ardres retrouvés*, Cahiers des Archives du sol, 1.
- Augé, M.
1989 « Lo spazio e i suoi significati », *Prometeo*, 7, 28.
- Bisci-Bowen, A.
1977 « Murals at Afin Oyo », *African Art*, X, 3.
- Chénieux, J.
1989 « Contribution à la réflexion sur le concept d'espace », dans A. Renier, éd., *Espace et Représentation*. Paris : éd. La Villette.
- D'Albeca, A.
1894 « Au Dahomey », *Le Tour du Monde*, 5, 7, 8.
- Johnson, S.
1921 *History of the Yorubas*. London : Routledge & Kegan Paul.
- Kluckhohn, C.
1949 *Mirror for Man*. New York : McGraw-Hill.
- Lynch, K.
1972 *What Time Is This Place?*. Massachusetts Inst. of Technology.
- Maupoil, B.
1981 (1943) *La Géomancie à l'ancienne Côte des Esclaves*. Paris : Inst. d'Ethnologie.
- Waterlot, Em., G.
1926 *Les bas-reliefs des bâtiments royaux d'Abomey*. Paris : Inst. d'Ethnologie.

Les bas-reliefs du palais de Glélé : un art au-delà de l'image et de l'histoire

Joseph C. E. Adande

Rencontres fortuites

Il est des hasards dont l'histoire seule est responsable et des rencontres dont elle seule détient le secret. Il est des opportunités qu'elle seule sait offrir et des concours de circonstances qu'elle seule sait orchestrer pour en faire un faisceau de faits dont les résultats contribuent à faciliter l'action. Il est un certain nombre de rencontres apparemment fortuites que je voudrais rappeler brièvement avant que l'histoire ne les transforme en anecdotes ensevelies sous le poids d'autres événements devenus plus importants pour les hommes du moment.

Au commencement était l'exposition

Tout a commencé en 1990 par une exposition mémorable qui eut lieu ici même à Abomey, lors de la célébration du centenaire de la mort du roi Glélé. Le montage de cette exposition s'est fait essentiellement à partir de pièces qui ont encore pour les Fons une grande valeur d'objets de mémoire. Si elles sont aujourd'hui propriété du musée de l'Homme à Paris, elles n'en proviennent pas moins d'ici. Le soutien de la Coopération française et la bonne volonté du laboratoire d'Ethnologie du musée de l'Homme où j'étais alors en qualité d'enseignant invité ont donné à l'événement un éclat mémorable. L'exposition terminée, et vu son succès en ces moments de grande turbulence sociale, la Coopération française décida de continuer à aider les musées du Bénin. Le choix du laboratoire d'Ethnologie du Musée national d'histoire naturelle se porta d'abord sur le Musée historique d'Abomey. Il fut décidé d'y retourner des copies des bas-reliefs originaux dont Waterlot (1926) avait laissé des moules au musée de l'Homme. Ainsi seraient réintroduites, pensait-on, des formes dont on avait probablement perdu la mémoire sur place depuis très longtemps. Mais la technique avait évolué, le laboratoire d'Ethnologie dut recourir, pour refaire d'autres moules, à la maison Auzoux, spécialisée dans le matériel d'enseignement en fibres synthétiques. Le Musée d'Abomey dispose aujourd'hui de l'ensemble de ces copies qui respectent les couleurs initiales et offrent en plus l'avantage d'être incassables et résistantes à la plupart des facteurs de dégradation connus.

Mais lors de la remise officielle de ces documents historiques accompagnée par une exposition au Centre culturel français de Cotonou, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir avec Madame Rachida de Souza, alors responsable des services des musées, que les bas-reliefs des palais royaux – les originaux ou ce qu'on pouvait prétendre tels – avaient été découpés et attendaient une éventuelle insertion dans l'ajalala de Glélé en restauration. Une lourde chape de terre stabilisée au ciment entourait les pièces, stockées au mieux des possibilités en différents endroits du musée. Certains bas-reliefs s'effritaient déjà, d'autres avaient un urgent besoin de restauration si on voulait en assurer la survie. La scène était douloureuse, parce que de mémoire d'homme, jamais on n'avait appris que l'on pouvait ainsi toucher à ce que les rois avaient laissé et qui constituait naturellement une partie de notre propre identité. Mais on ne peut comprendre la raison de l'isolement des bas-reliefs de leur support architectural qu'en retraçant brièvement les problèmes structurels de conservation du patrimoine à Abomey qui y ont conduit. Sur ce site, il est fréquent en effet que des vents violents en saison pluvieuse décoiffent un des bâtiments, exposant les murs à l'eau. L'ajalala de Glélé en avait été victime et il fut décidé de reconstruire à l'identique un nouveau bâtiment, après avoir rasé l'ancien. L'ambassade d'Allemagne organisa l'opération et, en 1988, sous la supervision de ses techniciens, il fut décidé de découper les bas-reliefs originaux pour les réinsérer ultérieurement dans le nouveau bâtiment. La technique n'est pas sans rappeler celle qui a été utilisée sur plusieurs sites en Egypte. Les temples de Philæ et d'Abou Simbel ont été découpés en morceaux pour être reconstruits sur des lieux plus élevés en prévision de la construction de barrages. Ces lieux sacrés auraient, sans cette précaution, disparu sous les eaux. Le matériau des palais d'Abomey n'a pas offert la même facilité à la reconstruction, mais il fallait à tout prix sauver de la disparition ces pièces uniques.

Informé de la situation, le Professeur Jean Guiart, alors Directeur du laboratoire d'Ethnologie du musée de l'Homme, m'a suggéré de rechercher dans les universités et musées américains d'éventuels acquéreurs des bas-reliefs « nouvelle formule » de la maison Auzoux, dans l'espoir que les bénéficiaires réalisés permettraient d'entreprendre la restauration des bas-reliefs en péril. Je me suis naturellement tourné vers mes collègues américains, en particulier vers le Professeur Suzanne Blier qui faisait des recherches sur Abomey. Fortuitement de passage à Paris pour la Suisse, elle fit un arrêt au musée de l'Homme où je pris contact avec elle. C'est elle qui m'incita à écrire à l'Institut Getty de Conservation (GCI) que je ne connaissais pas alors. Les premières lettres furent bien brèves, mais elles furent toutes suivies de réponse puis très rapidement de la visite du représentant du GCI à Paris, M. Julian Zugazagoitia. Les événements se sont alors accélérés, puisque le Bénin a bénéficié d'une visite exploratoire d'une équipe du GCI conduite par son Directeur, Monsieur Corzo, en 1991. Les pourparlers avec le gouvernement suivirent et les campagnes commencèrent. Nous en voyons aujourd'hui les résultats dans une exposition des bas-reliefs originaux des palais de Glélé dans la résidence du premier gouverneur colonial français du plateau fon, autre

ironie de l'histoire mais aussi signe des temps d'aujourd'hui où le monde, tel un petit village, rassemble ses forces et ses énergies pour défendre les objectifs communs.

Les bas-reliefs dans une approche globale

Ce moment me semble particulièrement bien choisi pour amorcer une réflexion sur ces bas-reliefs qu'il convient de regarder dans un contexte plus global, celui de l'ensemble qu'ils constituent sur le plateau fon où les Aladaxonu ont choisi de s'installer il y a plus de trois siècles déjà, donnant naissance à une brillante civilisation autour d'une cour royale de très grand renom. C'est dans ce contexte unitaire qu'il convient de se placer car c'est ainsi que l'on peut percevoir le caractère spécifique des bas-reliefs.

Agbomè n'est pas en effet le seul royaume de la partie méridionale de l'actuel Bénin. Mais c'est ici seulement que l'on rencontre cette culture des bas-reliefs, véritables picto-idéogrammes étalés sur les murs des palais et de quelques temples. Ils permettent, en plus de tous les autres moyens disponibles, de nous faire une idée de la mentalité de ceux qui ont vécu en ces lieux et qui y ont laissé ces traces.

L'histoire ne nous offre d'ailleurs pas beaucoup de repères chronologiques et nous ne pouvons nous livrer au plus qu'à des supputations. Jusqu'à preuve du contraire, on ignore le début exact de cette tradition d'agrémenter les murs de reliefs. D'aucuns, s'appuyant sur les textes oraux, assurent que sous Agaja (vers 1716-1740), c'est-à-dire au XVIII^e siècle, la tradition d'orner les murs de reliefs existait déjà. C'est aussi au même moment que l'art de la toile appliquée explose, profitant de l'apport des toiles d'importation ou de traite dont les bateaux assuraient la fourniture en même temps qu'ils repartaient avec d'autres marchandises, les esclaves en particulier.

Il y a à ce niveau une réelle complicité de la langue, qui ne facilite pas la découverte de repères historiques. Les Fons désignent du même nom l'art de la toile appliquée et celle de la décoration des murs de bas-reliefs. Ils dénomment le premier de « nu ta do avo mè » et l'autre de « nu ta do do wuu », ce qui peut se traduire par « chose allumée ou dispersée sur la toile ou contre le mur ». La représentation des formes y est sans doute pour beaucoup ; mais si l'on se réfère à la toile appliquée, ces expressions laissent penser à l'importance de la couleur dans la présentation finale de ces images dont une des fonctions essentielles est de raconter. Souvent, les formes renvoient à des sons dont la combinaison donne naissance à une phrase. Ce modèle existe ailleurs et on pourrait penser aux hiéroglyphes égyptiens. Mais dans la pensée des concepteurs du pays fon, il y a une différence fondamentale qui fait que leur art est plus qu'une écriture, quel que soit le sens donné à ce dernier mot. En effet, l'action de répartition de façon équilibrée sur une surface de formes avec plus ou moins de volume participe à l'illumination de cette surface et implique un véritable jeu avec la lumière par le biais des couleurs. L'histoire n'est pas ici d'un grand recours et il ne faudra pas compter sur elle pour élucider la question des origines aussi difficile à prouver ici que dans beaucoup d'autres cas où l'art et la créativité sont en jeu.

Il est évident néanmoins, en admettant que ces arts aient commencé à prospérer sous Agaja, qu'il s'est opéré alors une véritable mutation dans les mentalités. Il s'agit en effet d'un passage de la simple oralité aux supports capables de « rendre visibles des sons », les faisant ainsi passer de l'abstraction, malgré leur caractère vibratoire et incantatoire connu de nos ancêtres, à un aspect de plus grande densité matérielle et visuelle qui garantit à tout moment un retour à la subtilité originelle.

Il est difficile dans l'état actuel de nos connaissances et de notre documentation d'établir si une telle évolution s'est faite exclusivement à partir de la culture ou sous la stimulation de facteurs exogènes. Dans le cas de la toile appliquée, les recherches attestent qu'elle proviendrait de l'inspiration qu'aurait eue le roi Agaja en voyant danser dans la région de Xogbonu des adeptes du vaudou Tedœ dont les jupettes multicolores décrivaient des arcs-en-ciel... Par ailleurs, Jacob M. Agossou (1971 : 135) écrit que « l'art, sous ses différentes formes, prit d'abord naissance dans les couvents et les bosquets vaudou avant de se réfugier par la suite dans les palais des rois et des princes ». Agaja aurait alors fait tout ce que les rois savent faire pour amener à la cour du Danxomè les deux premiers couturiers d'appliqué, Hantant et Zinflu (Adande, 1977 : 70).

Incontournable religion qui cependant n'explique pas tout. Ceux-ci auraient-ils influencé les architectes-décorateurs ? On ne sait. Les textes des voyageurs et marchands et la recherche historique à partir du XVI^e siècle ne sont pas plus prolixes.

Ceux qu'ils nous ont laissés pour le XVIII^e siècle, s'ils mentionnent les fêtes fastueuses de la cour et spécifient les nombreux usages de toile appliquée, ne font guère allusion aux bas-reliefs des bâtiments (Skertchly : 1874 : chap VII, IX) ; ils laissent transparaître néanmoins, à travers la description des différents vaudous, que Legba existait déjà et que la terre de barre était déjà utilisée pour des propos autres que la construction des maisons, puisqu'elle pouvait devenir la chair des dieux.

Jusqu'à présent, les fouilles archéologiques peu nombreuses entreprises dans la partie méridionale de l'actuelle République du Bénin et dans la sous-région n'ont livré aucune preuve d'existence de bas-reliefs.

Comment ceux-ci auraient-ils survécu puisqu'ils n'étaient pas en terre cuite ? La propriété principale de cette terre est de retourner à la nature, autorisée ainsi à reprendre des droits qu'elle ne perd jamais.

Si dans notre pays nous ignorons certaines dates, nous n'avons pas de meilleurs résultats avec les pays voisins. En effet, l'art de la partie méridionale de notre pays, véritable terre de passage, a souvent la caractéristique d'emprunter aux civilisations de l'est ou de l'ouest ; dans le cas d'espèce, la règle ne s'applique pas : le pays yorouba, adversaire auquel nous avons tant emprunté, est démunie de bas-reliefs utilisant la technique particulière de la demi-bosse dans un creux préalablement aménagé dans un mur épais, de façon à ce que l'œuvre d'art ne soit pas directement exposée et qu'elle soit perçue comme un bourgeonnement. Certes, nous n'échappons pas à la règle principale de bien des expressions artistiques de la civilisation fon dans ce matériau, en particulier celle de l'addition

cumulative dont les lègba, les anciennes portes sculptées, les toiles appliquées sont l'illustration. Nous n'avons pas de certitude non plus quant à la ligne d'évolution et on a bien du mal à assurer que les temples ont livré aux palais les formes premières de ce savoir-faire. L'inégalité de la perfection formelle, la variété des techniques ne permettent de rien trancher, même si naturellement on est tenté de croire que l'art est allé des temples vers les palais, ce qui n'aurait rien de surprenant. La religion est une grande consommatrice d'émotion et une grande productrice de supports figuratifs ; elle a souvent livré aux peuples des formes et des moyens de représentation.

Dans cette culture, la terre elle-même a un visage si divin qu'elle sert de support à un Dieu, Sakpata, sur les temples de qui, curieusement, les bas-reliefs ne figurent pas. Ils n'en constituent pas moins une entreprise commune des hommes avec un dieu avec qui il faut faire alliance. Il faut compter avec Sakpata parce qu'il nous porte, produit notre nourriture et les remèdes nécessaires à notre santé. Il accepte que sa chair participe à la construction de nos maisons et il est aussi responsable de certains de nos maux. Il n'en demeure pas moins un dieu que l'on ne peut jamais totalement asservir dans l'animisme fon. La terre peut et doit retourner à la terre de façon à permettre une évolution dans la différence. En effet, les hommes qui se succèdent à sa surface ne se ressemblent pas ; pourquoi empêcher leur expression artistique d'être différente et novatrice ? Cette philosophie qui sous-tend la culture permet de comprendre à la fois les nombreuses restaurations des bas-reliefs et les reconstructions probablement tout aussi nombreuses qui ont dû avoir lieu avant la phase de relative stabilisation au début du siècle, pour les bas-reliefs des palais royaux au moins.

On peut, en conséquence de tout ce qui précède, convenir à propos des bas-reliefs en terre de barre d'une invention unique, appartenant en totale exclusivité au peuple fon qui, contrairement à ses habitudes, s'en est gardé l'usage puisque la diffusion ne s'en est pas faite vers les nombreux autres territoires conquis. Sur le plateau lui-même, les bas-reliefs, si l'on en juge à partir des traces restantes, sont une forme d'art réservée aux temples, aux palais royaux et princiers et à quelques maisons d'artistes qui partagent les privilèges accordés par le roi et sont considérés comme des alliés du pouvoir.

Leur importance saute aux yeux : nous possédons une somme relativement importante d'informations à leur sujet. En dehors de la ville d'Abomey et de la cour, le sens de l'iconographie de nombreux autres bas-reliefs a complètement disparu et il n'est pas certain qu'un jour on puisse en retrouver le sens originel. On n'en connaît souvent plus les auteurs. Certains temples sur lesquels ils figurent, selon nos dernières explorations de 1995, tombent en désuétude entraînant par là-même le manque d'intérêt de ceux qui devraient normalement les entretenir.

Il est facile de constater que les bas-reliefs des palais royaux en général et ceux des palais de Gézo et de Glélé en particulier n'appartiennent plus à une époque de tâtonnement où l'artiste se cherche. Ceux qui nous les ont laissés ont agi avec beaucoup de maîtrise. L'intégration

harmonieuse aux bâtiments qu'ils ornent est la traduction de l'aboutissement d'une recherche probablement aussi longue et minutieuse que la technique qu'ils ont mise au point, les divers liants qu'ils ont su ajouter à la terre, les teintes végétales en nombre réduit dont ils ont su se contenter pour donner plus de vie à leur création et la distinguer définitivement du support de terre.

On a toujours accusé les « arts primitifs » de ne pas savoir exprimer le mouvement et donc l'action ! Il n'en est rien dans les bas-reliefs des palais royaux. On y surprend les soldats en pleine action, qui transportent un ennemi surpris en plein sommeil, qui enfoncent leur sabre jusqu'à la garde dans le ventre de l'ennemi. La souplesse de la terre de barre permet de rendre toutes ces expressions.

Les bas-reliefs et l'histoire

Puisque ces bas-reliefs sont les seuls dont nous ayons une vision complète, leur iconographie nous importe autant que leur insertion dans l'histoire nationale. Ils sont les témoins de cette histoire qu'ils racontent d'une façon royale au service de leurs maîtres, nous rappelant à nouveau que tout ne se dit pas, qu'il faut toujours savoir trier l'information que l'on transmet sans doute parce que l'on a une image à construire, mais surtout parce que l'on ne sait jamais dans quelles mains une telle information peut tomber. Sur les bâtiments, les bas-reliefs sont toujours en situation frontale pour ainsi dire, et le visiteur qui finit par les voir après avoir traversé une cour ne peut les ignorer. Le bas-relief, même s'il est fait pour être vu en lumière adoucie à cause du toit tombant dont beaucoup d'écrits et de photographies du siècle dernier font état, est conçu d'abord pour impressionner, d'autant que rien ne prédisposait à une telle vision et que la réputation de sauvagerie des Fons, qui était bien établie, ne pouvait laisser augurer de leur capacité à créer de belles œuvres.

Les bas-reliefs du palais de Glélé sont des témoins de l'histoire, d'une histoire construite où l'information est organisée selon trois registres, horizontalement et verticalement. C'est selon ce sens que nous procéderons à une lecture rapide. Je ne pense pas que le choix de la « trilogie » soit un hasard. Il y a suffisamment d'espace sur les murs et ils auraient pu accueillir d'autres niches, n'eût été le fait que le chiffre trois constitue, dans la mathématique élémentaire fon, le signe de la stabilité absolue et primordiale. Nul ne peut désormais détruire cette solidité des bas-reliefs dans l'espace ou le temps.

Le registre inférieur est celui de la signature royale ; il permet à l'initié de la culture fon d'identifier le propriétaire du palais. Le lion est une des traductions du nom fort de Glélé et l'orateur a su jouer avec les rythmes de la langue pour transformer la dualité d'opposition du *Kini kini* en un ternaire où la voix retombe comme pour signifier l'élan du félin qui retombe sur ses pattes pour jeter la terreur dans son environnement.

Il est tout à fait aisé de constater à partir de cette seule signature la pertinence de la restauration qui vient d'avoir lieu. Les créateurs du premier lion ont su lui donner une finesse et un air de félin qui

appartiennent beaucoup plus difficilement à certaines créations plus récentes qui ont domestiqué la forme et l'ont rendue plus lourde.

Le registre médian est essentiellement consacré à la guerre ou à des images qui l'évoquent tandis que le dernier registre est constitué d'images où l'on rend hommage à Gézo, aux autres ancêtres et aux Toxwyo.

Ces trois registres se déroulent comme une bande dessinée dont chaque bas-relief est un élément. Mais chaque pilastre reproduit aussi le même rythme ternaire si bien qu'on peut procéder aussi à une lecture verticale du bas vers le haut ou du haut vers le bas. Le sens de lecture le plus pertinent me paraît aller du bas vers le haut : « Moi Glélé, propriétaire de ce palais, j'ai fait de nombreuses guerres comme Gézo mon père et les autres ancêtres. » L'élément unificateur des deux règnes est en fait structurel, ce qui permet au père de se reconnaître dans le fils. Sur les murs internes de la véranda, douze autres bas-reliefs viennent compléter ceux des surfaces extérieures. Ils racontent une histoire plus schématique, articulée autour des guerres et des prouesses militaires. On y retrouve néanmoins le picto-idéogramme de Hwegbaja considéré comme le premier vrai roi fon.

Ces bas-reliefs, dont il nous a semblé inutile de vous présenter une lecture longue et fastidieuse, apportent naturellement des éléments de réponse aux chercheurs en même temps qu'ils posent des problèmes. Ils sont tout d'abord une source pour l'histoire. Certains des personnages représentés sont connus et Dah Nondichao Bachalou, ancien guide de ce musée nous en a révélé quelques-uns, même si la paix sociale oblige souvent à garder le silence. Nous savons par exemple que le guerrier qui enfonce son fusil dans la bouche de l'ennemi est de la famille Dako, résidant au quartier Dota. On connaît aussi le nom de bien des dignitaires yoruba dont les têtes figurent ici et là. Les Yorubas ont toujours été les ennemis traditionnels des Fons qui le leur rendent bien, comme l'illustre le bas-relief dénommé « Takunjewun », déformation probable de « Ta ogun fi jè wun » qui signifie « qui se nourrit du butin de guerre ». Vous m'excuserez de descendre à l'anecdote. Les rois fon ont participé à la traite négrière et souvent les histoires font du Danxomé un état esclavagiste. On l'accuse aussi d'avoir puisé l'essentiel de ses esclaves chez les Yorubas et les Maxis à l'est et au nord du royaume. Ce mouvement a toujours été présenté comme unidirectionnel. Ce bas-relief nous apprend clairement que les Yorubas n'étaient pas forcément inactifs et qu'ils se livraient eux aussi dans la même période aux mêmes actes condamnables.

Les bas-reliefs permettent aussi de recréer l'histoire des occupants du palais, puisque certains ont été construits par d'autres que le premier propriétaire. Le bas-relief dénommé « Aklé nyi xwui bo alo sen » – « Aklé lance le couteau et la main se coupe » – rappellerait, d'après Dah Nondichao, un fait d'arme du temps de Gbéhanzin qui aurait vécu dans ce palais et y aurait substitué ce bas-relief à un autre.

En outre, les bas-reliefs racontent aussi l'histoire de leurs artisans et il est probable qu'ils aient souffert des multiples restaurations. Ainsi, à l'intérieur de l'ajalala, on en retrouve un où Gézo rend hommage à son

père qui a dans ses armoiries un buffle et un canard. La restauration contemporaine permet de reconnaître le buffle mais au canard s'est substitué un vulgaire oiseau difficilement identifiable.

Au-delà de l'histoire

C'est au-delà de tous ces éléments que se situe l'importance de la restauration qui a eu lieu. Elle permet au bas-relief de retrouver un statut d'objet d'art appelant le visiteur à renouveler, s'il le souhaite, le sens de ce qu'il a sous les yeux. Tout dès lors n'a pas été dit, et on peut ici ajouter du sens au sens. Les bas-reliefs restaurés peuvent ainsi fonctionner comme des signes parfaits. Certains pictogrammes en apportent déjà la preuve, comme la jarre percée attribuée à Gézo qui aurait le premier énoncé le principe que si chacun des fils du royaume venait de ses doigts boucher les trous de la jarre percée, le royaume serait sauvé. Depuis, pour tous, cette jarre est devenue le symbole de l'unité. Mais il demeure tout à fait possible de la percevoir comme le symbole de l'impossible unité, puisqu'une telle jarre n'a jamais pu contenir de l'eau et que l'usage qui est fait des pots perforés dans la sous-région les destine à être des tirants d'air pour un feu à attiser. On peut aussi la percevoir comme une image du dynamisme de l'eau qui giclerait de tous ses orifices, arrosant abondamment la terre d'une multitude de richesses. Le cheval, par exemple, s'il témoigne de l'existence et de la connaissance physique qu'en avaient les Fons, renvoie à la conquête militaire yorouba, au tribut payé à Oyo si bien qu'il était à la fois craint et admiré. Il fait penser à la noblesse au point que Gézo lui-même n'a pas hésité à se comparer à lui. Il en est de même du serpent qui se mord la queue, symbole de l'arc-en-ciel qui lie le ciel et la terre, mais de façon plus profonde renvoie à un circuit énergétique fermé qui certes ne perd rien mais qui fondamentalement aussi ne permet à rien de nouveau de s'exprimer et d'être. A elle seule, une telle image est stérile et doit être complétée par une autre plus ouverte, provenant de la même culture, que l'on retrouve sous la forme de la spirale sénestrogre ou dextrogre.

Il y a donc toujours un sens ; cependant celui-ci n'est jamais unique et dogmatique, mais ouvre plutôt la porte à de nombreuses interprétations possibles. La polysémie est vraiment possible et on ne peut regarder ces bas-reliefs en ignorant les divers niveaux de compréhension auxquels ils peuvent chaque fois renvoyer et qui peuvent se résumer au moins à trois ; le premier est celui de l'initié à la culture d'Agbomè. A vrai dire, on ne peut pas avoir une expérience des bas-reliefs, il faut en faire l'expérience. Il est certain qu'ils racontent une histoire ou des histoires, et si on les considère comme une écriture, c'est essentiellement parce que dans un contexte d'oralité, ils jouent le rôle de support de la mémoire historique, qu'ils ne peuvent déclencher que chez une personne connaissant ladite histoire ou ayant une maîtrise suffisante de la langue pour déduire, à travers le jeu des mots comme dans les rébus, une complémentarité de sens. Néanmoins, la variété des images n'a pas été codifiée et les bas-reliefs du pays fon en tant que corpus unique attendent encore leur Champollion ou l'équivalent de la pierre de Rosette. Le GCI, en sauvant d'une disparition irrémédiable les originaux du palais de Glélé,

a aidé à marquer une première étape qui demandera à la société fon et à la nation béninoise un effort particulier s'ils ne veulent pas que l'inculture et le sens de l'innovation des nouvelles générations jettent au rebut ce qui attend encore d'être compris et aimé.

Nous venons de franchir un premier pas, puisque nous sommes passés de l'image fonctionnelle à l'art. Puisse-t-on, dans un contexte où le bas-relief est toujours présent, lui maintenir cette possibilité de se détacher un instant de l'ordinaire pour permettre la créativité, qui n'est rien d'autre que la libération des sens.

Références

- Adande, C. E. Joseph
1977 *Les grandes tentures et les bas-reliefs des palais royaux*. Mémoire de Maître UNB, 1977.
- Agossou, M. Jacob
1971 *Gbeto et Gbedoto*. Paris : Institut Catholique.
- Capticeci, Alberto C.
1996 *Art et Histoire de l'Égypte*. Milan : Casa Editrice Bonechi.
- Skertchely, J. A.
1874 *Dahomey As It Is*. London : Chapman and Hall.
- Waterlot, Em. G.
1926 *Les bas-reliefs des bâtiments royaux d'Abomey (Dahomey)*. Paris : Institut d'Ethnologie.

Sources orales

Dah Nondichao Bachalou, ancien guide du Musée historique d'Abomey à la retraite.

Glossaire

Ajalala : maison dotée d'une multitude d'ouvertures, portes essentiellement.

Aladaxonu : « gens de la maison d'Allada », dénomination que portent les fondateurs du royaume d'Abomey provenant d'Allada.

Xogbonu : nom donné par le premier roi Té-agbalin et ses partisans à l'actuelle ville de Porto-Novo.

Toxwyo : ancêtres divinisés.

L'histoire en relief : les bas-reliefs des palais royaux du Danxomè, création et conservation d'une tradition

Suzanne Preston Blier

LE MUSÉE HISTORIQUE d'Abomey est, dans la République du Bénin, une institution de caractère unique, non seulement de par son cadre, dans l'enceinte du palais des anciens rois du Dahomey (Danxomè), mais aussi en raison de ses extraordinaires bas-reliefs et collections d'œuvres d'art. Situé à l'intérieur des anciens palais des rois Gézo (1818-1858) et Glélé (1858-1889)¹, le Musée historique fonctionne à la fois comme site historique, musée public et centre de cérémonies où prennent place les rituels importants pour la famille royale. Lorsque le palais du Dahomey fut transformé en musée en 1945, l'enthousiasme fut général, ce qui n'est pas surprenant. Eva Meyerowitz, ethnographe anglaise, remarquait alors dans un article (1944 : 147) : « C'est le premier musée national d'un peuple africain en Afrique de l'Ouest abrité dans des bâtiments dont le style convient parfaitement au contenu. »

Bien que les bas-reliefs qui décorent les longues salles de réception de l'*ajalala* avec leurs multiples portails, à l'intérieur du palais, fassent partie d'une longue tradition dans la région², avec des formes apparentées dans les différents palais « princiers » d'Abomey aussi bien que dans les temples locaux et régionaux consacrés aux déités et forces spirituelles *vaudou*, il n'en reste pas moins que les bas-reliefs de l'*ajalala* royal au Musée historique sont parmi ceux qui ont la plus grande importance historique³. Comme les appliqués et peintures de la cour du Dahomey, les bas-reliefs du palais représentent souvent des personnages actifs et isolés flottant dans l'espace, avec des couleurs vives et contrastantes qui en font ressortir les traits essentiels.

Les bas-reliefs de l'*ajalala* du palais sont divisés en registres. Le long du bas des murs de l'*ajalala* de Gézo et de Glélé se trouvent des images d'incarnations de buffles et de lions respectivement. En haut du mur se trouvent des sceptres *makpo* (recades), des armes et autres bâtons de commandement. Les bas-reliefs situés entre ces deux registres représentent des victoires sur le champ de bataille (une femme dahoméenne, par exemple, portant la dépouille mortelle d'un vaincu yorouba), ainsi que des références aux formes de l'art du palais, des paraboles de divination, des phrases et autres sujets d'importance politique, religieuse ou historique. La signification des images des bas-

reliefs pourrait avoir été communiquée au moins en partie par leur emplacement. La position centrale semble avoir été particulièrement significative. Ainsi, de même que les sujets de l'*ajalala* les plus importants semblent être placés dans la rangée d'images du milieu (centrale), de même, pour les couronnements et les cérémonies annuelles, le roi était toujours assis entre les deux supports centraux. Il est vraisemblable que les bas-reliefs situés directement de chaque côté du roi avaient une signification spéciale. De même, les appliqués royaux semblent mettre l'accent sur l'importance de l'emplacement des objets. Ces ouvrages textiles se lisent de gauche à droite, et il est tentant de se demander si les bas-reliefs ont pu faire l'objet de stratégies de narration similaires⁴.

Selon C.E. Adande, qui les a étudiés le plus à fond (1976-1977 : 176), les bas-reliefs d'ici furent exécutés par des artistes membres de la grande famille des Huntondji, guilde de forgerons et de bijoutiers qui travaillait, exclusivement pour la cour, à la fabrication de sculptures en métal et d'arts décoratifs de la plus grande originalité et beauté. Cette attribution est renforcée par le fait que les bas-reliefs qui décorent aujourd'hui le temple de la famille Huntondji sont du même style que ceux des reliefs des anciens palais de Glélé et de Gézo et furent peut-être exécutés par le même artiste⁵. Au cours d'entrevues conduites en 1985-1986, j'ai appris que c'était un sous-groupe de la famille Huntondji, le lignage des Assogbakpe, qui aurait été le plus actif dans la production des bas-reliefs de l'*ajalala* de Gézo, ainsi que peut-être d'autres bas-reliefs⁶.

Les bas-reliefs de l'*ajalala* du palais, comme les bâtiments de l'*ajalala* eux-mêmes, semblent avoir été commissionnés et consacrés au début du règne de chaque roi qui leur est associé, ou plus précisément en conjonction avec les rites « coutumiers » de plusieurs mois de durée, dits *ganyiahi* (le gong va au marché), que le roi présentait en l'honneur de son père peu de temps après son accession au trône. A l'occasion de cette cérémonie, des quantités d'œuvres d'art étaient aussi commissionnées et exposées. C'est devant ces bas-reliefs vigoureux que les rois du Dahomey trônaient pour assister au déroulement d'événements importants comme le *ganyiahi*, et de rites annuels « coutumiers » de moindre importance comme le *huetanu*, « la chose annuelle des têtes », qui étaient célébrés en l'honneur des morts de la famille royale. Des rites de couronnement locaux pour les ministres, les prêtres, et les chefs de famille importants avaient également lieu devant ces bas-reliefs. Lors des *ganyiahi* et *huetanu*, l'*ajalala* et les autres bâtiments du palais étaient pavoisés d'appliqués de couleurs vives portant une imagerie importante pour le monarque. Au milieu des espaces ouverts qui étaient remplis de monde pour ces festivités, l'*ajalala* à multiples portails leur donnait un caractère solennel empreint d'une orientation politique dans un cadre plein d'éclat et permettait de voir de plus près les nouvelles réalisations artistiques. En raison du fait qu'historiquement, très peu de personnes étaient admises à l'intérieur des palais, ces cérémonies revêtaient une grande importance pour le déploiement des richesses artistiques du royaume.

Le premier *huetanu* eut lieu, dit-on, sous le règne du roi Agaja (1708-1740) à la fois en l'honneur du succès militaire qu'il remporta sur la

ville côtière d'Ouidah et pour commémorer le décès de sa mère survenu alors qu'il était en campagne. La connexion apparente entre les fêtes de couronnement et la production des bas-reliefs soulève donc certaines questions importantes en ce qui concerne la datation des bas-reliefs et celle des bâtiments de l'*ajalala*. Il se pose une autre question, celle de savoir si les bas-reliefs étaient commissionnés pour l'*ajalala* du roi récemment couronné, ou pour son père, qui était mort. En raison de la haute importance des événements contemporains des programmes de bas-reliefs du père, il est vraisemblable que ce soit le roi récemment couronné qui ait commissionné les bas-reliefs pour l'*ajalala* du palais de son père. Sinon, les bas-reliefs de l'*ajalala* du roi défunt pourraient avoir été partiellement refaits et repeints en conjonction avec cette cérémonie. Il arrive souvent, même aujourd'hui, que les bâtiments soient repeints, recouverts de chaume frais et redécorés à temps pour le début de cérémonies importantes. Si cela est vrai, les bas-reliefs de l'*ajalala* du roi Gêzo (1818-1858) furent probablement achevés et/ou remis à neuf sous le patronage de Glélé peu de temps après son accession au trône en 1858. A leur tour, les bas-reliefs de l'*ajalala* de Glélé pourraient avoir été achevés sous le patronage du roi Gbéhanzin en préparation des grands rites de *ganyiahi* qui étaient attendus avec beaucoup d'espoir pour le début des années 1890 mais n'eurent jamais lieu en raison de la conquête française et de l'éventuelle incarcération de Gbéhanzin.

Il n'est peut-être pas surprenant que les premiers étudiants de ces bas-reliefs aient eu tendance à concentrer leur attention sur leurs éléments militaires et historiques. Le Hérissé écrit (1911 : 25) en conséquence : « ... les bas-reliefs racontent les conquêtes des Dahoméens, leurs exploits guerriers et le châtement des ennemis. » Lévy-Bruhl insiste également sur ce point dans sa préface à l'une des premières monographies sur le sujet par Waterlot. Comme il l'explique (Waterlot 1926 : 17), sur ces reliefs « les rois du Dahomey ont écrit l'histoire de leurs règnes. » Si un certain nombre des bas-reliefs confirment l'importance de l'histoire, comme l'explique Adande, un nombre significatif d'images ne fait pas partie de ce cadre général « d'histoire ». Mes recherches (Blier 1990) sur les bas-reliefs du palais du roi Glélé suggèrent qu'un assez grand nombre d'images pourraient se rapporter au signe de divination Fa de Glélé. La divination, qui était un sujet de grande inquiétude dans tout le royaume, l'était encore plus pour les rois, puisqu'elle déterminait non seulement qui régnerait, mais encore ce qui se passerait sous leurs règnes.

Le groupement des bas-reliefs sur les murs de l'*ajalala* semble également incorporer certaines caractéristiques clés des rites « coutumiers » royaux. Souvent, au cours de ces cérémonies, des victoires récentes étaient recrées sur scène ou sous forme de sculptures, et les richesses artistiques et culturelles du royaume étaient déployées sous les yeux du public. Dans les danses « coutumières », les sceptres *makpo*, qui sont représentés d'une manière si proéminente sur la bande supérieure des reliefs d'*ajalala*, servaient d'appui solennel aux rois – leur ressemblance à une arme marquant la cadence chaque fois qu'ils levaient le bras. Le fait que ce soit des artistes de la famille Huntondji qui aient exécuté les bas-

reliefs s'accorde avec l'importance de la « coutume » dans les récits dépeints, car ils créèrent beaucoup de *makpo* royaux et autres formes d'art. Le chef de la famille Huntondji était souvent invité à se tenir aux côtés des visiteurs de marque étrangers pour expliquer les objets en détail ainsi que la signification des représentations dramatiques⁷. L'inclusion de motifs « coutumiers » marquants sur les bas-reliefs a donc permis à l'événement artistique le plus important du royaume d'être à la fois « mis en capsule » et « préservé ».

Variables stylistiques dans le contexte de l'histoire

Les descriptions du palais et de ses bas-reliefs historiques faites par des Européens sont malheureusement relativement clairsemées dans les documents anciens. Mais ces aperçus, ajoutés aux rapports de l'époque sur les édifices religieux du pays et aux photographies qui existent encore, donnent des indications sur le développement des styles au cours des années. Bien que les bas-reliefs semblent avoir été fréquemment soumis à des rénovations, certains motifs généraux paraissent prédominer à différentes périodes de l'histoire d'Abomey⁸. Le premier type de décoration murale semble avoir consisté simplement en perforations à travers les murs, habituellement de forme géométrique – triangulaires, rectilignes ou circulaires en général. On peut voir aujourd'hui des découpures géométriques de cette sorte dans la forme triangulaire des « fenêtres » du *diexo* dans le palais du roi Hwegbaja (env. 1645-1680). Des perforations géométriques similaires, massées dans le cas présent en grappe, décoraient aussi autrefois les murs du palais du fils d'Hwegbaja, Akaba (1685-1705). Skertchly visita l'*ajalala* du palais du roi Akaba vers la fin du XIX^e siècle et décrit le bâtiment (1873 : 393) en ces termes : « Un grand hangar s'étendant sur tout le côté ouest » de la cour en face de l'entrée. Selon Skertchly, « Les murs étaient blanchis à la chaux et percés de trous carrés, en général arrangés en quinconce comme on les voit sur les côtés des granges en Angleterre. » Skertchly entend, par quinconce, un arrangement de cinq motifs dans un carré, qui se rencontre souvent à Abomey aujourd'hui, décorant d'autres formes d'art pour la cour, telles que des tabourets, des parapluies ou des bijoux. Ce symbole, qui peut aussi prendre la forme d'une croix à l'intérieur d'un cercle, se trouve sur les formes d'art royal du Dahomey mais aussi sur les bas-reliefs des temples intérieurs de dieux importants ou de personnages historiques du pays⁹, marquant les quatre points cardinaux et le soleil au centre. Ce motif, appelé *weke*, sert de référence non seulement au cosmos mais aussi à la centralisation et à la cohésion du royaume de Dahomey en tant qu'espace sanctionné par la divinité. Un motif un peu similaire de paires de pétales à l'intérieur d'un cercle semble représenter la fleur rouge d'un arbre, le *lisé*, planté devant tous les palais royaux et princiers¹⁰.

En plus de leur importance décorative et iconique, les découpures géométriques étaient aussi fonctionnelles. Les découpures triangulaires, par exemple, servaient d'étagères pour les petites lampes qui éclairaient les cérémonies nocturnes. Skertchly décrit ainsi (1874 : 78-79) des ouvertures triangulaires sur les murs de la maison d'un ministre près d'Abomey : « Le

mur était en clayonnage avec plusieurs niches triangulaires servant aux dévotions et à contenir des récipients en terre qui, une fois remplis d'huile et garnis d'un morceau de tissu de coton ou d'une tresse en coton, constituent la lampe ordinaire du pays. »

Tous ces percements servaient également de fenêtres non seulement pour l'aération et l'entrée de la lumière, mais aussi pour permettre aux habitants d'observer ce qui se passait à l'extérieur. Comme l'explique Skertchly (p. 398), pour l'*ajalala* du roi Agaja (1708-1740), un grand nombre de trous perçaient les bouts de la structure badigeonnée de chaux. Derrière ces ouvertures, écrit-il, « étaient rassemblées les cohortes amazoniennes, jetant des coups d'œil furtifs par ces meurtrières qui étaient les seules fenêtres pratiquées dans le mur ». Cette description souligne à la fois l'importance des perforations en tant que fenêtres et leurs décorations bien en vue avec des reliefs extérieurs au mur (ici, des éléments modelés, « en boucles »).

Le deuxième type de bas-relief qui se rencontre dans l'ancienne architecture des palais et lieux de pèlerinage d'Abomey combine les perforations géométriques décrites plus haut avec des formes modelées en trois dimensions, allant de représentations de vases sacrés à celles d'animaux importants pour les rites, comme le léopard. On peut observer aujourd'hui cette forme de décoration murale sur les parties intérieures des temples de dieux importants datant du règne de Tégbésu (1740-1774) : le dieu tout-puissant à Cana, le temple d'Agasu à Hwawé et le temple de Djodi près de Zado.

La troisième forme de bas-relief, la plus courante aujourd'hui, consiste en représentations humaines, animales ou d'objets qui ont été sculptées ou modelées dans la terre humide du mur. Ces bas-reliefs sont souvent associés à des niches carrées ou rectilignes et sont caractéristiques de l'*ajalala* des rois Gézo et Glélé du XIX^e siècle. En raison du fait que les bas-reliefs religieux de ce type rencontrés dans la région aujourd'hui tendent à être plus iconiques (ou abstraits) que figuratifs et que les deux premières typologies de bas-reliefs traitées plus haut ont une fonction éminemment religieuse ou symbolique, il est tentant de penser que les bas-reliefs de palais les plus figuratifs provenaient probablement de formes locales de reliefs de temples. Les genres de bas-reliefs plus récents, du XX^e siècle, qui utilisent du ciment ou des éléments figuratifs en terre cuite en haut ou bas relief fournissent un complément contemporain frappant à la production de bas-reliefs dont la tradition à Abomey est vieille de trois siècles.

Il est intéressant de noter que quelques bas-reliefs comptant parmi les plus importants du point de vue de la documentation historique représentent des combinaisons de deux ou plusieurs formes décrites plus haut sur le même bâtiment ou sur des bâtiments adjacents. Dans un temple d'Hévioso à Abomey datant du règne d'Agaja, par exemple, les murs intérieurs sont du genre percement de mur iconique et les murs extérieurs sont modelés de dessins figuratifs enfermés dans des niches ; ceci suggère non seulement la probabilité que les formes des bas-reliefs ont subi des changements dramatiques au cours des années, mais aussi que les

habitants se sont efforcés de préserver (et y ont complètement réussi) les anciens murs des temples pour les incorporer à un édifice plus grand, d'architecture plus moderne. Il existe d'autres décorations murales de ce type combiné. Il s'agit de plusieurs formes différentes de bas-reliefs au sein de la même structure, suggérant peut-être une période intermédiaire au cours de laquelle la production de formes plus abstraites et de formes plus figuratives avait lieu en même temps. Skertchly, dans sa description de l'*ajalala* d'Agaja déjà citée, remarque que la bordure en « bouclage » abstrait des perforations du mur était placée au-dessous d'une frise en bas-relief représentant un groupe de dessins figuratifs. Cette frise, selon Skertchly, était « ornée de silhouettes rudimentaires d'hommes, d'animaux et d'objets inanimés en relief¹¹ ».

Waterlot fournit aussi des photos des bas-reliefs du palais d'Agaja, mais en raison du fait que Waterlot déclare qu'un certain nombre d'entre elles se rapportent à des événements identifiés avec d'autres souverains (dont Tégbésu, Gézo et Glélé), ces photos prouvent que les reliefs étaient souvent remaniés soit en partie, soit sur toute la façade. Cette pratique coïncide avec une vieille tradition de rénovation architecturale et sculpturale, le monarque régnant faisant exécuter de nouveaux modèles ou des modifications de formes plus anciennes comme un moyen de glorification du passé en mettant son art et son architecture au goût du jour. D'autres exemples frappants existent : les trônes royaux, les *makpo* et les traditions des *assins*. La question de savoir si les matériaux étaient d'origine ou non dans le contexte de ces bas-reliefs est donc complexe. Si une bonne quantité de la terre ou de l'argile originelles était utilisée pour la réfection des nouvelles structures, le dessin des bas-reliefs changea probablement énormément au fil des années.

Les sources internes et externes de production de bas-reliefs

Sur la base de ces informations, il est également tentant de spéculer sur la variété de sources qui peut avoir influencé le développement des bas-reliefs des palais d'Abomey. Le premier grand palais royal d'Abomey avait été bâti, dit-on, par le roi Agaja, qui passe aussi pour avoir créé un plan central pour la capitale, avec des douves sèches et un mur d'enceinte¹². Agaja avait sans doute vu les palais d'Allada et d'Ouidah et avait même entendu parler des fameux reliefs en cuivre décorant le palais d'Edo dans la ville de Bénin loin à l'est, puisque les villes d'Allada et de Bénin avaient des liens commerciaux¹³. Une photo du palais d'Allada prise en 1895 révèle que plus tard les bas-reliefs avaient une place importante dans la décoration du palais, prenant dans ce cas la forme de motifs abstraits de style *weke* (murs percés) similaires à ceux des premiers temples d'Abomey associés à Agaja.

Le successeur d'Agaja, le roi Tégbésu, passa à son tour une partie de sa jeunesse à ou près d'Oyo, capitale de l'ancien royaume yorouba, et sans doute était familier avec les formes de décoration des palais yorouba, et, parmi celles-ci, l'usage courant de supports de toitures polychromes en bois sculpté comportant des images d'importance politique et historique. Une fois sur le trône, Tégbésu, dit-on, surveilla l'exécution de profondes modifications d'ordre administratif et religieux. De nouvelles formes de

décoration architecturale peuvent également avoir été introduites. Les histoires relatées sur les temples du pays indiquent que Tégbésu avait pris la responsabilité de réorganiser un culte local des sources (consacré aux déités comme Tohosu – « roi de l'eau ») pour en faire un temple pour la famille royale du Dahomey (appelé Nesuhwe dans ce contexte).

L'intention de cette association religieuse était de promouvoir la réincarnation des enfants de la famille royale. Les temples Nesuhwe et Tohosu se distinguent par un trait proéminent : il s'agit de bâtiments à portails multiples à la façon de l'*ajalala* dont les surfaces sont peintes de tableaux polychromes, leur imagerie renforçant l'importance des déités de l'eau et la place centrale tenue par les rites royaux comme *huetanu* et *ganyiahi* dans la pratique religieuse et politique locale. En vérité, beaucoup de peintures de temples Tohosu et Nesuhwe représentent une imagerie issue de ces « coutumes ». Dans une certaine mesure, les tableaux des bas-reliefs de palais complètent ces peintures de temples dans leur utilisation de pigments polychromes. La position proéminente des bas-reliefs de palais sur des piliers de terre semblables à ceux qui supportent le devant des toitures de temples Tohosu/Nesuhwe est également frappante.

En plus de changements religieux majeurs, Tégbésu semble aussi avoir instauré la construction de palais princiers comme résidences pour les prétendants au trône (*vidaxo*) et leurs familles. Des temples Tohosu/Nesuhwe associés à ces futurs souverains furent construits dans le voisinage. Les similarités structurelles entre les bâtiments d'*ajalala* et les temples Tohosu/Nesuhwe renforcent de cette manière à la fois les liens continus entre les prérogatives royales et la religion et le rôle proéminent que Tégbésu pourrait avoir joué dans la promotion de nouveaux programmes architecturaux et les théologies royales en transition. À la lumière de ces idées, il est intéressant de noter qu'au cours d'une campagne récente de réfection des bas-reliefs du palais du roi Glélé, c'est le peintre local bien connu Cyprien Tokundagba qui fut choisi, un artiste possédant une réputation internationale en raison de sa participation à l'exposition « Magiciens sur la Terre » à Paris.

L'histoire politique plus récente du royaume vit aussi des changements frappants dans les formes architecturales et décoratives. Le roi Gézo qui accéda au pouvoir à la suite d'un coup d'état audacieux en 1818, qui écarta son successeur (le roi Adandozan) du trône, fut un protecteur des arts et de l'architecture très influent. Bien qu'il fût à l'origine un usurpateur, Gézo est considéré aujourd'hui comme l'un des souverains les plus puissants et les plus orientés vers le public que le Dahomey ait connus. Rompant avec la tradition royale, Gézo érigea un nouveau palais juste au sud de l'ancienne enceinte du palais ; au cours des règnes précédents sous Agaja et après lui, seule l'ouverture d'une nouvelle porte semble avoir été pratiquée dans les murs du palais d'alors, distinctement à l'usage du souverain régnant. Gézo passe également pour avoir assumé la responsabilité de bâtir une entrée à deux étages pour son palais, modelé en partie sur la résidence de son ami et allié brésilien Francesco de Souza à Ouidah. Un dessin du palais royal d'Abomey du début du XIX^e siècle exécuté par un Britannique, membre de la mission de

John Wesley, semble représenter ce bâtiment avec une disposition en échiquier des fenêtres du premier étage¹⁴.

En complément au grand intérêt que portait Gézo à la façon dont le public le percevait, il semble qu'il ait aussi encouragé l'utilisation d'éléments de bas-reliefs plus figuratifs, plus chargés de sens politique dans son programme d'*ajalala*, car plusieurs bas-reliefs dépeignent des sujets politiques importants. Dans un bas-relief, Adandozan, prédécesseur évincé de Gézo, est représenté sous les traits d'une hyène. Dans un autre, le roi yorouba d'Oyo, dont la défaite apporta l'indépendance économique au Dahomey pour la première fois, au début du XIX^e siècle, est représenté sous les traits d'un singe. (Les silhouettes d'hyènes et de singes étaient au nombre des objets exhibés au cours des grandes parades « coutumières ».) Un autre encore des bas-reliefs de Gézo dépeint les fameuses guerrières (les « amazones », comme les voyageurs les appelaient) qui assumèrent des rôles de plus en plus importants pendant le règne de Gézo. *Ahosi*, « femme du roi » comme on appelait localement les « soldates », constituaient les forces d'offensive de premier plan sur le champ de bataille. Ces guerrières dansaient et simulaient des scènes de bataille au cours des cérémonies « coutumières ».

A la mort de Gézo, son fils lui succéda ; il gouverna sous le nom de roi Glélé (1858-1889). Skertchly donne une description intéressante, quoique brève, des bas-reliefs du palais princier de Glélé (à Jegbé) (p. 423). Ce palais, fait remarquer Skertchly, en plus des motifs en relief d'appliqués de coquillages, était aussi décoré à intervalles de « reliefs barbares en badigeonnage gris ». Si le mot « barbare » peut s'appliquer ici au style aussi bien qu'au sujet traité, il n'en est pas moins vrai que la guerre et les sacrifices étaient des sujets importants pour les bas-reliefs du palais de Glélé.

L'intérêt particulier que Glélé montrait pour les projets de construction somptueux s'étendait à d'autres structures et sous son règne, dit-on, il fit construire plus de vingt édifices. Certains, comme celui dont les murs sont toujours debout au « siège du pays » à Cana mesurent presque un kilomètre de longueur. En plus de servir de résidence à la famille nombreuse de Glélé et à ses troupes, ces enceintes encloses derrière de hauts murs servaient aussi à la préparation de l'huile de palme, article d'échanges commerciaux de plus en plus important vers la fin du XIX^e siècle. Il est intéressant de remarquer que la fibre du palmier à huile est l'un des sous-produits de la production d'huile de palme. Cette fibre vint à tenir un rôle important dans la fabrication des bas-reliefs royaux en conférant plus de résistance tactile au cœur du bas-relief.

En résumé, les formes traditionnelles des bas-reliefs de palais et de temples dans la région semblent avoir été autrefois plus abstraites et plus iconiques qu'au cours de l'histoire plus récente. Aujourd'hui encore, en particulier dans les communautés situées à l'extérieur d'Abomey, les façades des temples et leurs chambres intérieures montrent une prédominance d'éléments iconiques. Le roi Gézo, qui prit le pouvoir par coup d'état et accordait la priorité à la perception du royaume par le public, semble avoir mis l'accent sur les bas-reliefs plus figuratifs, en bonne

partie pour accomplir ses buts populistes. Insistant sur les thèmes de guerre et de pouvoir, ces bas-reliefs coïncidaient d'une part avec une période d'augmentation des contacts avec les Européens et, d'autre part, avec le profond intérêt que Gézou portait à l'histoire de l'Europe, au discours politique et à la culture matérielle (livres, sculptures, gravures, etc.)¹⁵.

La conservation des bas-reliefs du palais : les efforts du XX^e siècle¹⁶

En toile de fond pour les fonctions du palais à la fois historiques et actuelles, ces bas-reliefs frappants ont fait l'objet de grands efforts de préservation au cours de notre siècle. En assurant la sauvegarde des anciens programmes et en remodelant et repeignant les formes contemporaines des bas-reliefs, l'interaction entre le passé et le présent ainsi que l'exposition simultanée de l'art royal et de l'art populaire se trouvent continuellement renforcées. Leurs âges et leurs sources visuelles variables en font, selon le sociologue français Lucien Lévy-Bruhl (Waterlot 1926 : 17) « des documents historiques d'une authenticité incontestable ».

L'histoire de la préservation des bas-reliefs du palais est un sujet d'égal intérêt du point de vue du développement des styles et des changements de signification politique. Un des personnages les plus importants de ce développement fut le roi Agoli-Agbo qui fut mis sur le trône par les Français après que ceux-ci eurent exilé le roi Gbéhanzin. Agoli-Agbo joua un rôle décisif pendant la période avant la fondation du musée, et plaça la priorité sur la reconstruction du palais à la suite d'incendies qui l'avaient engouffré juste avant que Gbéhanzin ne s'enfuit de la capitale pour éviter d'être capturé.

Bien que très gêné par la pénurie des fonds qui revenaient au roi par tradition à la suite de guerres, de tributs et autres entreprises de financement ainsi que par l'absence de travail gratuit, Agoli-Agbo concentra son énergie à la restauration des plus récents bâtiments du palais. En parlant des efforts de construction d'Agoli-Agbo, Quenum note (1986 : 4) : « Des douze palais royaux que possède la cité d'Agbomé, deux seulement furent conservés grâce aux efforts consentis par le roi Agoli-Agbo au début de son règne en 1894. » Dépourvu des moyens que détenaient ses prédécesseurs, il se pencha uniquement sur la restauration et la reconstruction des palais des rois Gézou et Glélé. L'entrée monumentale de Gézou fut jusqu'en 1997 (année de la rénovation du musée et de ses circuits) la principale voie d'accès à l'intérieur, et les palais qu'occupaient autrefois Adandozan et ses prédécesseurs sont maintenant tombés en ruine.

L'exil d'Agoli-Agbo marque un autre tournant dans l'histoire de la préservation des palais d'Abomey car, avec le départ du roi, les palais vides tombèrent encore plus en ruine. C'est à cette époque-là que les Français commencèrent à jouer un rôle croissant dans l'effort de préservation. Un personnage clé en la matière fut A. Le Hérissé, administrateur colonial à Abomey pendant cinq ans, qui épousa une princesse du Dahomey, et plus tard publia un livre important (1911) sur le royaume dahoméen, ses coutumes et son histoire. Après avoir visité le palais en 1900 et en 1903,

Le Hérissé nota : « Toutes ces constructions sont dans un état déplorable, et dans deux ou trois hivers, il ne restera plus rien de ce qui fut autrefois la résidence des rois du Dahomey. » Le Hérissé concentra ses efforts à la préservation du palais du roi Gèzo. Selon lui, « Une longue galerie sur les murs de laquelle se trouvent des sculptures primitives retraçant les hauts faits de guerre des amazones est la seule chose qu'on essaya de conserver. »

Les efforts de préservation du début du XX^e siècle produisirent d'autres changements. L'un des plus importants concerne les anciennes toitures en forte pente, aux larges avant-toits, couvertes de chaume, qui furent remplacées par des toits plus plats en tôle ondulée. Il en résulta des structures qui étaient visuellement différentes de celles du passé non seulement quant à la texture et au matériel, mais aussi quant à la forme et à l'inclinaison du toit. A long terme, ces changements se révélèrent très nuisibles aux bas-reliefs du palais, car, dépourvus de la protection que leur offraient les anciens toits, les bas-reliefs ont beaucoup souffert des effets de l'érosion et du délabrement.

Un changement de plus dans l'aspect des murs du palais dû aux efforts de préservation fut l'enlèvement des peintures (à l'exception des bas-reliefs) des façades du palais. Des peintures de motifs géométriques et plus rarement figuratifs avaient autrefois été la caractéristique la plus saillante des façades de palais et de temples à Abomey, comme le décrivent les voyageurs comme Skertchly et Forbes et comme le prouvent les photos prises alors encore existantes¹⁷.

En 1911, les Français entreprirent un nouvel effort de préservation. E. Chaudoin, l'administrateur colonial de l'époque, concentra son énergie sur le palais du roi Glélé. Chaudoin, qui avait été fait prisonnier par Gbéhanzin en 1890 et avait alors visité le palais, se souciait surtout des murs extérieurs et de leurs bas-reliefs (Waterlot 1926 : 9)¹⁸. Après le départ d'Abomey de Chaudoin en 1911 pour un nouveau poste administratif (Quenum 1986 : 4), l'effort de restauration se poursuivit. Il semble que des restaurations additionnelles aient été entreprises entre 1931 et 1933 par le gouverneur Reste. Selon Quenum (1986 : 4) : « Le gouverneur Reste mit en exécution un grand projet de soins à apporter aux palais, et ceci en accord avec les membres de la famille royale. » Dans le cas présent, comme dans les précédents, l'effort de conservation produisit aussi de nouvelles stratégies de formes et dessins. « Il est bien triste, note Quenum, qu'au cours de cet effort et des restaurations antérieures, plusieurs bas-reliefs aient été enlevés ; et il est également significatif qu'un grand nombre de ceux qui furent détruits furent remplacés par de nouvelles formes. » (Waterlot 1926 : 9.)

Des projets plus récents visant à conserver les bas-reliefs du palais commencèrent dans les années soixante. Elles ont inclus plusieurs études et projets affiliés à l'UNESCO, la plus importante étant la Mission de J. Gabus en 1964, et des analyses faites plus tard par H. Ruegg (1964), J. Crozet (1968), A. Stevens (1978, 1979)¹⁹ et Robert Haas (1985). Un travail de conservation plus récent a été entrepris depuis le début des années quatre-vingt-dix sous les auspices de l'Institut Getty de Conservation et

de programmes liés à l'ICCROM et CRATerre-EAG. Bien que ces différents projets ne fassent pas partie du sujet de cette étude, plusieurs questions concernant le passé et le présent, la conservation et la re-création, le musée et les centres culturels ont continué de les animer.

Notes

1. Jusqu'en 1997, année de la rénovation du musée et de ses circuits, les noms de bâtiments décorés de reliefs découlaient d'une identité plus récente du musée. Par exemple, l'ancien *ajalala* du roi Glélé était appelé la salle des bijoux, et l'ancien *ajalala* du roi Gézo était la salle des assins.
2. Les bas-reliefs sont aussi une importante caractéristique d'autres traditions architecturales africaines, que l'on trouve non seulement pour les palais mais aussi pour les enceintes résidentielles, les greniers à grain et toute une gamme de lieux de pèlerinage et d'édifices religieux. Les styles des bas-reliefs, à leur tour, varient considérablement ; on y reconnaît la main d'artistes individuels, ou bien la marque de groupes culturels ou religieux locaux ou régionaux.
3. En fongbé, la langue locale, les bas-reliefs sont appelés *ede*, un terme venant du verbe *dide* « faire une image », « dessiner » ou « faire le portrait ». La distinction entre les bas-reliefs et les autres formes d'art se fait, en linguistique, au moyen de différents qualificatifs, par exemple : *axosu nu-dide* (« chose faite pour le roi » – *axosu*, roi, « nu », chose) ou *do nu-dide*, « chose faite pour le mur » ; *do*, le mur). Le concept des bas-reliefs dans ce sens est semblable à celui d'autres genres artistiques importants tels que les appliqués, les sculptures, les peintures et, plus récemment, la photographie.
4. (J'ai visité plusieurs édifices religieux où la lecture se faisait aussi de gauche à droite.) On ne sait pas, cependant, si cela se base sur un symbolisme temporel ou des stratégies du pouvoir. Roberto Pazzi suggère une autre possibilité pour la signification de la position des bas-reliefs. Selon lui (1976 : 115) « dans les hiérogammes, les signes sur la gauche (ceux que le spectateur voit sur la droite) sont considérés comme masculins et se lisent en premier... la gauche est considérée comme mâle (parce que l'homme puissant est gaucher), la droite est le côté féminin. » Plus de recherches sur la question sont nécessaires.
5. Je remercie Francesca Piqué pour ses photographies sur le sujet.
6. Entrevue avec Nondichao Bachalou à Abomey, en octobre 1985. Les membres de la famille Assogbakpe ayant abandonné ce travail depuis longtemps, ils n'avaient pas de renseignements supplémentaires à donner. Il n'est pas clair non plus si ces forgerons étaient eux-mêmes les créateurs des premiers bas-reliefs du palais ou faisaient partie des campagnes de restauration plus récentes au début du XX^e siècle, qui s'accompagnaient de la réfection des bas-reliefs.
7. Voir Skertchly, 1874.
8. Ce genre de chronologie est nécessairement précaire.
9. On peut voir ce motif sur le temple d'Hévioso près du palais datant du règne d'Agaja, ainsi que sur une photo d'un bas-relief de la fin du XIX^e siècle prise par M. Beurdeley. Un dessin de 1895 du palais princier de Gézo à Bécon-Honli contient aussi une forme similaire.
10. Ce dessin paraît au bas du programme de bas-reliefs d'Agaja dans les photos prises par Waterlot (planche IV B) mais il est modelé et non en forme de trous percés dans le mur.
11. (Voir Skertchly et Foà). Les bas-reliefs d'Agaja sont publiés dans Waterlot (planches II, IV). Les bas-reliefs décorant le palais princier de Gézo montrent aussi un mélange de motifs iconiques et figuratifs, de même que les bas-reliefs qui décoraient autrefois le palais de Zagnanado qui fut utilisé par Gézo.
12. Suzanne Blier. Notes de recherche sur le terrain, 1985-1987.

13. Une description du palais d'Ardra (Allada) par le père José de Najara vers 1500 (dans Pazzi 1979 : 176) note qu'« A l'entrée de son palais le roi [d'Ardra] avait de grandes images en argile comme des statues, chacune représentant un roi de la contrée, ami ou ennemi, ceux que le roi redoutait aussi bien que ceux qui avaient des liens d'amitié avec lui ou avec ses ancêtres : il était en grande adoration de ces statues. » Ces sculptures, tout en n'étant pas des reliefs sur des murs, montrent néanmoins des similarités avec les programmes architecturaux de Bénin et les reliefs moins anciens associés au palais d'Abomey. S'il n'y a pas de correspondance directe entre ces anciennes traditions et la sculpture architecturale plus tardive, le degré d'uniformité historique paraît néanmoins frappant.
14. Le dessin, qui fait partie des archives de la *Methodist Missionary Society*, est nommé « Addnejerakadi, la résidence du roi du Dahomey à Abomey, la capitale ». Il n'a pas été possible de s'assurer d'une datation du dessin plus spécifique. Sinon ce dessin pourrait représenter la « maison des trésors » du roi Agaja, laquelle comportait aussi deux étages, ou bien une vue du palais du prédécesseur de Gèzo, Adandozan. Repin, dans le compte rendu de sa visite à Abomey au milieu du XIX^e siècle, remarque (p. 80) que la façade de l'entrée à deux étages du palais était décorée d'une « tapisse » de cauris enfilés comme des graines sur une chaîne suspendue de la toiture jusqu'au sol.
15. Repin, qui voyagea au Dahomey au milieu du XIX^e siècle, décrit (p. 86) une « fresque » plutôt intéressante dans la résidence de Méhu, le ministre de la cour du Dahomey, chez qui il passa ses nuits lors de sa visite : « Nous trouvâmes, non sans un étonnement joyeux, les murs de la maison qui nous fut donnée couverts de fresques au fusain reproduisant, avec une gaieté bien française, les « charges » de plusieurs grands de la cour du roi du Dahomey. Ils avaient été exécutés par quelques officiers qui accompagnaient le Commandant Bouet lors de son voyage à Abomey en 1852. » Même s'ils n'étaient clairement pas les seules « sources », ni les plus importantes, ces dessins au fusain, ainsi que l'intérêt bien connu que les rois portaient aux livres européens, aux gravures, aux foulards illustrés et choses semblables, peuvent avoir été vus par les artistes de la cour, dont l'enceinte résidentielle (Hunton dji) était située à proximité.
16. Cette section est tirée en partie de mon article sur l'histoire du Musée historique (1991).
17. Skertchly parle des pigments polychromes utilisés au palais princier de Glélé à Jegbé (p. 424). Il s'explique ainsi : « Les murs du Notoh étaient enduits d'une couche de plâtre et teints en un chocolat foncé, avec une large bande centrale blanche, au-dessus de laquelle étaient peints des triangles jaunes tous les quatre mètres à peu près. En face du portail, la maison des esprits... les piliers étaient blanchis et ornements de la fleur de lis bleue et d'autres dessins. » Les descriptions d'autres palais princiers autour d'Abomey faites par Skertchly indiquent que des peintures similaires étaient fréquentes aussi. A l'intérieur de la maison des esprits du palais d'Agonglo (1789-1797) se trouvaient, selon lui (1874 : 410), « des piliers blanchis à la chaux... ornés d'une sorte de dessins primitifs tracés sur le badigeonnage, au-dessus desquels un oiseau vert était peint ». Dans le palais princier de Kpengla (1774-1789), des peintures multicolores se détachaient de la même manière. Selon Skertchly (1874 : 407), dans ce palais :
- En passant par une deuxième galerie, nous entrâmes dans le notoh intérieur, où se tenait la cour. Les murs de cette salle de réception carrée étaient d'un brun foncé, avec de larges bandes blanches parallèles au sol, et couvertes de peintures d'hommes, d'oiseaux, de bêtes sauvages, de fusils, etc., en brun et ocre jaune. En face de l'entrée se trouvait la maison des esprits de Mpengula. De gros piliers de clayonnage soutenaient le toit, ceux des bouts étant blanchis à la chaux et décorés de lignes horizontales bleues sur le devant. Les piliers centraux qui sont plus ou moins arrangés en forme de colonnes avec chapiteau et plinthe, sont également blanchis à la chaux et ornés de carrés, losanges, triangles et autres dessins en détrempe bleue, écarlate et noire.
18. Selon C.E. Adande (1976-1977 p. 176), la véritable restauration des bas-reliefs de Glélé fut exécutée par Dah Atimbossou Glélé, un des nombreux descendants du roi.
19. Dans les années soixante-dix, la personne chargée d'exécuter les bas-reliefs royaux fut François Glélé, descendant de Sagaju Glélé, qui apprit cet art dans sa jeunesse alors qu'il était apprenti chez son oncle, un maçon. (Adande 1976-1977 p. 176).

Références

- Adande, Codjovi Etienne
1976-1977 *Les grandes tentures et les bas-reliefs du Musée d'Agbomé*. Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Année académique U.B. Abomey-Calavi.
- Blier, Suzanne Preston
1990 « King Glélé of Danxome: Divination Portraits of a Lion King and Man of Iron. » *African Arts* 23, October: 42-53, 93-94.
1991 « King Glélé of Danxome, Part II. » *African Arts* 24, January, 44-55, 101-103.
1991 « Le Musée d'Histoire d'Abomey: Colonial and Princely Prerogatives in the Establishment of an African Museum. » *Arte in Africa* 2 : 140-158.
1995 « The Path of the Leopard: Majesty and Motherhood in Danxomé Dynastic Discourse. » *Journal of African History*.
1995 *African Vodun: Art, Psychology and Power*. Chicago: University of Chicago Press.
- Crozet, Jacques
1969 « Les palais royaux d'Abomey. » *Archeologia* No. 29, 15-21.
- Gabus, Jean
1964 *Les palais royaux d'Abomey*. Bibliothèque et Musée de la Ville de Neuchâtel, 121-128.
- Hass, Robert L.
1985 *Les palais royaux d'Abomey, Musée d'Abomey*. Paris, UNESCO.
- Le Herissé, A.
1911 *L'ancien royaume du Dahomey: mœurs, religion, histoire*. Paris: Emile Larose.
- Meyerowitz, Eva L.R.
1944 « The Museum in the Royal Palace at Abomey, Dahomey. » *Burlington Magazine* 84, No. 6: 147-151.
- Pazzi, Roberto
1976 *L'homme, eve, aja, gen, fon et son univers : Dictionnaire Lomé, Togo*. Mimeograph.
1979 *Introduction à l'histoire de l'aire culturelle Ajatado*. Etudes et documents des Sciences Humaines, Université du Bénin, série A n° 1.
- Repin, M. le Dr.
1863 « Voyage au Dahomey. » *Le tour du Monde* 65-112.
- Quenum, Venance S.
1986 *Musée d'Agbomé – Sa création*. Abomey, Bénin: Mimeograph.
- Skertchly, J.A
1874 *Dahomey As It Is*. London : Chapman and Hall.
- Stevens
1978 *Les palais royaux d'Abomey*. UNESCO RP/1977-78/4.121.8.
1979 *Les palais royaux d'Abomey (suite)*. UNESCO PP/1977-78/4.121.8.
- Waterlot, G.
1926 *Les bas-reliefs des bâtiments royaux d'Abomey (Dahomey)*. Paris: Institut d'Ethnologie.

Traditions, cultures et contribution des communautés à la gestion

Vincent Guézodje

LA VILLE D'ABOMEY est la capitale historique de l'immortel royaume du Danxomè qui, à travers le règne de douze lignées royales, de Dakodonou (1620-1645) à Agoli-Agbo (1894-1900), a édifié sur ce petit plateau une civilisation brillante et séculaire ayant suscité, à la fois, crainte et admiration. Une telle histoire crédite encore Abomey d'une réputation qui force la curiosité de nombreux touristes étrangers.

Oui ! Grande civilisation ! Passé glorieux !

Mais aujourd'hui, l'on peut se demander ce qu'il reste de ce passé glorieux et de cette grandeur. Quelle image en avons-nous ? Une image ternie, assurément. Cependant, les témoins de ce passé glorieux sont plus que présents, vivaces : les palais royaux, les collections et bas-reliefs d'Abomey, puis, comme le disait le professeur Joseph Ki-Zerbo, « toutes les traces humaines laissées par nos ancêtres, depuis les restes de leurs poubelles jusqu'aux dessins et chants qui traduisent leurs émotions les plus intimes ou les plus élevées ». Ils sont vivants, les témoins de cette civilisation dont la communauté internationale s'accorde à reconnaître la signification et la valeur symbolique autant pour la culture béninoise que pour le patrimoine mondial.

C'est dans ce cadre que, sans être historien, ni muséologue, ni archéologue, encore moins conservateur de musée, j'ai accepté d'apporter ma modeste contribution à la réflexion sur le thème « Traditions, cultures vivantes et contribution des communautés à la gestion ».

Ainsi, ma contribution, qui n'a et ne peut rien avoir de technique ou de scientifique, puise ses racines dans mes origines princières pour apporter un éclairage d'un fils du terroir, descendant de l'une des douze lignées royales. Ma réflexion est articulée en deux points :

1. Image ternie d'un passé glorieux ;
2. Futur prometteur d'un bel avenir.

Image ternie d'un
passé glorieux

Origine et édification du grand royaume immortel du Danxomè qui prit naissance aux environs de l'actuelle ville d'Abomey, dans le pays des gédévis, dont les autochtones étaient yorouba, population arrivée de l'ouest du Nigeria actuel

Origine du royaume

Selon la légende, les fondateurs du royaume du Danxomè sont arrivés de Tado en pays Adja, sur la rive droite du Mono, dans l'actuelle République togolaise ; leur ancêtre, Agasu, serait issu d'une panthère qui féconda Aligbonon, fille du roi de Tado. Ajahuto, descendant d'Agasu, décida avec ses partisans de quitter Tado, la terre d'origine, à cause des violentes contradictions qui déchiraient la famille. Ajahuto (de son nom d'enfance Yègu : fruit de la ruse et de l'intelligence) et ses partisans longèrent le fleuve Mono, franchirent le Couffo, puis remontèrent vers le sud et arrivèrent à Davié (emplacement de l'actuelle ville d'Allada) où ils s'imposèrent dans la région comme de véritables guerriers. Ils ramenèrent de l'une de leurs épopées une jeune pousse de fromager qu'ils plantèrent à Davié qu'ils débaptisèrent par la même occasion :

« Que désormais ce pays ne soit plus appelé Davié mais alèda adanhunsa. »

Alèda adanhunsa : « J'ai commis des forfaits sous le fromager de la colère. »

Puis le chef des nouveaux venus ajouta que lui-même s'appelait « aja nu lè huto yègu » c'est-à-dire « je suis yègou, le tueur des gens de Adja ».

A la mort de Yègu-Ajahuto, la succession fut très difficile à assurer. Ses descendants ne purent s'entendre. Un groupe reprit le chemin de l'exil en remontant vers le sud-est sous la conduite du prince Avesu pour s'installer dans la région de l'actuelle ville de Porto-Novo et y fonder le royaume ajacé (lire adjatchè) : « mon territoire Adja encore appelé Xogbonou (lire Hogbonou) : devant la grande case surpassant en dimensions toutes celles qui existent dans la région ». Une fois installé, Avesu prit le nom fort de Tê Agbanlin.

Lassé des querelles interfamiliales, un deuxième groupe dirigé par Dogbali descendit vers Whawé vers 1610. Tout comme son ascendant, Dako s'établit également à Whawé dans l'actuelle ville de Bohicon. Aho fils de Dako était habile et entrepreneur. Il laissa à un de ses frères la maison paternelle et vint s'installer parmi les gédévis, à l'emplacement de l'actuelle ville d'Abomey. Un seul sentier reliait en ce moment Whawé à cet endroit. Aho entreprit vers 1645 une lutte implacable contre les petites chefferies dispersées dans la région en vue d'unifier toute la contrée sous son autorité. Il s'assura, pour des raisons stratégiques, le contrôle dudit sentier en y dressant une fortification. Par la suite, Aho voulut construire à son fils Hwesou (houessou) une maison à côté de la sienne, mais sur une

parcelle de terrain appartenant à Dan, un des chefs de groupements autochtones. Dan, excédé par les empiètements intempestifs d'Aho sur son domaine, refusa en argumentant : « Tu finiras par construire sur mon ventre. » Aho réussit à liquider l'autorité de Dan en même temps que sa personne, fit enterrer Dan sur l'emplacement litigieux et construisit la maison dans le ventre de Dan : « Danxomè ».

Autour de cette zone stratégique, le nouveau dignitaire entreprit de forer des fosses profondes pour renforcer la fortification. Le secteur ainsi protégé fut baptisé Agbomé (à l'intérieur du rempart). Toute la zone située en dehors fut appelée Agbogoudo (à l'extérieur du rempart).

Du régime d'Aho-Hwegbaja (1645-1685) à celui de Gbéhanzin (1889-1894), la puissance du Danxomè s'est considérablement accrue en même temps qu'elle a fait l'objet d'attaques de tous ordres qui ont finalement mis fin au rayonnement incontesté de la brillante civilisation dudit royaume dans la sous-région.

Les règnes de la dynastie de Hwegbaja et du royaume du Danxomè

a) Hwegbaja : 1645-1685

« Hwé gbè adja ma yi aja » : « Le poisson échappé de la nasse n'y retournera plus. »

1. Le prince Aho édifia le premier palais royal. Il est le véritable fondateur de la dynastie et du royaume.
2. Il fit exécuter le roi dénommé Dada demeurant à Hoja.
3. Il massacra le village de Zakpo (dans l'actuelle ville de Bohicon) avec son chef nommé Ako.

b) Akaba : 1685-1708

« Dè dè kaba kaba agan ma non lia huntin » : « Lentement, doucement, le caméléon arrive en haut du fromager. »

1. Fils de Hwegbaja, il partagea le pouvoir avec sa sœur jumelle Tassi Hangbe.
2. Il édifia son nouveau palais sur la tombe du chef Dan, confirmant ainsi la pérennité du nom Dan Xome.
3. Il livra une guerre sans merci contre l'ouémé en 1708 et y tua Yaheze le Roi.

c) Agaja : 1708-1732

« Atin jè agaja ma nyon zo do nu akodé » : « Personne ne pourra mettre le feu à l'arbre tombé tout entier (encore faut-il s'attaquer à lui pour le débiter). »

1. Conquérant des royaumes d'Allada et Savi, il étendit le royaume jusqu'à la mer et l'enrichit en prenant part au commerce de la traite négrière sur la Côte.
2. Il dut se résigner à accepter la domination du roi yorouba d'Oyo.

d) Tégbésu : 1732-1774

« Awu jè agbo ko bo klon glo » : « Quand le buffle a enfilé son vêtement, on ne peut le lui enlever. »

1. Il poursuivit la politique d'Agaja.
2. Il conquiert le village de Za.

e) Kpengla : 1774-1789

« Sin mè kpenkla masi avivo » : « La pierre dans l'eau ne craint pas le froid. »

1. Il fut le véritable fondateur de l'armée.
2. Il conquiert la région de Houéda-Hinkpa.

f) Agonglo : 1789-1797

« Sodjè dé bo agon glon » : « La foudre tombe sur le palmier, mais l'ananas y échappe. »

1. Il poursuivit la politique de Kpengla.
2. Il conquiert le village de Gbowélé.

g) Adandozan : 1797-1818

Fils d'Agonglo, il s'opposa à la domination des Yorubas et réduisit considérablement la contribution du royaume à la traite négrière.

1. Son règne coïncida avec une période de calamités naturelles et de sinistres de tous ordres.
2. Il fut renversé et banni par son frère.

h) Gézo : 1818-1858

« Gé dé zo ma si gbé » : « Aucun oiseau cardinal (à ailes rouges) ne met le feu à la brousse », « Agbo doglo non zrè to » : « Le buffle devenu puissant traverse le pays. »

1. Il mit fin à la tutelle des rois d'Oyo en conquérant de nouvelles terres.
2. Il introduisit la culture du palmier à huile, du manioc et du gombo.

i) Glélé : 1858-1889

« Glé lilè ma nyon zé » : « On ne saurait soulever un champ mis en valeur. »

1. Il poursuivit l'œuvre de son père Gézo et conquiert de nombreuses localités yorouba, mahi, savè et dassa zoumè.

j) Gbéhanzin : 1889-1894

« Gbè hin asin bo ayi djo » : « Le monde tient l'œuf que l'univers désire. »

1. Symbole de la résistance à la conquête coloniale.
2. Détrôné par l'armée française, il organisa cinq ans de guérilla dans la région maxi mais finit par se rendre.
3. Il mourut en exil en 1906.

k) Agoli-Agbo : 1894-1900

« Agoli-agbo alada klen afo ma jè ayi yovo Flansé wi wè nyin mon » :
 « Prends garde, sois solide Allada (Abomey) a trébuché mais n'est pas tombé grâce aux Français. »

1. Frère de Gbéhanzin et en même temps Chef d'état-major des armées du Danxomè, il fut intronisé par l'administration coloniale. Il s'employa à restaurer le grand palais royal.
2. Il fut déporté en 1900.

L'héritage culturel légué à la postérité

Les vaudous

Le vaudou désigne à la fois la grande divinité, l'esprit des anciens rois d'Abomey, l'esprit des ancêtres, des forces naturelles habitant les eaux, les plantes, certains endroits sacrés et enfin des objets.

Une trentaine de types de vaudous sont identifiés à Abomey et on peut les classer en plusieurs catégories :

1. La première relève des ancêtres divinisés (on recherche la communication avec l'au-delà, les morts restant toujours vivants) ;
2. La deuxième correspond aux éléments naturels divinisés (terre, ciel, eau) ;
3. La troisième regroupe les autres vaudous.

a) Les vaudous rattachés aux lignages ou aux ancêtres :

1. Agasu : ancêtre mythique de la tribu que symbolise la panthère.
2. Toxosu : ancêtre des lignages princiers, le toxosu est enfant né monstrueux, auquel on élève un temple à sa mort. Il est représenté par une construction en colonnades.

Chaque roi a son toxosu – dans l'ordre dynastique Zomadonu, Kpelu, Adomu, Donuvo, Hwenu, Zêwa Nouda Gojèto, Sèmasu, Totohènuv Kpodolo, Wamassè et Agbango –, dont dépendent de nombreux toxosu familiaux.

3. Nesuxue : un temple est érigé à la mort d'un enfant « né roi » ou jugé par le fa comme ayant eu un « grand destin ».
4. Hoxo : les jumeaux font l'objet d'une culture particulière due à la sacralisation de la double naissance.

b) Les vaudous dont les éléments naturels constituent l'origine :

1. Mawu et Lisa : Mawu être suprême : l'élément féminin du couple est représenté par la lune ; le lisa représenté par le soleil est le prince masculin. Ce culte est introduit par nan wanjélé, femme du roi Agaja.
2. Gu : vaudou de ceux qui travaillent en utilisant les métaux, il est représenté par des objets en fer.
3. Dan (ou Dji) : originaire du pays maxi, il est représenté par un serpent en arc-en-ciel qui avale sa queue. Il symbolise la continuité, le mouvement, la richesse. Il représente également les ancêtres dont les noms sont oubliés.
4. Xebioso : vaudou du ciel, du tonnerre et de la foudre.
5. Sakpata : vaudou de la variole et des maladies contagieuses, il est aussi dieu de la terre. Xebioso et Sakpata seraient de mauvais fils de Mawu et Lisa. Ils sont représentés devant chaque maison.

c) Autres vaudous :

1. Legba : c'est un vaudou personnel à chaque individu ; il naît et disparaît avec lui. Il est représenté devant chaque maison par une motte de terre surmontée d'un phallus. Il garde la maison et la collectivité.
2. Tolegba : il garde le quartier ou la ville.
3. Aisan : il est représenté par un arbre au milieu du marché hunjlo.

Le culte vaudou occupe une place importante dans la vie quotidienne à Abomey et fait partie intégrante de la vie sociale, économique, culturelle et idéologique.

Les artistes et artisans

Etablis avant l'arrivée des premiers rois ou installés par les différents dignitaires, les artistes et artisans ont toujours accompli des activités qui s'inscrivent dans le contexte historico-social du royaume.

Le roi Hwegbaja accueillit les Huntondji partis de Sado et fixés à Allada ; ils étaient chargés de célébrer certaines cérémonies et de fabriquer les objets d'art en cuivre et en argent.

Plus tard, d'autres forgerons s'installèrent à Dogueme au quartier Légo, pour se consacrer à la fabrication des objets à usage agricole (famille Thon et Djimasse) et à Ajahutu, au quartier Adandokpodji avec le roi Kpengla (famille Agbo et Fandohan) et des armes de guerre.

Avec le roi Agaja, on eut l'idée de faire fabriquer les trônes et sièges de ministres en bois sculpté. Par la suite, cette pratique fut étendue aux récades et statues.

Les habitants des villages proches d'Agbangnizoun et Oungbèga ainsi que ceux installés au quartier Légo (famille Lègonou) sous le roi Akaba travaillent l'argile et fabriquent les objets de culte et des poteries à usage domestique.

Depuis Agaja, les souverains d'Abomey disposaient également d'un certain nombre de familles de cordonniers dont la plupart d'origine Haoussa étaient installées au quartier Malê. Les premiers fabriquèrent des sandales pour les chasseurs, puis des chapeaux, tabatières, éventails, et coussins de peau.

Le métier à tisser fut introduit sous le roi Hwegbaja puis fut développé sous le roi Agonglo.

Les premiers tailleurs (Hantan, Alagbé et Zinflou) sont arrivés des régions de Porto-Novo. C'est sous Agonglo que les dessins représentant les jours de gloire ont commencé à être gravés en couleur sur les teintures, hamacs, tentes et coussins. Yémadjè excelle dans ces travaux.

Il y avait des spécialistes de montages de crânes appelés Mèta Konto.

Les musiciens du roi (famille Soudé) sont établis à Ahouaga par Agaja. Les orchestres du royaume atteignent la trentaine. Ils sont ramenés des royaumes conquis.

Les bas-reliefs en terre colorée auraient commencé à être exécutés sous Agaja. « Ils sont exécutés en demi-bosse, complètement encastés dans les murs, leur modelage étant effectué par adjonction de terre. Leur décor est polychrome, les teintes ayant été obtenues avec des produits végétaux. » (Waterlot, page 7.)

Le Musée d'Abomey

Le palais royal d'Abomey comprenait en fait une série de petits palais construits successivement par chaque roi qui bâtissait sa demeure à côté de celle de son prédécesseur. Après Hwegbaja et Agaja qui bâtirent leur demeure dans la partie nord-ouest du palais, Akaba installa sa maison plus haut au nord, en dehors de l'enceinte traditionnelle ; puis les rois qui suivirent établirent leurs demeures au sud des précédentes et de la place « Atakinbaya ». Jusqu'à Gbéhanzin, chaque dignitaire bâtissait au sud de son prédécesseur.

Le Musée d'Abomey est un vestige des palais de Gézo et Glélé, les deux derniers construits. Gbéhanzin, qui succéda à Glélé, n'eut pas le temps d'achever ses propres bâtiments. Il habita le palais de son père. Quant à Agoli-Agbo, qui régna pendant l'occupation française, il ne put construire un palais, ne disposant pas de moyens. Il se contenta de restaurer les derniers palais qui avaient été incendiés sur ordre de Gbéhanzin avant son départ d'Abomey.

Le Musée d'Abomey comprend en l'état actuel :

1. La place Singbodji ;
2. La cour extérieure de Glélé ;
3. La cour extérieure de Gézo ;
4. Les cours intérieures ;
5. Les cours annexes.

Chacun de ces lieux est chargé de souvenirs. Les différentes tentatives de restauration sauront-elles avoir raison des intempéries et de l'usure temporelle ?

Une action de prise en charge plus radicale devra être envisagée à terme.

Le déclin et la ruine

Si Danxomè a bravé toutes les agressions des suzerains de la sous-région, seule la conquête coloniale par la France a eu raison du Danxomè en 1894 après la capture du roi Gbéhanzin trahi par son chef des armées, son frère. Mais avant de se rendre au Général français Dodds, il a préféré incendier le palais de son père plutôt que de le laisser entre les mains des blancs.

Une autre cause du déclin réside dans l'action destructrice des princes qui ont bradé des domaines du musée et des palais et ont été dans l'incapacité financière de sauvegarder et d'entretenir ces richesses culturelles inestimables.

Du domaine muséal, seuls ceux du roi Gézo et du roi Glélé, couvrant un sixième des 44 hectares du domaine muséal, sont sauvés et restaurés grâce à la communauté internationale.

Des arbres témoins sont abattus et essouchés ; des pans immenses des domaines sont labourés à la houe qui déplace alors des vestiges qui auraient ouvert des pistes à des recherches. Ces pratiques rendent difficiles d'éventuelles fouilles archéologiques.

La mauvaise exploitation du musée ajoute à ce déclin, puisque l'on continue de se demander en quoi les modiques taxes d'entrée de 100 F à 300 F jusqu'en 1985, et de 1500 F après 1985, ont profité au fonctionnement du musée, au budget local ou au budget national.

Par ailleurs, l'attitude des princes qui, depuis l'inscription du musée sur les listes du patrimoine mondial et du patrimoine en péril, s'interrogent sur leur rôle dans la sauvegarde de ces palais et s'en désintéressent, même si, sous leurs yeux, la détérioration gagne du terrain, aggrave le déclin.

Des travaux dits modernes d'entretien, font disparaître, hélas, des sites sacrés, tels que le klouboussou de Gézo sur la grande esplanade du musée.

Bref, nos palais royaux, hauts lieux de la tradition, du culte et symbole vibrant d'une brillante civilisation séculaire sombrent chaque jour davantage dans les serres impitoyables de la ruine et de l'oubli. Notre musée, sans pareil dans toute l'Afrique noire, connaît aujourd'hui un déclin des plus regrettables, le tout favorisé et aggravé par la paupérisation grandissante de la population et des princes.

Futur prometteur d'un bel avenir

La désolation, la ruine des palais, la menace de disparition qui entourent aujourd'hui notre culture interpellent la conscience des fils du terroir avec insistance, car de dignes fils n'ont jamais été pour la ruine et le pourrissement de la maison qui les a vus naître et grandir.

Il s'agit de ne pas se détourner de l'idée patriotique et de trahir ainsi piteusement la flamme du nationalisme pour laquelle, de Gangni-Hessou à Agoli-Agbo, nos rois ont sacrifié les énergies de toute leur vie.

En cela, notre pays est fortement aidé par la communauté internationale dont le chef de file est l'UNESCO, avec l'Institut Getty de Conservation, l'ICCROM, l'Allemagne et l'Italie. Tout n'est pas perdu et l'espoir est permis. L'avenir des palais royaux et sites historiques reste prometteur, et cela, en raison de la vivacité de la culture ; de l'intérêt et du soutien toujours plus accrus de la communauté internationale ; de la contribution que les communautés de base d'Abomey pourront et doivent apporter.

Les traditions et la culture de la civilisation du royaume sont vivaces et présentes

Le riche héritage culturel et traditionnel du Danxomè n'est pas seulement constitué de simples souvenirs passés dans l'histoire. Il demeure encore une culture vivace qui imprègne la vie quotidienne à Abomey.

« Les morts ne sont pas morts », car, par exemple, les vaudous rattachés aux ancêtres demeurent une réalité. Il n'y a pas, à Abomey, de jour sans cérémonie vaudou quelque part.

Les modes de pensée, les croyances et la philosophie hérités guident l'existence des Aboméens.

Le Musée historique d'Abomey, grâce à sa place Singboji, à la cour extérieure de Glélé, à la cour extérieure de Gézo, aux cours intérieures et aux cours annexes chargées de souvenirs, est le témoin vivant de cette grandeur passée. Il est, aujourd'hui comme hier, le point de départ et de convergence des activités culturelles traditionnelles.

Du point de vue de l'histoire, c'est là que les rois ont vécu, ou que de grandes décisions furent prises. Sur le plan religieux, c'est dans le musée qu'ont lieu les grandes cérémonies royales et ancestrales annuelles ou bisannuelles ou quinquennales.

Sur le plan économique, les métiers et les grandes familles d'artisans installées par les rois sont, encore aujourd'hui, autour du musée. C'est encore là que s'opèrent le choix et le sacre des dignitaires des lignées royales.

Intérêt de la communauté internationale pour la culture béninoise

Après les affres et les effets désastreux de la colonisation, après l'instabilité politique de notre pays de 1963 à 1972, le régime révolutionnaire de 1972 a créé dans le pays un mouvement nationaliste favorable à la valorisation et au développement culturel fortement soutenu par l'UNESCO.

Cette institution a envoyé au Bénin plusieurs missions d'étude et d'évaluation dont les rapports sont présentés ci-dessous.

L'UNESCO, étant donné son intérêt pour le développement culturel, a commandé de 1972 à 1985 des missions qui ont élaboré des rapports techniques, à diffusion restreinte, sur les palais royaux.

Tableau 1 : Liste des rapports sur les palais royaux d'Abomey et les musées nationaux

N° d'ordre	Titre et date	Auteur
1	Réorganisation des Musées Nationaux (aide aux Etats Membres pour le développement de leurs Musées) 1976	Pierre Gaudibert
2	La conservation et la restauration des collections du Musée historique d'Abomey (Aide aux Etats Membres pour la préservation du patrimoine culturel et naturel et le développement des Musées) 1977	B. Coursier
3	Les palais royaux d'Abomey, (Aide aux Etats Membres pour la préservation du patrimoine culturel et naturel et le développement des Musées) 1979	André Stevens
4	Les palais royaux d'Abomey, (Action opérationnelle pour la sauvegarde et la réintégration dans la vie contemporaine du patrimoine culturel immobilier) 1985	Robert L. Haas

A la suite de ces rapports, le Musée historique d'Abomey, qui occupe les palais des rois d'Abomey, et qui est un site majeur de l'histoire de l'Afrique de l'Ouest, musée depuis 1944, fut reconnu et inscrit sur les listes du patrimoine mondial et du patrimoine en péril de l'UNESCO en 1986.

A ces rapports, s'ajoutent :

1. Le rapport de la mission au Bénin, du 21 au 28 avril 1995, de Madame Galia Saouma Forero, fonctionnaire du Centre du Patrimoine Mondial de l'UNESCO ;
2. Le rapport de la mission de Monsieur Tito Spini et de Madame Giovanna Antongini qui ont séjourné à Abomey du 1er au 30 juillet 1995 en vue d'établir, en complément au rapport de la mission de Galia Saouma, un rapport technique sur l'état de conservation de l'ensemble des douze palais royaux inscrits sur la liste du patrimoine mondial en péril.

Contribution de la communauté

Il faut ici remercier l'UNESCO et son Centre du Patrimoine Mondial ; les organismes et institutions internationaux comme l'ICCROM et l'Institut Getty de Conservation ; la communauté française de Belgique et le département d'Histoire de l'Université Libre de Bruxelles ; le gouvernement italien, pour le précieux concours qu'ils apportent déjà à la sauvegarde et à la conservation du riche patrimoine légué par les rois du Danxomè. Un tel concours crée nécessairement un sentiment d'obligation chez les natifs et fils du terroir.

Devoir de contribution

Face à ce précieux concours extérieur, que font les communautés d'Abomey, les princes, les dignitaires, l'association de développement et l'administration locale ?

Doivent-ils abandonner et laisser disparaître ce riche héritage ?

Doivent-ils continuer de le voir dénaturé ? Mal géré ? Non !

Ils doivent s'engager résolument dans des actions tendant à protéger, à conserver et à entretenir ce précieux patrimoine afin de le rendre plus vivant. Leur contribution doit s'appliquer aux domaines d'intervention recensés par les diverses missions, à savoir :

1. La conservation ;
2. Le centre de documentation muséographique ;
3. L'unité éducative et d'animation ;
4. La promotion du pôle touristique ;
5. L'exposition ;
6. Le village artisanal ;
7. L'aménagement d'une boutique de musée.

En effet, la conservation du musée et la sauvegarde du patrimoine ne sont pas et ne peuvent pas être l'œuvre du musée seul.

La contribution attendue de chacune des composantes des communautés locales et susceptible de générer des revenus supplémentaires au musée et à la ville se présente ainsi :

Contribution commune à toutes les communautés locales

Les princes, les dignitaires, l'association des amis du musée, l'association de développement et l'administration locale ont le devoir de prendre conscience que les palais royaux et la riche civilisation du Danxomè sont leur patrimoine sur lequel ils doivent veiller attentivement. Dès lors, ils doivent exiger et obtenir d'être absolument impliqués dans leur gestion. Une telle implication est la condition préalable à une gestion saine, transparente et rentable du musée. A cet égard, les responsables administratifs du musée doivent comprendre qu'une gestion participative et collégiale, loin d'être crainte et redoutée comme un contrôle malveillant, est un atout majeur pour eux et un atout pour la sauvegarde de ce patrimoine. Il s'agit de persévérer dans la lutte pour sauvegarder et protéger le domaine muséal et d'exiger la création d'un comité de suivi de la gestion du musée afin que cette gestion profite bien au musée lui-même ainsi qu'à la ville.

Contribution des princes et dignitaires des lignées royales

Sensibilisés et libres de s'exprimer, ils joueront un rôle déterminant dans la conservation par :

1. Une participation efficace à la collecte des objets, à la lutte contre la disparition du patrimoine culturel ;

2. Un concours appréciable dans la valorisation du village artisanal, grâce à l'élargissement des sources d'inspiration des artisans, en leur montrant, par exemple, des œuvres et objets anciens ;
3. La transmission, aux jeunes artisans, des techniques traditionnelles de conservation ;
4. Le reboisement des espaces libres des palais sous le contrôle des autorités locales et du Ministère de la Culture.

Contribution des opérateurs économiques

La paupérisation de la population d'Abomey et de sa région historique s'accroît. Le paysage local est devenu un vaste désert car la rareté des usines et unités de production viables s'accroît et aggrave inexorablement la pandémie de l'exode et du chômage des jeunes, puis la fuite des cadres intellectuels.

Pour revitaliser l'activité économique, les opérateurs économiques doivent contribuer aux activités du musée en créant des entreprises ou de petites unités économiques afin d'intervenir :

1. Dans l'unité éducative et d'animation, en prenant en compte l'aménagement d'un espace de projection qui rende compte de la richesse des traditions, de l'histoire, des coutumes, des rituels, de la vie ;
2. Dans la promotion du pôle touristique, en organisant autour de la cité et du musée-palais, un véritable pôle d'attraction touristique (circuits touristiques, séries de spectacles et espace pouvant les abriter, spectacles son et lumière) ;
3. Dans l'aménagement de boutiques de musée pour la vente de la documentation touristique (cartes postales, ouvrages d'art et d'ethnographie) ;
4. Dans la création d'une buvette servant des rafraîchissements et de la petite restauration.

Contribution des cadres et intellectuels aboméens

Ils doivent :

1. Éveiller la flamme patriotique et une conscience nationaliste qui font qu'ils considèrent la gestion du musée-palais et la sauvegarde du riche patrimoine légué par nos ancêtres comme une de leurs préoccupations majeures ;
2. Sensibiliser en permanence et contribuer à éduquer les princes et les dignitaires dans leur devoir et leur rôle de conservation et de sauvegarde des palais et sites historiques.

Contribution des autorités administratives locales

Il s'agira pour elles de :

1. Coordonner les contributions des communautés locales ;
2. Soutenir le conservateur et les fonctionnaires du musée dans leurs actions quotidiennes pour faire respecter par tous

(dignitaires, princes, citoyens et opérateurs économiques) les règles et normes muséales et muséographiques ;

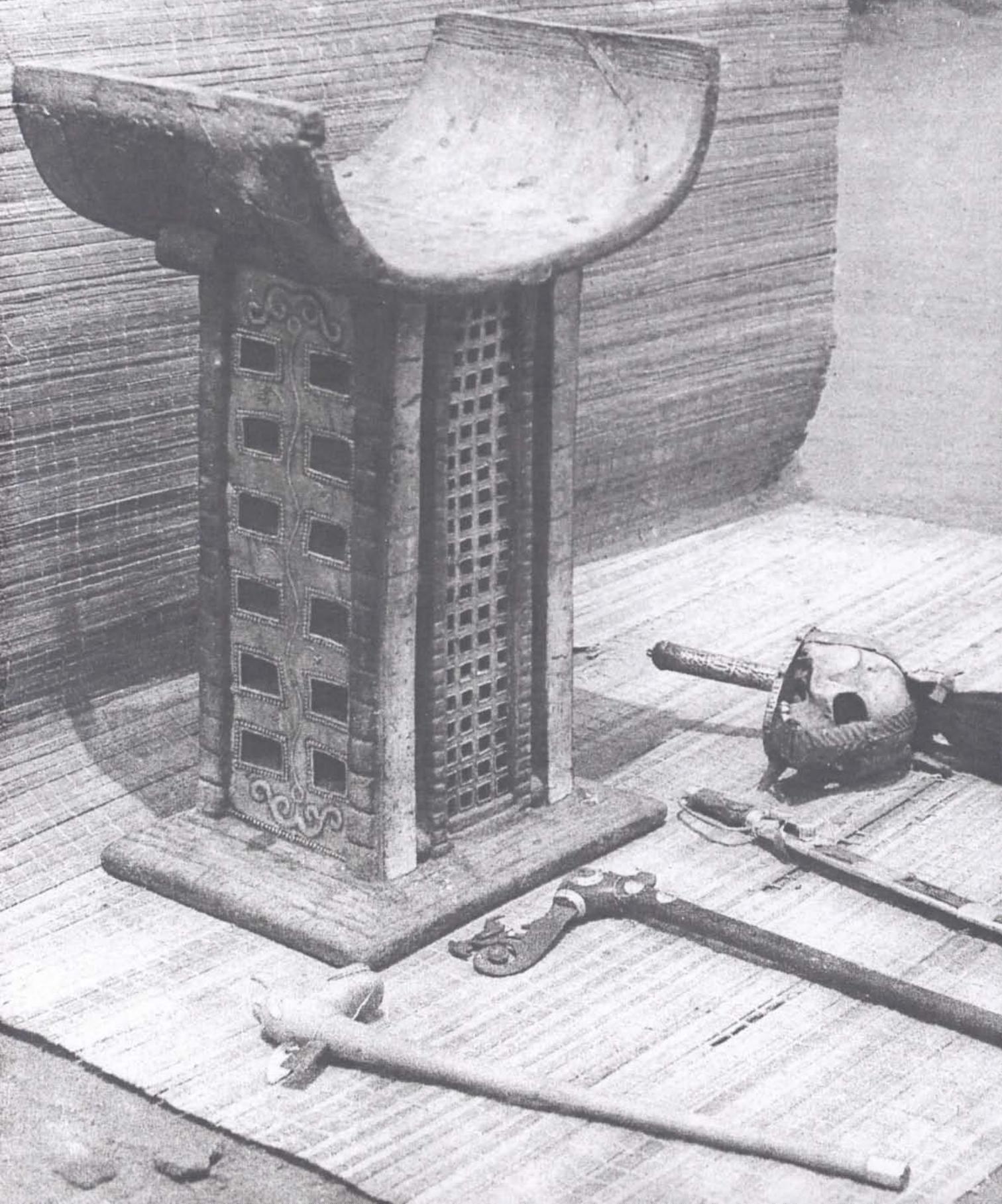
3. Veiller à une gestion transparente et démocratique du musée.

Conclusion

Malgré le déclin que connaît notre musée, l'espoir est permis et l'avenir est prometteur grâce aux précieux concours de la communauté internationale. Mais les communautés locales doivent apporter aussi leur contribution efficace et responsable. C'est pourquoi, les institutions internationales qui coopèrent déjà avec l'Etat béninois à la sauvegarde, à la conservation et à la revalorisation du patrimoine culturel d'Abomey sont instamment invitées à appuyer, également, les projets montés par des opérateurs privés aboméens ou béninois pour animer et rentabiliser les palais et sites ainsi restaurés, car il ne servirait à rien de les restaurer et de les abandonner.

Deuxième partie

Le présent : conservation des sites et palais royaux d'Abomey



Actions des cinq dernières années : volet « architecture » du projet PREMA-Bénin II, 1995-1997

Thierry Joffroy

F AISANT SUITE AU projet PREMA-Bénin I au cours duquel un volet important avait été consacré à la conservation des collections du Musée historique d'Abomey, le projet PREMA-Bénin II, visant une revalorisation plus générale de ce musée, a prévu de développer un volet « architecture » venant compléter un travail d'amélioration de la présentation des collections. En effet, malgré de nombreux efforts et investissements réalisés depuis plusieurs dizaines d'années, force était de constater que les bâtiments du musée (palais des rois Gézo et Glélé) restaient plutôt en mauvais état et toujours sujets à de coûteuses et régulières réparations, voire reconstructions.

Figure 1
Salle des assins, ajalala de Gézo, entièrement reconstruite à la fin des années 80. Photo de Thierry Joffroy.



L'objectif principal de ce volet « architecture » était la mise en place de méthodes de conservation préventive devant progressivement induire l'amélioration de l'état de conservation des bâtiments du musée.

Ce volet, démarré fin 1994 avec la formation en France de deux responsables béninois, prévoyait aussi une recherche bibliographique, une analyse technique des problèmes spécifiques de ce site, la formation des artisans du musée et finalement l'établissement et la mise en place d'un protocole d'entretien.

Formation en France

Cette formation a été suivie par Aimé Gonçalves, Architecte en chef des Monuments historiques du Bénin, et par Dorothé Mizéhoun, Technicien supérieur du bâtiment.

Dans un premier temps, tous deux ont pu suivre un cours spécialisé, « La préservation du patrimoine architectural en terre », organisé à Grenoble, conjointement par l'ICCROM et CRATerre-EAG. Ce cours de trois semaines présente une méthodologie spécifique à la préservation des architectures de terre, basée sur les grands principes généraux de la conservation. Restant sur certains points trop introductif, ce cours a dans un deuxième temps été complété par une formation plus approfondie de quatre semaines sur le matériau terre et les principes de sa stabilisation.

L'architecte béninois a finalement bénéficié d'une semaine de formation complémentaire organisée à l'ICCROM sur les questions de gestion des sites.

Outre les apports directs d'un tel programme de formation, il est à noter qu'il aura aussi permis aux différents acteurs de ce volet architecture de mieux se connaître et d'avoir une culture et un langage communs, ce qui par la suite a facilité la compréhension mutuelle et donc la mise en œuvre des activités prévues.

Analyse de l'état et diagnostic

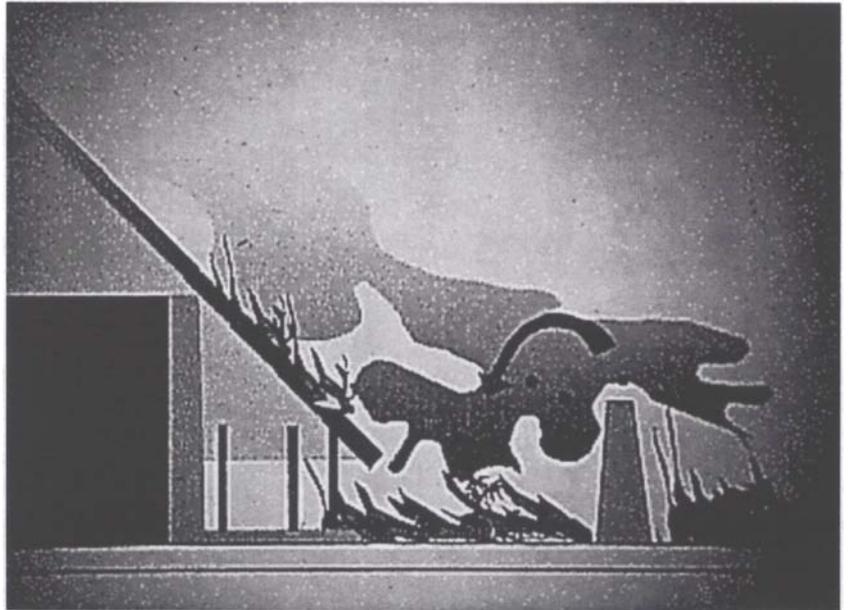
Ce travail a principalement été réalisé au cours d'une double mission de CRATerre-EAG en collaboration avec les partenaires béninois. Un constat précis sur l'état des divers bâtiments a pu être établi, complété par une étude des moyens alloués en termes de personnel de différents niveaux et qualifications, ainsi qu'en termes d'équipements et de finances.

Une grande partie de ce travail a consisté en l'identification des circonstances et processus de dégradation des bâtiments, nécessaire pour la définition des activités de conservation préventive. Pour cela, un effort tout particulier a été fait pour que soient bien précisées les causes liées à la conception même des bâtiments (en prenant bien en compte l'évolution dans les matériaux et dans les formes architecturales), à l'environnement physique (climat, végétation, insectes, animaux...) et à l'activité humaine (utilisation des bâtiments, entretien, activités dans l'environnement proche, capacité d'intervention en cas de problème), ainsi que leur importance et les différentes combinaisons entre elles.

Ayant vérifié la pertinence des orientations qui avaient été données à ce volet architecture, des recommandations et précisions ont été faites et un plan de travail a été établi. Toutefois, ayant constaté des situations de risque de dégradation quasi immédiat, un « plan d'urgence »

Figure 2

Description du développement des incendies depuis l'extérieur de l'enceinte sur les structures des palais montrant l'importance du nettoyage d'une bande de terrain à l'extérieur des palais. Photo de Thierry Joffroy.



a dû être proposé en complément des activités prévues. Ce plan d'urgence comprenait des travaux de conservation curative sur neuf structures (ou dans leurs environs immédiats) dont certaines parmi les plus importantes du site (notamment les jexo). Enfin, des premières recommandations ont été faites pour la mise en place de conditions favorables à la bonne conservation des palais, au niveau du personnel, des moyens ainsi que de la gestion des « projets » et au niveau technique et de la définition des priorités d'action.

Mise en œuvre du plan d'urgence

L'ensemble des travaux prévus au plan d'urgence a pu être réalisé en l'espace d'un an, et ce, au gré des différentes opportunités qui se sont présentées.

La réparation du passage d'eau sous le mur de clôture a été réalisée sur les fonds propres du musée. La maison du gouverneur (réserve), les deux jexo et le portique de Guézo ont profité du financement obtenu lors de l'organisation au Bénin du sommet de la Francophonie. La reprise de la toiture de la case à étage et de celle du jexo de Glélé, la reprise du drainage de la cour des reines de Glélé et la remise en état de l'annexe de la maison du gouverneur ont été réalisées durant l'atelier de formation.

L'atelier de formation des artisans du bâtiment

Outre l'équipe de 11 employés permanents du musée chargés de l'entretien, 9 autres artisans, sélectionnés par des familles royales, ont participé à cette formation. Par ailleurs, une expérience de collaboration avec une famille royale sur un bâtiment en dehors du musée a pu être menée.

Cet atelier a été organisé et encadré conjointement par une équipe de la Direction du Patrimoine Culturel représentée par Aimé

Figures 3 et 4

Travaux de nettoyage des abords des bâtiments réalisés pendant l'atelier de formation. Photos de Thierry Joffroy.

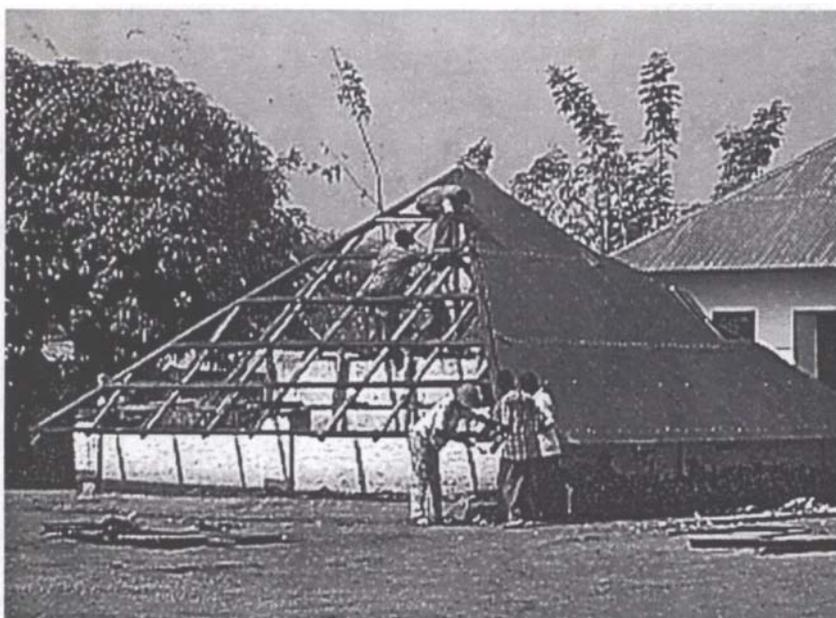
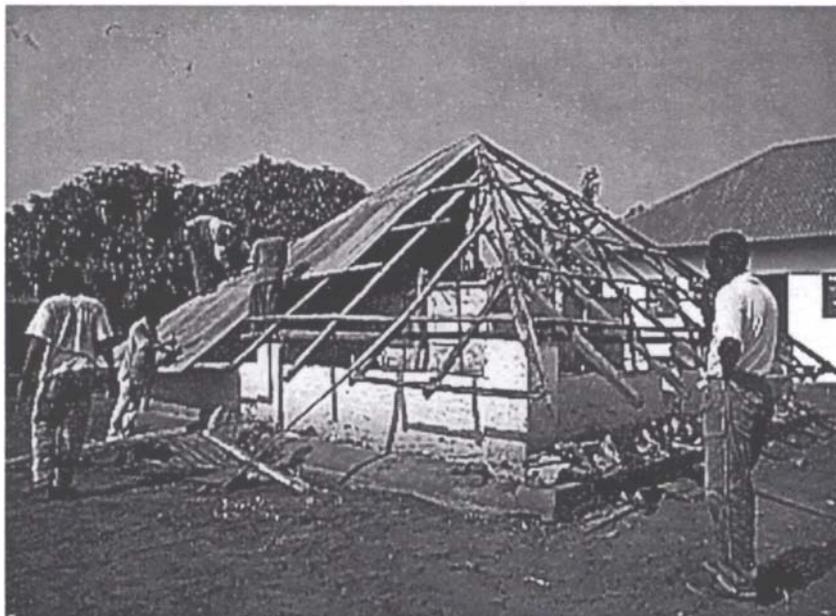


Gonçalves, Architecte en chef des Monuments historiques du Bénin, et par D. Mizéhoun, Technicien supérieur du bâtiment, ainsi que par deux experts de CRA Terre-EAG (projet Gaia).

Après une courte introduction théorique, cet atelier a principalement consisté en la réalisation de travaux effectifs sur le terrain, sélectionnés en fonction de leur représentativité ou de leur urgence. La quasi-totalité des circonstances et processus de dégradation affectant les bâtiments du musée a pu être incluse dans le programme. Si les aspects de conservation curative ont été abordés, l'accent principal a été mis sur les méthodes et pratiques de la conservation préventive. A la fin de l'atelier, un plan d'action définissant les activités prioritaires pour une période d'environ un an a été établi. Il comprend des compléments d'actions curatives ainsi que l'engagement de l'application du plan d'entretien (conservation préventive).

Figures 5 et 6

Réfection de la toiture du jexo de Glélé.
Ce travail, qui faisait partie du plan d'urgence,
a été réalisé pendant l'atelier de formation.
Photos de Thierry Joffroy.



Dispositions diverses

Le matériel acquis lors de la réalisation de l'atelier a été mis à la disposition du musée, ainsi qu'une quantité de matériaux permettant de poursuivre le travail pour une période d'environ 2 mois.

Suite à l'expérience acquise lors de l'atelier de formation, un guide d'entretien a été élaboré. Outre le fait d'être un guide technique, celui-ci comporte des recommandations concernant la fréquence des activités d'entretien et la mise à disposition de personnel qualifié ainsi que le suivi régulier des structures. Le budget annuel nécessaire pour l'entretien des bâtiments du musée a été calculé, de même qu'un complément budgétaire pour la réalisation de quelques travaux préventifs

importants restant encore à mettre en œuvre pour que les bâtiments soient réellement en « situation de risque de dégradation minimum ».

Ainsi, il a été établi qu'un budget de 4,5 millions de Francs CFA serait nécessaire pour les 3 premières années, alors que le budget annuel d'entretien régulier se situe aux alentours de 4 millions de Francs CFA. Bien entendu, il a été recommandé que des dispositions soient prises pour que ces budgets soient mis à la disposition du musée dans les meilleurs délais.

Dès fin 1995, sur proposition de la Direction du Patrimoine Culturel, le Ministre de la Culture et de la Communication a mis à la disposition permanente du musée M. Dorothé Mizéhoun en tant que responsable de l'entretien et de la conservation des palais royaux d'Abomey. Ce n'est par contre que tout récemment (256 000 Francs CFA en novembre 1996, puis 1,55 million de Francs CFA pour l'exercice 1997) que des budgets ont été mis à disposition pour effectivement réaliser l'entretien et les travaux de conservation préventive.

Premier bilan

Après deux ans et demi d'activité, le bilan que l'on peut tirer du travail de fond qui a été engagé reste mitigé. En effet, malgré de nombreux acquis en termes de la connaissance générale du comportement des bâtiments du musée, en termes de compétence et de mise à disposition de personnel, et en termes de travaux effectivement réalisés, force est de constater que le rythme de travail actuel de l'équipe d'entretien est insuffisant pour rattraper le retard pris depuis de nombreuses années.

Les raisons de cette situation actuelle sont principalement d'ordre budgétaire et, dans une moindre mesure, dues à des difficultés d'organisation ou encore à la mobilisation du personnel sur d'autres activités. Il est aussi à noter qu'un des artisans du musée (un des meilleurs charpentiers) est parti à la retraite récemment et n'a pas été remplacé, diminuant ainsi la force de travail de l'équipe d'entretien et entraînant donc une augmentation du nécessaire recours à des renforts extérieurs, employés à la tâche. Enfin, l'attente de la réalisation des travaux de la nouvelle exposition a aussi représenté un frein alors que, paradoxalement, la réalisation de ceux-ci (ces travaux démarrent alors que cette communication est rédigée) aura été l'occasion de mettre en œuvre non seulement des travaux d'amélioration, nécessaires pour que l'exposition soit présentée dans de bonnes conditions et en toute sécurité, mais aussi des travaux de prévention ou d'entretien.

Lors de la préparation du budget 1997 du musée, il a été prévu d'utiliser 1/3 des recettes au titre de l'entretien, soit la somme de 1,55 million de Francs CFA. Cet important effort réalisé sur les fonds propres du musée est une avancée considérable. Toutefois, on reste encore loin des 4 millions de Francs CFA estimés nécessaires pour garantir un réel maintien en état du musée sur le long terme.

Documentation et matériel pédagogique

Lors du travail in situ, des relevés des bâtiments du musée et trois plans topographiques ont été établis. Un ensemble de diapositives mis à la disposition du musée couvre non seulement les bâtiments mais aussi les travaux réalisés. Plusieurs rapports rassemblent l'essentiel de ces informations. Outre les cinq rapports de mission, deux ouvrages largement illustrés résument la problématique de la conservation des bâtiments du musée. Il s'agit de : « Circonstances et processus de dégradation des palais royaux d'Abomey », qui décrit donc les pathologies observées et leurs causes, et du « Guide d'entretien des palais royaux d'Abomey », qui décrit les travaux de conservation curative adaptés, mais principalement de conservation préventive et d'entretien.

Tout au long de la réalisation du projet, un fonds documentaire de base a été établi. Une documentation très complète, rassemblant 136 ouvrages et documents a été recueillie lors de la recherche bibliographique réalisée auprès de divers organismes et musées. Des informations complémentaires diverses ont été recueillies au fil des discussions et interviews réalisées à Abomey et dans les villages de Tanvé et de Kynta. Cette documentation a été rassemblée en sept volumes thématiques et dupliquée en 5 exemplaires de façon à ce qu'elle puisse être consultable au Musée historique d'Abomey, aux archives de la Direction du Patrimoine Culturel du Bénin à Porto-Novo et à la bibliothèque de l'ICCROM à Rome. A titre préventif, deux « copies de secours » sont conservées dans les archives du Centre du Patrimoine Mondial et de CRATerre-EAG.

Vu l'ampleur du travail de conservation préventive et curative qui a dû être réalisé, ce fonds documentaire, base indispensable pour la mise en œuvre de travaux de restauration, n'a pu être que très faiblement exploité lors du projet.

Perspectives d'avenir

Les résultats obtenus lors de la mise en œuvre du projet PREMA-Bénin II forment une base sur laquelle il est certainement possible de s'appuyer pour mettre en place les conditions d'une bonne conservation des bâtiments sans recours à des aides extérieures. Pour cela, il est indispensable qu'une solution soit trouvée pour assurer le budget alloué à l'entretien et/ou pour renforcer l'équipe permanente (embauche de personnel supplémentaire permanent ou temporaire), ainsi que pour qu'au moins une visite complète soit réalisée chaque année, après la première grosse pluie de la saison, par l'architecte en chef, en compagnie du conservateur des bâtiments, de façon à ce que toutes les situations de risques soient bien détectées et que les actions prioritaires puissent être déterminées sur des bases solides.

S'il est envisageable qu'à relativement court terme l'amélioration de la présentation du musée permette une substantielle augmentation des revenus, et donc la possibilité d'assurer le budget d'entretien (4 millions de Francs CFA par an), le travail de sensibilisation auprès des autorités locales et du gouvernement pour obtenir un meilleur financement doit être poursuivi. En effet, les bénéfices directs (prélèvement de 25 % sur les

recettes du musée) et surtout indirects (taxes sur les transports, les hôtels, etc.) que représente le tourisme lié au Musée historique d'Abomey sont certainement importants et devraient pouvoir, au moins en partie, être réinvestis dans le musée, de façon à ce que la source de revenus qu'il représente soit elle-même conservée.

En rassemblant les moyens et les capacités des divers partenaires, y compris ceux des familles royales et des associations ou organisations locales, il devrait être possible, sur le long terme, de progressivement élargir les activités de l'équipe d'entretien à l'ensemble du site classé patrimoine mondial et, pourquoi pas, à d'autres sites historiques intéressants de la ville. L'expérience menée lors de l'atelier de formation avec la famille Akaba prouve que de telles collaborations sont possibles et efficaces. Elle a aussi permis de fixer les premières bases de réflexion pour le souhaitable élargissement des activités de conservation dans lesquelles doit être impliquée l'équipe du musée, garante du respect de l'éthique de la conservation.

Figure 7

Expérience menée avec la famille royale Akaba sur la tombe de leur ancêtre. Les travaux réalisés ont duré une journée et ont porté sur la réparation de la périphérie de la toiture et sur le drainage superficiel périphérique. Photo de Thierry Joffroy.



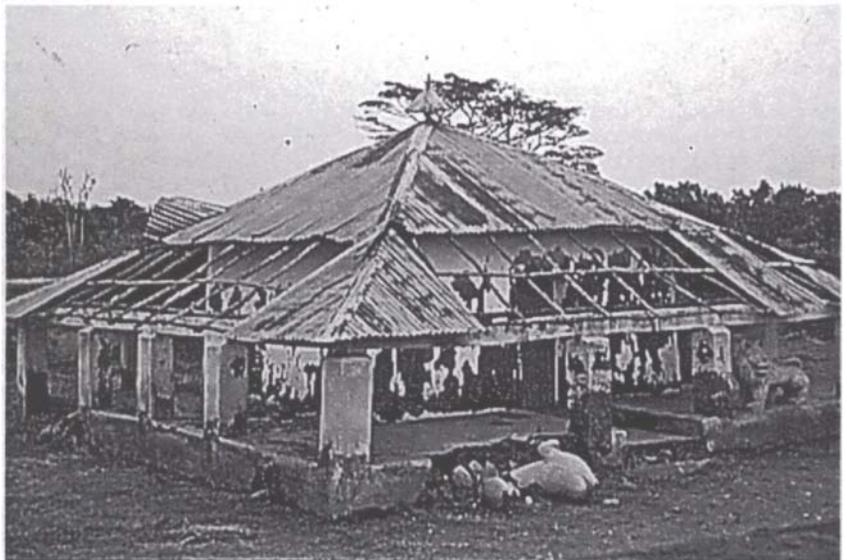
C'est entre autres dans cette optique que sur recommandation du Centre du Patrimoine Mondial, le gouvernement du Bénin a décidé, par arrêté, d'établir le Comité consultatif du site des palais royaux d'Abomey sur la base d'une proposition élaborée par la Direction du Patrimoine Culturel du Bénin. Il faut espérer que ce nouvel organe puisse se mettre au travail rapidement de façon à lancer cette nouvelle dynamique basée sur un esprit de responsabilité partagée, de collaboration et de partenariat.

La conférence « Passé, présent et futur des palais et sites royaux d'Abomey » qui conclut le projet PREMA-Bénin II, rassemblant un grand nombre de spécialistes ainsi que les partenaires locaux et nationaux

concernés, devrait déboucher sur l'identification de solutions pour permettre la mise en place des conditions d'une meilleure conservation ainsi qu'une meilleure mise en valeur des différents sites de la ville. Il est souhaitable que, suite à cette conférence, un « plan de conservation » soit établi de façon à définir les grandes orientations, les objectifs poursuivis à court et à moyen terme, les critères de priorité devant guider la programmation des actions et enfin les responsabilités des différents partenaires. Un tel plan devrait permettre d'éviter les actions isolées et inefficaces en rassemblant dans une même logique et de façon cohérente, les efforts de tous les partenaires, locaux, nationaux et internationaux. Il est entendu qu'un tel plan devra prévoir sa propre révision, opérée régulièrement (au moins tous les 5 ans) sur la base d'une évaluation des résultats obtenus.

Figure 8

Beaucoup d'autres bâtiments historiques d'Abomey sont en mauvais état. Ici, le mausolée du palais privé du roi Glélé.
Photo de Thierry Joffroy.



En ce qui concerne les aspects purement techniques, il est clair qu'il conviendra tout d'abord de renforcer les acquis en matière de conservation préventive :

1. En organisant un programme de formation continu (atelier de formation) basé sur une évaluation des activités réalisées depuis janvier 1996 ;
2. En fournissant du matériel complémentaire permettant notamment d'améliorer la capacité d'action du personnel ;
3. En révisant le guide d'entretien et en redéfinissant des priorités d'action.

Par ailleurs, grâce à la fructueuse recherche documentaire du projet PREMA-Bénin II, il sera possible de démarrer le très attendu travail

de fond sur l'authenticité des modèles constructifs et des techniques de construction. Ceci permettra de rendre un aspect plus original, qui a quasiment complètement disparu du musée, au moins sur quelques bâtiments sélectionnés. Ce travail, et surtout ses résultats effectifs (des bâtiments) devraient rendre la visite à Abomey encore plus attrayante, ce qui devrait permettre d'attirer un public plus nombreux et donc de participer au travail à réaliser pour l'amélioration des ressources propres au musée.

Figures 9 et 10

Extraits de « Palais royaux d'Abomey :

1. Circonstances et processus de dégradation ». S. Moriset, Craterre-EAG.

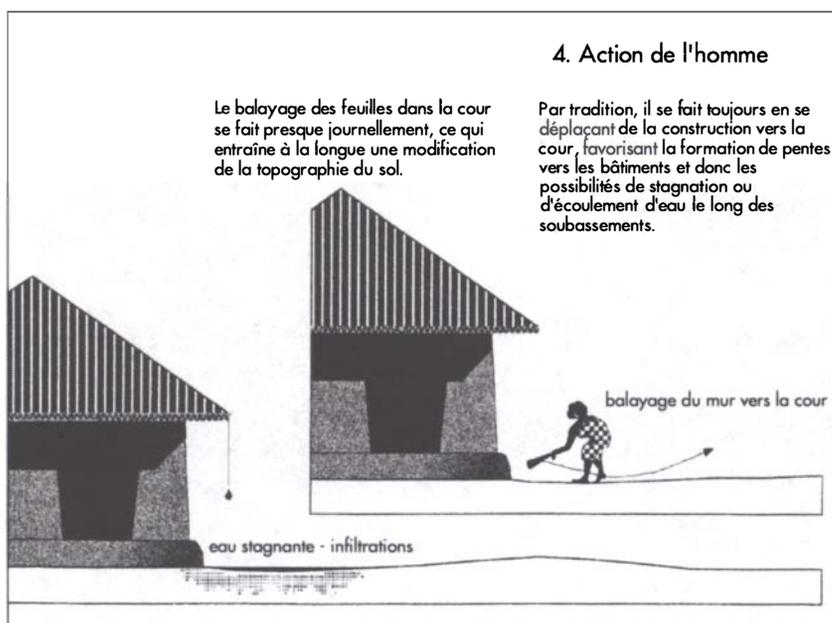
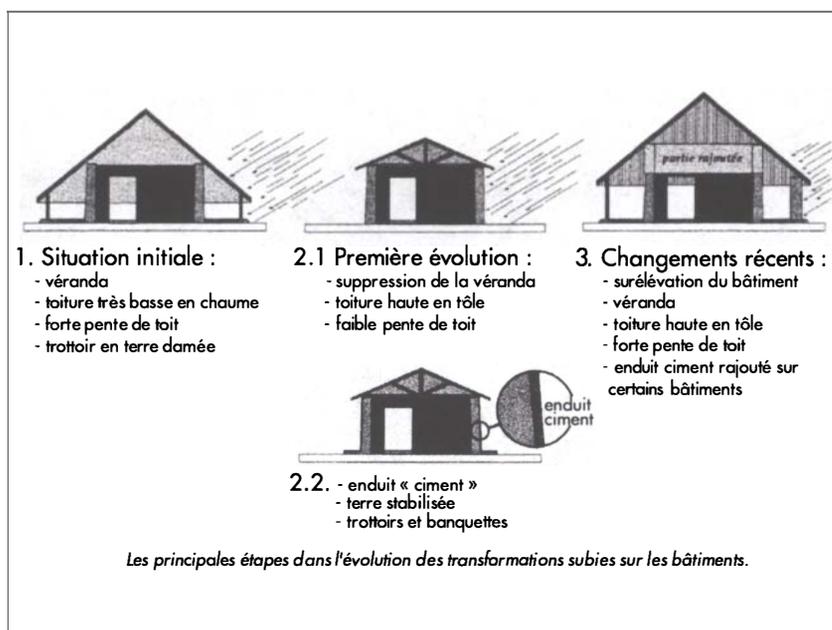


Figure 11

Extraits de « Palais royaux d'Abomey :
2. Guide d'entretien ». S. Moriset,
Craterre-EAG.



Conclusion

Le volet architecture du projet PREMA-Bénin II a représenté une dépense totale d'environ 170 000 dollars. De ce budget, 35 000 dollars ont été alloués aux activités de recherche et d'assistance technique, 50 000 dollars à la documentation, et enfin 71 000 dollars à la formation, y compris la fourniture des matériaux et des équipements. On ne peut donc que considérer que ceci représente un investissement considérable de la part de la communauté internationale et principalement du gouvernement italien (118 000 dollars), du Centre du Patrimoine Mondial de l'UNESCO (41 000 dollars) et de CRATERRE EAG (11 000 dollars).

Contrairement aux pratiques précédentes, quasiment toujours orientées sur des pratiques de restauration, cet investissement important a visé la mise en place des conditions d'une bonne conservation des bâtiments du Musée d'Abomey. Il s'agit donc d'un investissement pour le long terme, avec des améliorations aux niveaux de :

1. La connaissance des processus de dégradation des bâtiments ;
2. La qualification de l'équipe d'entretien et de son encadrement ;
3. La mise à disposition d'outils pour la gestion des travaux ;
4. La mise à disposition d'outils et d'équipements pour la mise en œuvre effective des travaux.

En complément, et ceci afin de préparer des actions futures qui viseront à restaurer le site avec plus d'authenticité, une documentation importante a été rassemblée et mise à disposition sur le site.

Toutefois, l'efficacité et les résultats concrets que l'on est en droit d'attendre du travail effectué dans le cadre du volet « architecture » du projet PREMA-Bénin II restent dépendants de la mise à disposition effective du financement annuel (4 millions de Francs CFA) pour la

prévention des risques et l'entretien, ainsi que de l'amélioration du cadre institutionnel de gestion. Ces décisions relèvent de la responsabilité du gouvernement de la République du Bénin, de la Direction du Patrimoine Culturel et enfin du Comité de gestion du Musée historique d'Abomey. Il faut espérer qu'elles pourront être mises en place dans les meilleurs délais.

Actions des cinq dernières années : la conservation des bas-reliefs de l'ajalala du roi Glélé au Musée historique, palais royaux d'Abomey

Francesca Piqué et Leslie Rainer

En 1997, le Ministère de la Culture et de la Communication de la République du Bénin et l'Institut Getty de Conservation (GCI) ont achevé un projet entrepris en collaboration pour la conservation des bas-reliefs de l'ajalala du roi Glélé (salle des bijoux) du Musée historique d'Abomey, aux palais royaux d'Abomey. Le projet prévoyait la documentation, l'analyse des matériaux et des causes de détérioration, la formation de techniciens de conservation locaux, le traitement de conservation et la mise au point d'un programme d'entretien. L'équipe de conservation était composée de spécialistes de peintures murales, co-dirigés par Francesca Piqué et Leslie Rainer, avec l'aide de Michel Hebrard, Stephen Rickerby et Sophie Small, d'une coordinatrice du programme de formation, Valerie Dorje, d'une photographe de documentation, Susan Middleton, du personnel de la Direction du Patrimoine Culturel du Bénin, Léonard Ahonon, Justin Alaro, Dorothé Ayadokoun Mizéhoun, et du personnel du Musée historique d'Abomey, Janvier Houlonon, Gilbert Kinkin et Constant Noanti, avec le soutien du personnel du musée.

Historique

Le royaume du Danxomè en Afrique de l'Ouest, fondé au début du XVII^e siècle par le peuple fon, était l'un des centres commerciaux et culturels les plus puissants et les plus riches de l'Afrique sous-saharienne aux XVIII^e et XIX^e siècles. Le premier palais royal officiel fut construit en 1645 à Abomey. Chaque roi se fit ensuite bâtir son propre palais à côté de celui de son prédécesseur, l'un des derniers ayant été édifié pour le roi Glélé (1858-1889). Il s'agissait généralement de constructions massives en pisé ou clayonnage, recouvertes de toits de chaume en pente raide descendant très bas. Les façades des bâtiments les plus importants étaient ornées de bas-reliefs polychromes. Aujourd'hui, les palais de Gézo et de Glélé forment le Musée historique d'Abomey au sein du site des palais royaux d'Abomey. En 1984, le complexe entier de palais, d'une superficie de 44 hectares, a été inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Les bas-reliefs polychromes en terre étaient un ornement traditionnel et caractéristique des palais royaux. Ils avaient pour fonction

de représenter les symboles et événements marquants de l'évolution du peuple fon et la domination exercée par ses rois sur un vaste territoire. Les animaux symboliques, les allégories, les scènes de bataille et de châtement illustraient les façades des palais des rois d'Abomey.

Bien que ces palais aient été incendiés en 1892 avant l'occupation de la ville par les Français, on pense que l'ajalala (salle de réception à multiples ouvertures) du roi Glélé est l'une des rares structures à avoir survécu, ce qui confère une importance particulière aux 56 bas-reliefs qui ornaient son extérieur (photo n° 1, salle des bijoux en 1986). Pendant la colonisation française, au début des années 1940, les palais royaux de Géo et Glélé furent transformés en musée et l'ajalala du roi Glélé prit l'appellation de « salle des bijoux ». La collection des trésors royaux et d'autres objets y étaient exposés. Ce bâtiment a depuis été renommé « l'ajalala du roi Glélé » dans le cadre de la rénovation du parcours muséal.

Figure 1

Salle des bijoux en 1986, avant la dépose des bas-reliefs de la façade. Photo de Suzanne Preston Blier, 1986.



Figure 2

L'équipe de conservation a travaillé dans un atelier au musée, aménagé dans le cadre du projet. Photo de Susan Middleton, 1995.



Depuis leur construction, les bas-reliefs furent réparés, repeints et, en 1988, lorsque la salle des bijoux fut rasée, ils furent enlevés de leur emplacement d'origine et montés en panneaux individuels dans de lourds

cadres en terre stabilisée avec du ciment. A cette époque, un grand nombre d'entre eux étaient déjà abîmés. Lors de la dépose, de nombreux autres subirent des dégâts et restèrent fragmentés. Pour certains, seule la figure en relief fut épargnée. Pour tous, la niche fut modifiée par le cadre ajouté. Depuis leur dépose de la façade de la salle des bijoux, les bas-reliefs ont été entreposés et transportés à plusieurs reprises d'un endroit du musée à l'autre. En raison de leur poids et de leur grand encombrement, les déplacements d'un lieu d'entreposage à l'autre ont entraîné des dommages supplémentaires : l'un des bas-reliefs a été retrouvé renversé sur la face et brisé en morceaux dans une zone d'entreposage en plein air. Six panneaux ont été perdus.

En 1991, la Direction du Patrimoine Culturel du Bénin demanda à l'Institut Getty de Conservation de lui prêter son assistance technique pour la conservation des bas-reliefs déposés. Les travaux sur le terrain ont commencé à Abomey en novembre 1993 et été suivis de deux campagnes par an sur quatre ans. La restauration s'est achevée au printemps 1997. Les bas-reliefs traités font partie des collections du musée nouvellement réaménagé où certains sont exposés.

Recherche historique

Dès le début du projet, on a cherché à recueillir des informations sur les bas-reliefs, la technique de fabrication originale et leur conservation, y compris textes historiques, photos et entretiens avec des historiens locaux. Ces renseignements ont non seulement confirmé la portée historique et culturelle des bas-reliefs, mais aussi, du fait qu'ils permettaient de reconstituer leur passé et d'identifier les causes possibles de leur détérioration, ont été un instrument essentiel de la planification du traitement de conservation.

Quelques renseignements sur les événements historiques qui se sont produits à Abomey ont eu une importance primordiale dans l'histoire de la conservation des bas-reliefs :

1. L'incendie des palais allumé par le roi Gbéhanzin en 1892 avant l'arrivée des troupes françaises, qui aurait pu endommager les bas-reliefs ;
2. Les premiers efforts de restauration entrepris par le roi Agoli-Agbo vers la fin du XIX^e siècle ;
3. Les moulages des bas-reliefs des palais des rois Gézo et Glélé faits par E. G. Waterlot en 1911, et la première documentation publiée sur les bas-reliefs aussi par Waterlot en 1926 ;
4. Les modifications apportées à la toiture dans les années 1930, transformant les pentes raides et les toitures très basses auparavant en des toitures de tôle ondulée qui laissent les façades exposées ;
5. La transformation des palais en musée dans les années 1940 ; et
6. La dépose en 1988, quand l'ajalala du roi Glélé fut rasée et les bas-reliefs découpés de la façade.

Essais et analyses

Au cours de l'élaboration du plan de conservation, on a procédé à un certain nombre de tests en vue de déterminer les méthodes et matériaux de traitement les plus appropriés. Les travaux de conservation avaient pour objectif de stabiliser les bas-reliefs en accord avec les standards de la conservation qui comprennent l'intervention minimale, la réversibilité et la compatibilité des matériaux. On a sélectionné pour les essais des matériaux et des méthodes aussi proches que possible de ceux utilisés à l'origine. On a également essayé d'utiliser les matériaux disponibles sur place.

Techniques originales

Dans un premier temps, on a procédé à des recherches et on a recueilli des informations sur la construction traditionnelle des bâtiments et sur les techniques de fabrication des bas-reliefs. Ceux-ci faisaient à l'origine partie intégrante des édifices qu'ils ornaient. Les murs massifs en terre constitués de sections d'à peu près un mètre de haut atteignaient une hauteur de quatre mètres environ. Les niches étaient formées pendant la phase de construction. Pour réaliser les bas-reliefs, on gravait une esquisse préliminaire de la figure à exécuter, on ajoutait de la terre (incorporant traditionnellement des fibres de palme destinées à accroître la résistance), on la modelait en demi-relief, on lissait la surface et on ajoutait des détails en creux ou en saillie. On laissait les bas-reliefs sécher et on les peignait ensuite de couleurs vives, en se servant traditionnellement de pigments minéraux et colorants organiques locaux et en utilisant comme liant les résidus de production de l'huile de palme. Pour colorer le fond de la niche, on utilisait du kaolin dans un liant, remplacé plus tard par de la chaux. Plus récemment, des peintures industrielles ont été employées pour la polychromie des bas-reliefs.

Caractérisation des matériaux

Pendant la phase de planification du projet, on a effectué un certain nombre d'analyses afin de déterminer les méthodes et matériaux de conservation appropriés. Ces analyses ont inclus la caractérisation des matériaux d'origine, terre, composants des peintures et structure stratigraphique compris.

On a caractérisé la granulométrie et les principaux composants de la terre employée pour façonner les bas-reliefs et on les a comparés aux caractéristiques de la terre provenant d'une carrière locale ainsi qu'à celles du mélange utilisé pour les supports ajoutés.

La structure stratigraphique des couches picturales de tous les bas-reliefs a été visuellement étudiée lors de l'enquête sur la condition. On a procédé à des analyses en coupe et identifié dans certains cas jusqu'à 6 schémas de couleur. Toutes les coupes stratigraphiques présentaient à la surface une accumulation de terre rouge locale.

Les pigments ont été identifiés, pour la plupart, comme provenant des ocres jaune et rouge, mais le bleu et le vert semblent avoir été composés d'un mélange de bleu de Prusse et d'une charge auquel on a ajouté de l'ocre jaune pour obtenir du vert. On a reconnu des bleus d'outremer

synthétiques et du bleu de lessive. Les composants organiques de certaines des couches ont été comparés aux liants traditionnels et l'analyse infra-rouge préliminaire confirme l'hypothèse selon laquelle le liquide eau/huile en suspension, résidu de production de l'huile de palme, aurait servi de liant pour les peintures. Les couches picturales ont donc été composées de pigments localement disponibles et traditionnels et de préparations synthétiques modernes.

Méthodes de traitement

Lors de l'enquête préliminaire sur la condition, on a réussi à définir les traitements de conservation à appliquer. Après avoir procédé à des essais de différentes méthodes de traitement, on a pris les décisions nécessaires pour ce qui suit :

1. Composition du mélange de terre à utiliser pour les bouchages dans la terre d'origine et dans les supports ajoutés ;
2. Composition du mortier liquide à employer pour les injections de coulis ;
3. Type et concentration de l'adhésif à appliquer pour rattacher les écailles de peinture soulevées ;
4. Type et concentration du consolidant à utiliser pour la peinture pulvérulente ;
5. Composition du mélange destiné aux retouches de peinture ;
6. Méthodes de nettoyage et d'élimination des débris accumulés sur les surfaces ;
7. Elimination des taches sur les supports ajoutés ; et
8. Elimination des sels.

Une description détaillée des diverses compositions essayées sort du cadre de cette communication qui se limite aux traitements sélectionnés (pour une description complète de l'intervention de conservation, voir le rapport final du projet. GCI, 1998).

Transport

Pour conserver les bas-reliefs, qui étaient entreposés dans diverses zones du musée depuis qu'ils avaient été enlevés de la salle des bijoux, il a fallu les déplacer de ces zones jusqu'à l'atelier en vue du traitement, puis, celui-ci terminé, les transporter jusqu'au lieu d'entreposage. Autrefois, les bas-reliefs étaient soulevés et déplacés manuellement, opération qui exigeait 6 à 8 hommes et qui présentait chaque fois des dangers pour les ouvriers aussi bien que pour les œuvres elles-mêmes. L'équipe de conservation a donc mis au point un système complet de transport sur le site en utilisant les ressources locales.

Pour essayer le système de transport et de poulie avant de tenter de déplacer les bas-reliefs déposés, l'équipe a réalisé, au cours de la phase préliminaire du projet, une maquette grandeur nature de l'un d'entre eux. Cette maquette était constituée de matériaux de construction locaux formés d'un mélange de terre et de ciment employé aujourd'hui dans la

construction moderne d'Abomey, comme la nouvelle ajalala du roi Glélé, par exemple. L'équipe a ainsi acquis des informations supplémentaires sur les matériaux et techniques de construction modernes. On a d'abord préparé le mélange en ajoutant 10 % de ciment à la terre sèche. On l'a ensuite mouillé et pétri avec les pieds nus. Une fois la terre bien mélangée, elle a été tassée dans une caisse en bois de dimensions égales à celles du plus grand bas-relief à conserver, caisse que l'on avait fabriquée pour la maquette. Le mélange de terre et ciment a été compacté et sculpté. On l'a ensuite laissé durcir pendant trois semaines avant de s'en servir pour essayer le système de transport.

Ce système était constitué d'un chariot (pousse-pousse) fabriqué sur mesure avec trois roues de vélomoteur et un pied de façon à ce que l'on puisse l'utiliser comme diable et aussi le relever pour en faire une plate-forme roulante permettant de transporter les bas-reliefs en toute sécurité à travers les terrains du musée, de la zone d'entreposage à l'atelier. On a en outre adapté un petit diable industriel qui présente l'avantage d'être compact et aisément manœuvrable, surtout dans les espaces intérieurs de l'atelier et des salles d'entreposage.

Un système de poulie a été utilisé qui a permis de soulever les bas-reliefs pour les poser sur les chevalets pour le traitement de conservation et de les enlever une fois traités afin de les transporter vers l'entreposage. Tout le matériel a été conçu par l'équipe de conservation assistée des soudeurs locaux qui ont fabriqué les divers équipements en employant des matériaux localement disponibles. Le matériel a très bien fonctionné et permis de transporter les bas-reliefs en toute sécurité. Il restera au musée pour pouvoir servir à nouveau quand d'autres déplacements s'avéreront nécessaires.

Causes de détérioration

Les 50 bas-reliefs déposés ayant été entreposés à la fois sous abri et en plein air, ils se présentaient au début du projet dans des conditions de détérioration plus ou moins avancée, la plus évidente étant de nature structurelle. Quelques bases étaient cassées et certains bas-reliefs étaient fragmentés. Le moindre mouvement supplémentaire risquait d'ajouter aux dégâts et de faire disparaître d'autres fragments originels. La détérioration continuait, comme le montraient les traces d'activité animale, les effets néfastes de l'environnement, les morceaux brisés des reliefs et des supports et l'absence d'entretien, et il fallait agir au plus vite. L'efflorescence des sels était visible à la surface de plusieurs bas-reliefs et la couche de peinture était soulevée en plusieurs endroits, alors que dans d'autres elle avait disparu en laissant des lacunes. Certains des bas-reliefs avaient été réparés avec des mélanges à base de ciment, ce qui était particulièrement préoccupant non seulement parce que la couleur et la texture du bouchage

Figure 3

Bas-relief n° 49 (Kpaligan, héraut royal, juché sur un échafaudage) avant traitement. On voit que la base et le support ajouté sont cassés et que le relief est fragmenté. Photo de Susan Middleton, 1995.

*Figure 4*

Bas-relief n° 49 après traitement. Une armature a été placée à l'intérieur dans la base, le support ajouté a été reconstruit, le bas-relief a été nettoyé, la peinture consolidée et le fond de la niche retouché. Photo de Susan Middleton, 1997.



ne correspondaient pas à celles des zones environnantes, mais aussi parce que les matériaux de réparation recouvraient partiellement les surfaces peintes originelles. Crasse et poussière s'étaient accumulées sur toutes les surfaces des bas-reliefs et le produit (carbophényle) utilisé pour protéger le bois des supports avait taché en plusieurs endroits les supports ajoutés.

Les processus et causes de détérioration des bas-reliefs déposés ont été identifiés au moyen d'une étude de leur état de conservation actuel, des facteurs ambiants, de l'historique de leur conservation et des

résultats des analyses de matériaux. Les processus de détérioration étaient essentiellement liés à trois facteurs principaux :

1. A l'origine, les bas-reliefs étaient façonnés dans la façade extérieure de l'ajalala en colonnes de trois bas-reliefs de haut, et sur les murs d'une galerie couverte dans une rangée. L'édifice avait à l'origine une toiture en pente raide qui tombait presque jusqu'au sol. Cette toiture a pu protéger dans une grande mesure les bas-reliefs contre les éléments. Elle fut cependant remplacée dans les années 1930 par une toiture en tôle ondulée, qui laissa les bas-reliefs exposés aux éléments, situation particulièrement néfaste pour la rangée inférieure, à la base du mur, qui représentait un lion répété sur chaque colonne. Ces bas-reliefs étaient les plus endommagés et présentaient des traces d'efflorescence de sels, de réfection avec un enduit de ciment et de plusieurs repeints. Sur la façade extérieure, les fuites de la toiture et l'eau éclaboussant les surfaces externes et coulant le long des murs du fait des fortes précipitations que connaît la région avaient laissé des coulées et des accumulations de terre rouge. La détérioration des matériaux des bas-reliefs de la galerie intérieure semblait moindre, mais ces œuvres étaient bien plus grandes que celles de l'extérieur et présentaient des dégâts que l'on attribue à la dépose et aux déplacements ultérieurs dans le musée.
2. La défaillance des matériaux des bas-reliefs était due à deux facteurs principaux : l'érosion des matériaux d'origine du fait de l'exposition aux éléments et l'emploi de matériaux incompatibles pour les réparations ultérieures. En effet, les bas-reliefs, en terre locale et traditionnellement peints avec des mélanges de pigments et de colorants locaux, avaient été refaçonnés et réparés au fil du temps. Tandis que la terre locale utilisée à l'origine était stable et très solide, les matériaux de réparation n'étaient pas toujours compatibles avec elle. Des soulèvements ou des traces de détérioration étaient souvent visibles aux interfaces, ainsi que des dépôts de sels dans certains cas (voir la section suivante). Les peintures traditionnelles employées à l'origine avaient été remplacées par des préparations commerciales de compositions chimiques différentes qui étaient, dans certains cas, incompatibles avec les premières, d'où soulèvement des couches et séparation de la peinture et du support en terre. Certaines couleurs s'effritaient, surtout le bleu, le rouge et le blanc du relief.
3. Pour déposer les bas-reliefs de l'ajalala en 1988, une technique de scie manuelle avait été employée, puis les œuvres de la façade avaient été détachées en enlevant une partie de l'épaisseur du mur avant d'encastrer les panneaux dans des supports en terre stabilisée. On a noté que presque tous les bas-reliefs de la rangée supérieure de chaque colonne étaient

endommagés le long du bord supérieur, ce qui indique que la dépose n'avait pas été parfaitement réussie. Le bord supérieur déchiqueté des panneaux avait été systématiquement bouché par le mélange de terre stabilisée. Quelques-uns des grands panneaux de la galerie intérieure, où seule la figure a été épargnée, le fond ayant été rempli des mélanges variés de terre stabilisée, présentaient également des traces de dommages probablement subis lors de la dépose.

Dans le transport qui avait suivi d'une zone du musée à l'autre, certains bas-reliefs avaient subi des dommages supplémentaires, surtout à la base des supports ajoutés, que l'on a retrouvés fissurés, cassés et fragmentés. Le bas-relief le plus sérieusement endommagé était celui du crocodile et du poisson qui était tombé et que l'on avait retrouvé renversé en morceaux sur la face dans une zone d'entreposage extérieure.

Traitement de conservation

Un plan général de traitement a été élaboré sur la base des informations historiques, scientifiques et visuelles recueillies au cours de l'étude préliminaire des bas-reliefs et l'on a réalisé le traitement suivant le principe de l'intervention minimale. L'équipe a travaillé dans l'atelier au musée, qui a été rénové à cette fin dans le cadre du projet (photo n° 2, l'équipe dans l'atelier). Il s'agissait essentiellement de stabiliser les bas-reliefs et non d'essayer de reconstituer ou de restaurer les parties manquantes du relief ou la peinture lacunaire des éléments figuratifs (photo n° 3, bas-relief n° 49 avant traitement ; photo n° 4, bas-relief n° 49 après traitement).

Les divers bas-reliefs se présentant dans des conditions de conservation différentes, le traitement de chacun a été considéré individuellement. Le plan général comportait cependant les opérations suivantes :

1. Stabilisation d'urgence – cette procédure a inclus l'application d'un facing de protection (papier japonais) sur les surfaces peintes et le rattachement en place des fragments et écailles qui étaient décollées, afin de les préparer au transport en toute sécurité de la zone d'entreposage à l'atelier.
2. Réparations des structures – sur les bas-reliefs les plus abîmés, on a procédé à des réparations de structure. Cette opération a exigé l'installation d'une armature interne dans la partie manquante ou fragmentée afin de restaurer l'intégrité structurelle du panneau. On a utilisé une armature en métal à cet effet. Sur les éléments métalliques était appliqué un vernis acrylique (paraloïde B-72 dans l'acétone) destiné à prévenir la corrosion du métal à l'intérieur du panneau au cours des années à venir. La terre a ensuite été tassée et formée tout autour de l'armature métallique.
3. Mise au niveau des réparations antérieures – dans les zones qui avaient été bouchées avec des matériaux inappropriés dans le

passé, les remplissages ont été enlevés ou mis au-dessous du niveau de la surface originale. Au cours de cette opération, on a utilisé des outils variés tels que microburins et miniperceuses avec têtes à meuler. Ensuite les bouchages étaient faits comme décrit ci-dessous.

4. Bouchage des lacunes – les lacunes des couches de terre du fond de la niche ont été bouchées avec de la terre locale passée au tamis et mélangée à de l'eau. Les bouchages des supports ajoutés ont été réalisés à l'aide d'un mélange de terre et de 10 % de chaux hydraulique (chaux blanche La Farge) de résistance, couleur et texture semblables à celles des zones adjacentes.
5. Injections de coulis – un mortier liquide à base de terre contenant 10 % de chaux hydraulique, 5 % de résine acrylique (Primal AC33) et de l'eau, injecté par seringue et tubes de perfusion, a été utilisé pour remplir des vides situés derrière la surface et qui étaient inaccessibles par d'autres moyens.
6. Fixage de la peinture – les écailles de peinture ont été fixées aux surfaces à l'aide de Primal AC33 (20 %) dans de l'eau, utilisé comme adhésif et appliqué au moyen d'une seringue derrière la couche de peinture soulevée.
7. Consolidation des peintures – la peinture pulvérulente a été consolidée à l'aide de 3 à 5 % de paraloïde B-72 dans de l'acétone. Cette opération a été réalisée là où la peinture manquait de cohésion et principalement localisée aux zones de blanc, rouge et bleu.
8. Nettoyage – comme les principales accumulations à la surface des bas-reliefs étaient constituées de coulées et de taches de terre locale et de poussière, la méthode choisie a consisté en un nettoyage à sec préliminaire des surfaces à l'aide de brosses à poils doux et de poires à air (avant le transport), suivi d'un nettoyage en douceur avec de l'eau et des coton-tiges ou des éponges naturelles.
9. Réintégration esthétique – la réintégration a inclus la présentation esthétique des bas-reliefs, y compris les lacunes dans le support ajouté, le fond de la niche, le relief et la peinture. Comme décrit plus haut, les lacunes dans le support et le relief originel et les supports ajoutés ont été bouchées avec le mélange de terre de couleur et texture semblables à celles des surfaces avoisinantes. Les lacunes superficielles des peintures ont été soumises à un traitement minimal. Comme il y avait une stratigraphie complexe avec des multiples couches de peinture et que l'objectif essentiel était de stabiliser les panneaux, on a choisi de laisser toutes les lacunes de peinture dans les figures polychromes telles quelles. Pour restaurer l'harmonie des panneaux en tant qu'ensemble architectural, on a cependant retouché la couleur du fond dans les lacunes de peinture sur les panneaux qui avaient conservé leur niche d'origine.

Entreposage

Après avoir été traités, les bas-reliefs ont été entreposés en attendant l'exposition. On a mis au point un système de stockage conçu pour un environnement climatique relativement stable, afin de protéger les bas-reliefs contre les dommages infligés par les animaux, la nature et l'homme. Les bas-reliefs ont été rangés en position debout, soutenus à la base par des supports en bois les empêchant de se renverser. Ils ont été recouverts d'une simple toile blanche qui les met à l'abri de la poussière et des débris et d'une grande feuille de plastique qui les protège de l'eau qui éventuellement coulerait du plafond en cas de fuites.

Entretien à long terme

Après avoir achevé le traitement de conservation, on a entrepris d'aménager un espace d'entreposage et d'exposition adéquat et de mettre au point un programme d'entretien à long terme. Le personnel formé du musée procédera à des contrôles à intervalles réguliers en vue de détecter tout problème des édifices susceptible d'affecter les bas-reliefs ainsi que tout risque de dommage pour ces derniers. L'entretien préventif consistera à épousseter les surfaces des bas-reliefs à l'aide d'une brosse à poils doux et à nettoyer les salles d'entreposage. Tout dommage substantiel sera signalé aux techniciens de conservation et au conservateur du musée en vue de traitement. Pour détecter tout changement ou dommage des bas-reliefs avant que des pertes ou dégâts irréparables ne se produisent, on se reportera à la documentation de conservation des panneaux, établie après la conservation sous forme écrite, graphique et photographique. Des rapports d'inspection seront rédigés et mis à jour à intervalles réguliers.

Documentation de la conservation

La condition et les procédures de traitement de chaque bas-relief ont été documentées sous forme écrite, graphique et photographique. Les archives historiques de chaque bas-relief ainsi que tous les rapports de traitement et les photos avant et après traitement en noir et blanc et couleur sont conservés dans des dossiers individuels pour chaque panneau. Au fur et à mesure que le projet progressait, des rapports de campagne ont en outre été rédigés régulièrement sur les travaux effectués. Le Centre de référence du musée et le GCI gardent copie de tous les rapports.

Formation

Le projet visait, entre autres objectifs essentiels, la formation d'effectifs sélectionnés de la Direction du Patrimoine Culturel du Bénin. Formés comme techniciens de conservation des bas-reliefs, ceux-ci pourraient ainsi non seulement participer avec l'équipe du GCI aux grands travaux de restauration des 50 bas-reliefs déposés, mais aussi former d'autres à leur tour. Deux groupes de stagiaires ont ainsi participé au projet.

Les membres du premier groupe ont reçu une formation de techniciens de conservation et ont travaillé sur tous les aspects du projet (photo n° 5, la formation). La formation était dispensée à la fois formellement en classe et en atelier. Elle couvrait théorie et application pratique dans les domaines suivants : documentation, traitement de conservation, transport et manutention, entretien et photographie.

L'enseignement de la photographie a porté non seulement sur les différents aspects de la prise de vues (cadrage, réglages et mesure de l'éclairage), mais aussi sur le développement et le tirage de photographies en noir et blanc pour la documentation ; on a utilisé à cet effet le laboratoire de photo du musée, réhabilité dans le cadre du projet.

Figure 5

Valerie Dorge, coordinatrice de la formation, conduit un cours d'introduction au projet, avec la participation de Léonard Ahonon, Francesca Piqué, Justin Alaro et Leslie Rainer. Photo de Susan Middleton, 1994.



Le second groupe, composé de membres du personnel du musée, a été formé par le premier sous la supervision de la coordinatrice du programme de formation du GCI. L'enseignement a porté sur les aspects suivants : documentation de la condition des bas-reliefs, analyse des causes de détérioration, transport et manutention, nettoyage des surfaces à des fins d'entretien, et inspection. Ce groupe est responsable de l'entretien à long terme des bas-reliefs.

Diffusion des résultats du projet

Au cours du projet, les résultats furent présentés sous formes écrites, orales et visuelles. Les rapports de travail furent rédigés après chaque campagne et distribués aux partenaires du projet. Les informations sur le projet furent publiées dans le bulletin du GCI « Conservation ». Deux publications sont en cours. Les communications furent présentées au Getty et à la Conférence internationale à Abomey. Une vidéo fut réalisée par le GCI dans le cadre du projet. Une exposition sur les bas-reliefs fut montée comme élément intégrant des collections du musée.

Bulletin du GCI « Conservation »

Le projet a paru dans le bulletin « Conservation » volume 11, numéro 1, printemps 1996. Dans ce numéro, Francesca Piqué et Leslie Rainer ont écrit un article sur la conservation des bas-reliefs. Il y a aussi eu un entretien avec Rachida de Souza, ancienne Directrice du Patrimoine Culturel, sur les traditions vivantes et la préservation du patrimoine culturel au Bénin. Les deux articles sont sortis en anglais avec une traduction en français.

Vidéo

Une vidéo a été produite au cours du projet. « L'histoire racontée sur les murs » fut réalisée par Pedro Pablo Celedón. Cette œuvre, faite pour le grand public, présente le projet dans le contexte des traditions artistiques dans la République du Bénin. La vidéo de 42 minutes, réalisée en anglais et en français, est sortie en mars 1997. Le film a gagné le prix d'or des documentaires au 30e festival « Worldfest–Houston International Film Festival ».

Exposition

Les bas-reliefs sont à présent exposés dans l'ancienne résidence de l'administrateur colonial français (l'ancienne réserve), située directement derrière l'ajalala de Glélé nouvellement reconstruite. L'exposition met l'accent sur la préservation des bas-reliefs, leur histoire, leur importance et leur conservation (photo n° 6, l'exposition des bas-reliefs). L'exposition des bas-reliefs fait partie de la présentation et de l'interprétation des collections du musée. Environ la moitié des bas-reliefs est exposée. Comme il n'est pas possible de les présenter tous à la fois, ceux qui ne sont pas en vue demeureront dans l'espace d'entreposage à long terme comme archive historique.

A des fins de documentation, il a été décidé de ne pas traiter deux des bas-reliefs détachés, qui resteront tels quels pour illustrer la condition dans laquelle ils se trouvaient avant la mise en œuvre du projet. A des fins pédagogiques, un bas-relief a été traité de manière à mettre en évidence les différentes étapes du traitement suivi. Ces trois bas-reliefs figurent parmi les 21 qui sont exposés.

Figure 6

Les participants à la conférence visitent l'exposition des bas-reliefs dans le nouveau circuit de visite des collections du musée. Photo de Susan Middleton, 1997.



Figure 7

La nouvelle ajalala du roi Glélé est maintenant une salle d'exposition et reste un lieu où sont célébrées les cérémonies importantes à Abomey. Photo de Susan Middleton, 1997.



Conclusions

Le projet de conservation qui s'est étendu sur quatre ans étant à présent achevé, il serait bon d'en évaluer les résultats. Par la documentation, le traitement, l'exposition et l'entreposage, ce projet a stabilisé les 50 bas-reliefs qui avaient été déposés en 1988 de l'ajalala de Glélé et a assuré leur préservation. La conservation de ces œuvres, que menaçaient une détérioration continuelle et des dommages de structure, a été le principal objectif du projet et son résultat le plus important.

C'est en grande partie au dévouement et à l'étroite collaboration des membres de l'équipe ainsi qu'à l'appui de tout le personnel du musée, des autorités locales et de la DPC tout au long de ces quatre années que le projet doit sa réussite.

Les bas-reliefs étaient en très mauvais état et il fallait au Bénin un savoir-faire dans les techniques de conservation que ce projet entrepris en collaboration a pu lui apporter. Au cours du projet, 48 des 50 bas-reliefs ont été conservés et on en a laissé deux sans traitement afin de documenter la condition dans laquelle ils se trouvaient avant le début du projet. L'exposition nouvellement installée met l'accent sur l'importance de la conservation du patrimoine culturel du Bénin et souligne pour les visiteurs la valeur des bas-reliefs et la méthodologie de conservation mise en œuvre par le projet.

La formation d'effectifs sélectionnés de la DPC dans les domaines de l'organisation du projet, de la documentation, du traitement de conservation et de l'entretien a été un autre résultat de première importance. Les travaux effectués sur l'ensemble des bas-reliefs, depuis la documentation et le diagnostic jusqu'au traitement et à l'entretien à long terme, ont conféré aux techniciens de conservation et au personnel du musée une expérience inestimable. Le savoir-faire obtenu au cours de la formation est une

ressource précieuse qui restera au Bénin. Les compétences acquises dans la méthodologie de la documentation et de la conservation permettront à ces techniciens d'évaluer les besoins de conservation, d'établir et de gérer la documentation et de procéder à l'entretien d'autres palais et temples historiques de la région.

Les techniques utilisées dans le projet ont apporté au Bénin une nouvelle façon d'aborder la conservation des matériaux originels. Cela servira d'exemple pratique pour d'autres actions du musée et de la DPC visant à préserver le patrimoine culturel du pays.

Il est évident que dans cette culture, la trame historique et la tradition artistique qui se perpétue confèrent au site sa richesse et sa singularité et sont en cela indissociables. Le respect et la conservation des matériaux historiques et la préservation de la tradition vivante vont de pair.

D'un côté, les bas-reliefs de l'ajalala de Glélé représentent des archives historiques importantes du peuple fon et il était important de préserver leur authenticité en restaurant les matériaux d'origine. Mais de l'autre, les nouveaux bas-reliefs refaçonnés sur l'ajalala du roi Glélé récemment reconstruite sont également des symboles de grande valeur qui font partie intégrante des nombreuses cérémonies qui se tiennent toujours à Abomey de nos jours (photo n° 7, la nouvelle ajalala du roi Glélé en 1997).

Conjuguant l'importance de la préservation du patrimoine culturel historique et l'appréciation de la tradition vivante de l'art de la fabrication des bas-reliefs, le projet a veillé à ce qu'aucun de ces deux aspects n'éclipse ou n'oblitére l'autre. C'est dans cet esprit qu'il s'est aussi attaché à consigner les œuvres d'artistes contemporains qui continuent à créer des bas-reliefs aux palais royaux et dans la ville d'Abomey.

Pour terminer, l'espoir est que le savoir-faire acquis au cours du projet, associé aux compétences provenant d'autres actions récentes locales et internationales débouche à l'avenir sur une approche globale de la préservation du site.

Remerciements

Les remerciements des auteurs vont au gouvernement du Bénin, en particulier le Ministère de la Culture et de la Communication et la Direction du Patrimoine Culturel, qui ont soutenu ce projet pendant quatre ans.

Les auteurs remercient très chaleureusement toute l'équipe béninoise liée directement au projet, notamment le personnel du Musée, les techniciens, les familles royales et le coordinateur local.

Les remerciements vont aussi à tous les collègues du GCI qui ont participé de près ou de loin au projet, ainsi qu'aux consultants extérieurs, aux institutions et à toutes autres personnes qui, par leurs travaux de recherche, ont contribué au succès du projet. Enfin nous remercions le Professeur Suzanne Preston Blier pour ses photographies.

Le réaménagement de l'exposition permanente du Musée historique d'Abomey

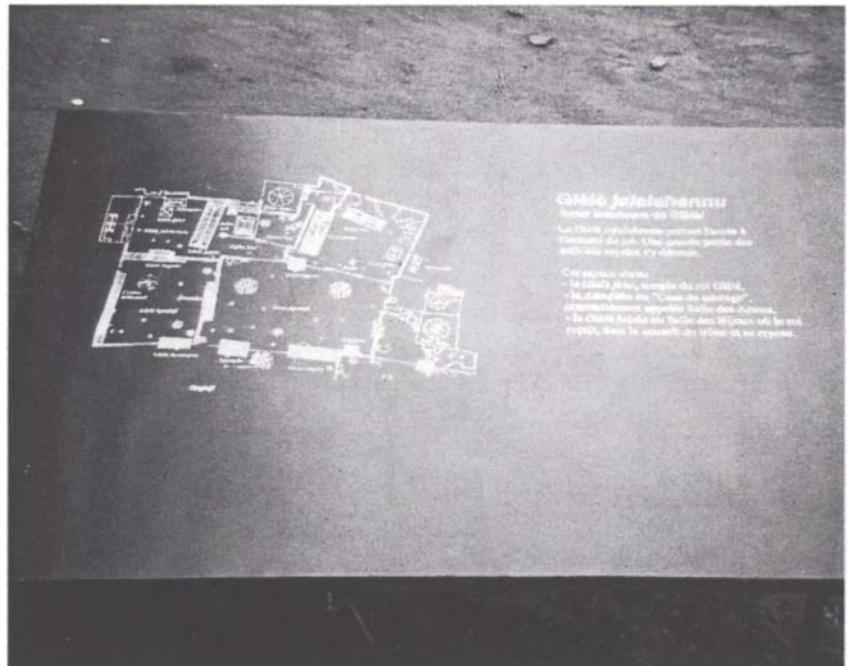
Franck Houndégla

Principes de l'exposition

A la base de la mise en espace de l'exposition permanente se trouve un scénario établi par Constant Noanti, Jules Bocco et Joseph Adandé. Ce scénario propose de présenter la civilisation fon à travers un parcours thématique, et ce, sur le lieu même de son origine.

Figure 1

Vue d'un mobilier signalétique « poste d'interprétation du site ». Photo de B.I.C.K.S.



Chaque thème – origines, structure sociale, structure politique, guerre, cour, etc. – est affecté à un espace qui lui est lié par l'usage ou la signification.

La visite présente une grande variété d'espaces et de collections. Elle donne à voir, transversalement à chaque thème, trônes, récades, tentures, sièges, armes, ombrelles, sculptures, bijoux, reproductions de gravures, photographies, bas-reliefs... en faisant alterner espaces ouverts et fermés, cours, circulations, passages et bâtiments.

Figure 2

Vue de la salle « l'expansion du royaume ».
Photo de B.I.C.K.S.

*Figure 3*

Vue de la salle « la guerre ». Photo de B.I.C.K.S.



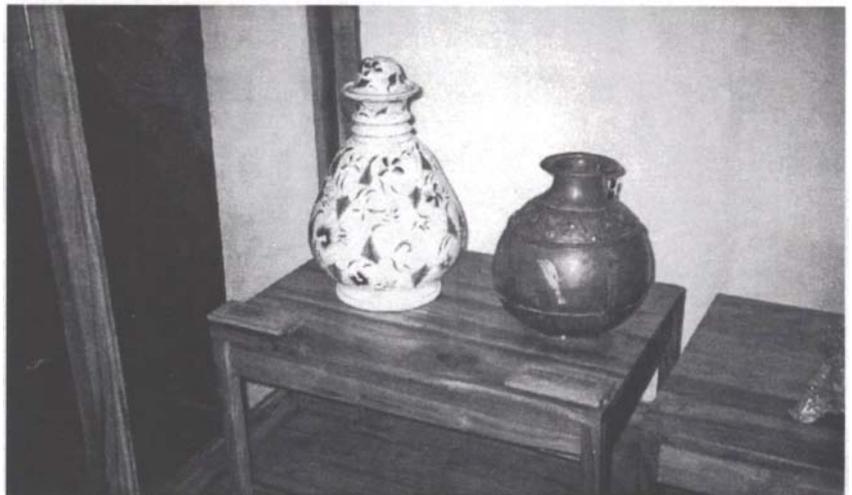
Les bâtiments accueillent les collections et les cours des « postes d'interprétation », mobiliers signalétiques informant sur la situation et la signification des composantes de l'espace des palais.

Le projet de muséographie (mise en espace de l'exposition permanente) a réuni conception et suivi de fabrication d'aménagements et de mobiliers pour la présentation des collections, des textes et de l'iconographie ; mise en lumière et signalétique.

Figure 4
Vue de la salle « le roi et la cour ».
Photo de B.I.C.K.S.



Figure 5
Vue d'une vitrine de la salle « le roi et la cour ».
Photo de B.I.C.K.S.



Collaboration

La mise en œuvre de l'exposition a nécessité une collaboration étroite sur le terrain entre l'architecte chargé de la réhabilitation des bâtiments, Aimé Gonçalves, le conservateur des bâtiments, Dorothe Mizéhou, les conservateurs du musée, Toussaint Godonou et Constant Noanti, et l'équipe constituée par l'ICCROM-PREMA (Prévention dans les musées

africains) chargée de la restauration, de la mise en espace et du montage, Frédérique Vincent, Pape Alitonou Cissé, Parfait Bambara et moi-même.

Le réaménagement de l'exposition est inséparable de la réhabilitation des bâtiments, l'architecture représente en quelque sorte la première des collections, elle entretient un rapport étroit avec les objets, celui physique et spirituel qui existe entre des productions et leur lieu d'existence.

Remarques

La coexistence de discours

C'est un des faits les plus marquants de ce projet que de nous confronter à des informations parfois contradictoires sur l'usage, l'appartenance, la datation des collections et des espaces. Ici se mêlent histoire officielle, histoire « critique » et mythe. Les confrontations de discours ont amené à adapter continuellement le projet d'exposition.

Mise en valeur des collections : le cas de la présentation des bas-reliefs

Les bas-reliefs, extraits des murs et restaurés, sont des éléments d'architecture devenus objets.

L'extraction, qui les a rendus autonomes, a produit un changement de statut intéressant.

Celui-ci est renforcé par la position de présentation inclinée (et non verticale) qui donne un autre mode d'appréhension à ces éléments.

Cependant, les bas-reliefs « extraits » et restaurés sont intégrés dans une présentation qui les contextualise, au moyen de textes et d'images. On traite de leur histoire, de leur rôle, de leur sens et de leur restauration.

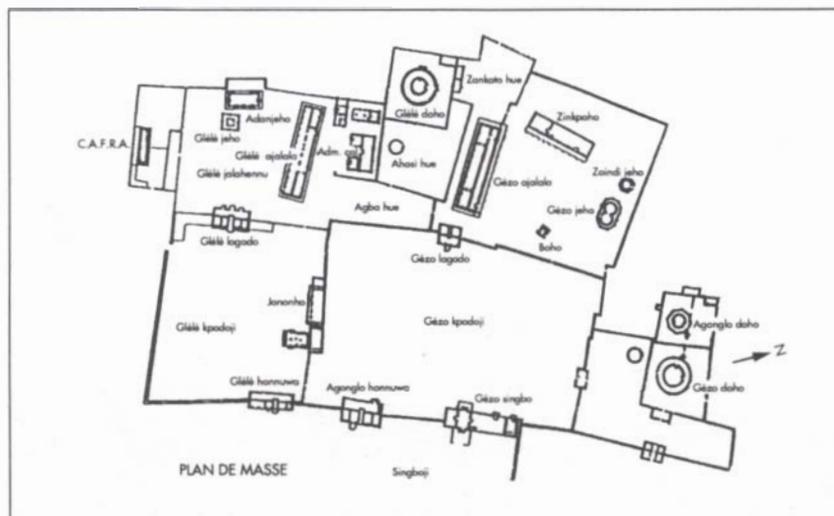
Figure 6

Vue de la salle « la restauration des bas-reliefs ». Photo de B.I.C.K.S.



Figure 7

Nouveau plan de masse du Musée historique d'Abomey, par Aimé Gonçalves.



Usage et mise en œuvre

Ce projet implique de réfléchir particulièrement à ces deux notions.

Usage

Le projet muséographique est-il approprié à son contexte ?

Un projet muséographique vise à équiper un espace d'un ensemble d'aménagements destinés à conserver, montrer et informer.

Ce que l'on souhaite en premier lieu c'est que l'exposition puisse « parler » à différents publics, dont le niveau d'instruction générale et la connaissance du sujet sont variables, tout en intégrant les nécessités de conservation, de durabilité, de maintenance, de budget, de confort de visite, dans un pays où l'environnement physique peut être agressif aussi bien pour les personnes et les collections que pour les matériels (humidité, chaleur, poussière, insectes...).

Il faut également considérer les contraintes d'usage suivantes :

1. L'étendue du site et sa constitution par des matériaux fragiles nécessitant un entretien continu ;
2. Le caractère « plurifonctionnel » du site : site historique, centre de pratiques cérémonielles, musée... ;
3. L'existence d'acteurs et usagers aux rôles et intérêts divers : les familles royales, l'Etat et ses représentants (Direction du Patrimoine Culturel, conservateurs, autorités territoriales...), les artisans, les partenaires internationaux, les visiteurs (locaux, nationaux, internationaux).

Mise en œuvre

Dans les pays où s'organisent régulièrement des expositions, il existe une culture muséographique (culture intellectuelle et technique) qui s'est élaborée au fil des expériences. Ici, où il n'existe pas encore de savoir-

faire spécifique à la muséographie, il est nécessaire d'adapter les matériaux, techniques et matériels locaux. La réalisation des travaux entièrement effectuée par des entreprises et artisans béninois (menuisiers, ferronniers, tisserands, sérigraphes, peintres, électriciens, maçons) apparaît comme une opportunité de développer des compétences, de même qu'elle favorise une relative autonomie de l'équipement.

Place de la muséographie

Tout d'abord, intervenir sur un site d'une telle puissance symbolique, historique et spatiale impose une attitude de modestie.

Ensuite, on peut noter que dans l'acception occidentale courante du musée, il y aurait contradiction apparente entre les multiples fonctionnalités du site des palais royaux d'Abomey et, notamment, dans l'existence d'une exposition permanente sur un site qui continue à être le théâtre d'événements, à écrire son histoire. Mais là est sa richesse, il est patrimoine en usage et non musée-mémorial.

On peut se demander :

1. Dans quelle temporalité s'inscrit le projet ?
Bien qu'on la désigne comme permanente, l'exposition apparaît comme une tentative de « médiation » temporaire et renouvelable. Elle s'inscrit dans un moment donné de l'histoire des palais, elle sera adaptée, transformée, remplacée par d'autres équipements qui traduiront d'autres usages, d'autres points de vues, d'autres techniques.
2. Quel type de rapport entretiennent le site, l'exposition et la parole (des guides), c'est-à-dire le site et ses commentaires réunis en un même lieu ?
3. Comment tenter de matérialiser au moyen d'une exposition une culture dont nombre de productions sont du domaine du mobile et de l'immatériel ?
4. Que signifie « mettre en valeur » ? S'agit-il de donner à comprendre les traces d'une évolution historique, sociale, culturelle ?

Suite à donner

Le travail n'est pas fini, il sera poursuivi quotidiennement par tout le personnel du musée. Le suivi d'une exposition est aussi important que sa réalisation, tant du point de vue de la maintenance que du contenu.

Il est primordial qu'elle maintienne son intégrité matérielle tout en s'enrichissant au contact de nouvelles sources d'information et de réflexion : collections, textes, récits...

Note : Nous remercions particulièrement Alain Godonou et Gaël de Guichen et l'ICCROM-PREMA.

La sauvegarde et le récolement des collections du Musée historique d'Abomey

Alain Godonou

L'ancien royaume du Danxomè est l'un de ceux qui en Afrique de l'Ouest marque fortement l'imaginaire.

Aujourd'hui, le musée conçu dans l'enceinte des palais royaux à Abomey, l'ancienne capitale, a vocation à perpétuer la mémoire du royaume. Mais jusqu'à une date récente, ses collections qui soutiennent le discours du témoignage et de la mémoire n'avaient jamais fait l'objet d'un inventaire systématique. De sorte qu'avant décembre 1992, date à laquelle une opération de récolement a été effectuée dans le cadre du programme PREMA (Prévention dans les musées africains) de l'ICCROM (Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels), il était difficile d'en parler sérieusement.

La situation de départ était catastrophique. Les collections étaient abritées par un bâtiment construit au début du siècle par l'administration coloniale à l'intérieur du palais. Ce bâtiment en briques de terre crue était lézardé de tous côtés, infesté par les termites et les rats ; son toit menaçait de s'effondrer ; isolé, il ne présentait aucune sécurité. En somme, ce local ne pouvait être considéré décemment comme une réserve de musée. En dehors des objets en exposition permanente, le reste des collections était quasi inaccessible, physiquement et intellectuellement.

Visiblement, beaucoup de ces objets stockés sans mobilier adéquat ni principe étaient infestés ou dégradés. Personne ne pouvait dire exactement de quoi et de combien d'objets était composé ce patrimoine. Les estimations étaient fantaisistes : 3000 objets selon certains, 5000 selon d'autres.

Rapidement, il est apparu que l'une des priorités était de sauver ces collections. Trois actions ont été nécessaires : transférer les objets dans un local adapté, mettre en route un système de documentation qui rende aisées la gestion et l'étude de la collection et traiter en même temps les objets attaqués.

Après analyse de la situation et des possibilités qu'offrait le musée, la décision fut prise de transférer les collections au rez-de-chaussée de la « Maison à étage du roi Gézo ». Cet espace présentait la même surface au sol que la précédente, c'est-à-dire environ 120 m², mais l'espace y était distribué autrement. Alors que l'ancienne réserve comportait trois salles dont une grande équivalant à la moitié de l'ensemble et deux petites d'égale surface, la nouvelle était composée de deux salles de même

superficie. Toutes les salles de l'ancienne réserve étaient occupées par les collections. Dans la nouvelle, seule l'une des deux salles était utilisée pour le rangement des objets. La seconde, contiguë, fut transformée en atelier et salle de consultation ; aucun espace du musée ne remplissait cette fonction précédemment.

Evidemment, pour arriver à un pareil résultat, il fallut concevoir un mobilier spécial de rangement. Les objets à transférer furent étudiés et regroupés selon leurs types : assins de différentes hauteurs, vêtements royaux, récades, etc. Au total 68 m² d'étagères, 80 rouleaux (pour les textiles), 7 panneaux de suspension en toile pour le stockage des récades furent fabriqués. Ce nouveau mobilier fut traité contre les insectes nuisibles. De plus, des travaux d'adaptation des salles à leur nouvelle fonction furent réalisés.

L'ensemble des collections massivement infestées fut désinfesté avec l'appui technique du Service national de la protection des végétaux avant d'être transféré.

Il était indispensable de mettre de l'ordre et de terminer cette première phase du travail avant de commencer le récolement et d'analyser les collections, c'est-à-dire de savoir exactement de quoi elles étaient composées.

Le registre d'inventaire du musée avait été ouvert en 1945 sans qu'on puisse déterminer exactement la date de cette ouverture.

Le tableau suivant résume, quantitativement, la situation constatée par le récolement :

Tableau récapitulatif du récolement des collections

Objets signalés sur l'ancien inventaire	809
Objets en exposition	231
Objets en réserve	527

Visiblement et par rapport au registre d'inventaire, 51 objets étaient absents de la collection. Par ailleurs, un peu plus de la moitié des objets, soit 530, avaient perdu leur numéro d'inventaire. C'est l'inconvénient qu'entraîne l'utilisation d'étiquettes attachées aux objets. Au fil du temps, ces étiquettes finissent par se détacher. Le récolement a permis d'identifier 413 objets et de leur redonner leurs numéros.

L'analyse de ces collections a nécessité la mise au point d'un système complet de documentation. Le registre d'inventaire fut ainsi complété par des fichiers d'index : Matières, Catégories d'utilisation et Rois.

La création de l'index Rois a permis d'aborder sans la résoudre de façon définitive la question de l'authenticité sous tous ses aspects. Les objets étaient attribués aux rois en fonction des symboles qu'ils portaient.

Chaque roi ayant développé un nombre limité de symboles, il était facile « d'attribuer » les objets marqués d'un symbole royal. L'opération a donné les résultats résumés dans le tableau ci-après :

Tableau d'attribution des objets aux rois

GANJEHESU	9
DAKODONOU	5
HWEGBAJA	12
AKABA	9
AGAJA	12
TEGBESU	7
KPENGLA	13
AGONGLO	11
ADANDOZAN	1
GEZO	58
GLELE	61
GBEHANZIN	18
AGOLI AGBO	37
TOTAL	253

Ce travail appelle évidemment plusieurs remarques :

Les cérémonies commémoratives de la mémoire des rois disparus donnent lieu ces dernières années à la fabrication-renouvellement d'objets portant leurs sceaux.

Il est clairement apparu que les objets attribués aux premiers rois, de Ganjehesu à Adandozan, étaient de facture récente nettement postérieure aux règnes de ces rois. 70 % environ des objets attribués le furent à Gézo et à ses descendants. Dans ce lot, certains pourraient effectivement avoir appartenu à ces différents rois. Il faudrait pousser beaucoup plus loin l'étude de leur patine pour trancher avec certitude.

Depuis la fin du programme de sauvetage des collections en novembre 1992, la situation a beaucoup évolué. Un nouveau programme PREMA a conduit à la conception et au montage d'une nouvelle exposition. De plus, un plan global de conservation du site est en cours d'élaboration. L'équipe du musée a changé deux fois, cependant le chantier de l'analyse et donc de la connaissance de ces collections reste entier. Il est temps de s'y atteler, car la crédibilité du musée en dépend.

Présentation des collections du Musée historique d'Abomey

Constant M. Noanti

Les collections d'un musée sont l'ensemble des artefacts ou objets qui constituent la richesse de ce dernier. Elles s'apprécient en nombre mais aussi et surtout en qualité. L'inventaire de 1995 présente une situation de 1050 objets dont :

1. Autels portatifs ou assins (métal) ;
2. Textiles ;
3. Siège (bois) ;
4. Autres attributs royaux.

La présentation actuelle tient compte des différents enrichissements et collectes qu'a connus le Musée historique d'Abomey. A travers le registre d'inventaire, il est possible de classifier les collections du musée en quatre périodes et deux séries :

1. Collections de 1945, rassemblées lors de la création du Musée d'Abomey, connues sous le titre de « AB 45 », par l'Institut français de l'Afrique noire (IFAN) ;
2. Collections de 1985 à 1989, réalisées, bien après le changement de tutelle et de nom, par le conservateur et la direction des Musées, monuments et sites d'alors sous le titre de MHA (Musée historique d'Abomey) ;
3. Collections de 1992, qui regroupent toutes les pièces ayant perdu ou n'ayant jamais eu de numéros d'enregistrement.

Cette action n'a été possible que grâce à l'appui du projet de Prévention dans les musées africains (PREMA) réalisé en 1992 au Musée historique d'Abomey. Les anomalies redoutées à l'ouverture de ce registre d'inventaire ont été effectivement constatées au cours des opérations de contrôle effectuées par le Conservateur et de restauration nécessitées par le redéploiement de l'exposition permanente. Il s'agit essentiellement d'appartenance d'un même objet à deux inventaires.

Les collections de moulages et de bas-reliefs

Ces collections concernent uniquement une série de moulages réalisés par M. Waterlot et les bas-reliefs détachés de l'ajalala de Glélé ou salle des bijoux en 1988 grâce à l'appui de l'ambassade de la République fédérale d'Allemagne au Bénin et restaurés avec le concours de l'Institut Getty de Conservation. Les moulages ainsi que les bas-reliefs racontent les hauts faits de guerre des rois Gézo et Glélé et magnifient la grandeur du royaume du Danxomè.

Le registre d'inventaire

Le registre des collections du Musée historique d'Abomey a été conçu selon deux techniques d'enregistrement reflétant chacune sa période.

De 1945 à 1985, l'enregistrement s'est effectué selon un ordre chronologique.

L'inventaire de 1945 a présenté les collections en huit grandes séries. Il a été revu et corrigé en 1992 par le conservateur nommé en 1990.

L'inventaire de 1992 a tenu grand compte de la spécificité des collections du Musée historique d'Abomey. Puisque la plupart des objets recensés ont appartenu ou gravité dans la sphère royale et que certains continuent d'être sollicités par les familles royales, ils ont été enregistrés et classés par rapport à leur fonction.

Aujourd'hui, plus élaboré, il est classé en sept catégories par rapport à la fonctionnalité de chaque objet.

Les actions des cinq dernières années

Les collections du Musée historique d'Abomey ont bénéficié d'attentions particulières de la part des partenaires internationaux, en l'occurrence le Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (ICCROM) à travers le programme PREMA 1990-2000, le Ministère italien des Affaires étrangères et l'Institut Getty de Conservation (GCI). Depuis 1992, le programme PREMA a entrepris, en collaboration avec la Direction du Patrimoine Culturel, une série d'actions visant à rendre plus performantes les prestations du Musée historique d'Abomey, notamment :

1. L'organisation du cours centré sur les principes de base de la documentation, de la conservation préventive et de l'exposition à l'intention des techniciens de musées de la sous-région ouest-africaine ;
2. La réorganisation de l'exposition permanente.

Sous la forme de programmes pratiques, le cours a permis de réaliser les objectifs ci-après :

Installation d'un fichier

Les collections du Musée d'Abomey ont été fichées sur un modèle fichier-catalogue conçu par 16 directeurs de musées africains en 1990. Ce fichier

comporte 5 fiches : blanche, jaune, rose, bleue et verte. Chacune des fiches répond à un souci bien déterminé. Les fiches blanches, remplies par les participants au cours sont destinées au fichier numérique. Quant aux fiches jaune, rose, bleue et verte, copies conformes de la blanche, elles servent respectivement au fichier par catégorie d'objets, ethnique – compte tenu de la spécificité de la royauté d'Abomey où tous les rois sont du même groupe ethnique –, matériaux constitutifs et enfin à la Direction du Patrimoine Culturel.

Fumigation des collections

Le délabrement avancé de l'ancienne réserve et le niveau d'infestation généralisée du bâtiment et des collections surtout a nécessité un traitement conséquent de fumigation avant tout déménagement des pièces dans une nouvelle réserve. Cette fumigation fut dirigée par les services compétents du Carder-Zou. Mais mal conduite, elle a laissé des traces verdâtres sur les plaques métalliques.

Réorganisation des collections et aménagement d'une nouvelle réserve

A cette occasion, l'inventaire du musée a été entièrement revu. Il a laissé apparaître des lacunes telles que l'absence de marquage de certaines pièces. Aussi a-t-il fallu procéder à une renumérotation par la création d'un inventaire rétrospectif. Cependant, son utilisation pour recenser les documents photographiques n'a pas donné les résultats escomptés car il est actuellement difficile de retrouver une photographie sans se référer au commentaire du livre d'inventaire. Les inscriptions que l'on pourrait voir au dos des cadres de certaines photos n'ont aucun rapport avec leurs numéros du livre d'inventaire. Pour parer à toutes éventualités, une nouvelle réserve conforme aux normes modernes a été entièrement aménagée sous l'étage du roi Gézo. Les ouvertures et le plafond ont été rendus étanches et un traitement de désinfestation du local a été réalisé. Un mobilier spécifique est conçu pour les besoins de la collection. Enfin, le transfert de l'ancienne réserve à la nouvelle fut précédé d'un dépoussiérage systématique.

Réorganisation de l'exposition permanente

La réussite des activités de 1992 a amené les différents partenaires à entreprendre de nouvelles actions avec le projet de redéploiement des collections du Musée historique d'Abomey. Le nouveau programme a comporté deux volets : un volet architectural et un volet collections. Le volet architectural a connu la formation de deux techniciens en conservation des bâtiments royaux. Cette formation a eu lieu à CRATerre à Grenoble (projet Gaia) en France. Quant au volet collections, il a connu

deux phases : une phase théorique et une pratique. La phase théorique s'est faite à la fois au Bénin et au Canada au Musée de la Civilisation de Québec en techniques de conservation. Le stage du Canada a permis l'élaboration d'un concept et d'un pré-scénario comme support à la nouvelle exposition dont la première phase fut ouverte au public le 22 septembre 1997. Le franc succès qu'a rencontré cette première phase laisse présager une issue heureuse pour la suite des travaux.

Conservation des bas-reliefs de l'ajalala de Glélé

La mission de l'Institut Getty de Conservation au Bénin a consisté à renforcer les efforts consentis depuis Waterlot dans la préservation des bas-reliefs des palais royaux d'Abomey. Un programme établi sur quatre années a permis l'étude et la conservation des bas-reliefs originaux provenant de l'ajalala de Glélé (salle des bijoux). Les travaux de conservation ont été relayés par un programme de documentation, d'analyse et de conservation, d'élaboration d'un plan d'entretien à long terme et de formation sur place de trois techniciens en conservation de bas-reliefs. L'exposition, savamment agrémentée de photos, traduit le succès de ce projet dû à la bonne entente entre le Ministère de la Culture et de la Communication, l'Institut Getty de Conservation et les autorités politico-administratives de la ville d'Abomey encore très soucieuses des traditions de l'ancien royaume du Danxomè. Aussi souhaitons-nous qu'avec la mise en œuvre du plan de conservation, d'autres actions viennent s'ajouter à celles déjà entreprises pour que vive le site des palais royaux d'Abomey.

Références

- Ahonon, Léonard
1992 *Inventaire des collections du Musée Historique d'Abomey*, Abomey.
- Dohou, Denis.
1985 *Inventaire des collections du Musée Historique d'Abomey*, Abomey.
- Dohou, Denis.
1989 *Inventaire des collections du Musée Historique d'Abomey*, Abomey.
- ICCROM-PREMA
1992 « Conservation Préventive », dans *Les Musées nationaux du Bénin, 24 août-20 novembre 1992*, Abomey.
- Lombard, Jacques.
1945 *Inventaire des collections du Musée d'Abomey*. Abomey.
- Waterlot, Em. G.
1926 *Les bas-reliefs des palais royaux d'Abomey (Dahomey)*. Institut d'Ethnologie, Paris.

L'entretien des bâtiments du site des palais royaux d'Abomey

Dorothé Mizéhoun

L'attrait majeur de la ville d'Abomey réside incontestablement dans les palais royaux dont une partie (les palais de Gézo et de Glélé) contient l'un des plus précieux musées du Bénin. Vestiges d'un passé glorieux tant par l'organisation politique, économique et religieuse que par l'architecture, les restes des palais royaux construits par les différents rois qui se sont succédé, les rites, les cérémonies culturelles et d'intronisation qui ont encore cours sur le site constituent des témoins vivants de l'importance et de la puissance du royaume. Eu égard aux multiples agressions auxquelles il est exposé, un tel joyau mérite des actions soutenues et concertées de conservation en vue de sa sauvegarde pour les générations futures. C'est dans ce cadre qu'a été défini le volet architecture du projet PREMA-Bénin II qui avait pour objectif la mise en place des conditions d'une meilleure conservation des bâtiments du musée en se basant sur les principes de la conservation préventive. Le point culminant de ce volet architecture a été le séminaire organisé par Gaia-CRATerre-EAG sur la formation des agents du musée et des artisans des familles royales. Celui-ci a connu un grand succès et a suscité un vif intérêt chez les participants. De fait, les actions de mise en situation de risques de dégradation minimale et d'entretien engagées lors de ce séminaire ont été effectivement poursuivies, notamment avec ma nomination en tant que conservateur des bâtiments du musée. Il est donc normal qu'en cette occasion le point des activités menées par l'équipe technique en charge de l'entretien soit présenté à l'assistance.

Activités programmées

A la fin du séminaire, une programmation d'activités avait été faite en collaboration avec l'expert de CRATerre-EAG et les cadres de la Direction du Patrimoine Culturel. Celle-ci concernait les travaux à réaliser, répartis en quatre types d'activités principales : maçonnerie, nettoyage, drainage, toiture.

Travaux réalisés

Maçonnerie

L'équipe a poursuivi grâce aux matériaux et au matériel acquis lors du séminaire de 1996 :

1. Les travaux de réparation de la muraille d'Agoli-Agbo ;
2. Le traitement de la base des murs, notamment de la petite porte à l'ouest de l'ajalala de Gézo ;
3. La finition du soubassement des portes d'entrée d'Agonglo et de Glélé ;
4. La reprise de la pente des banquettes de la salle des armes ;
5. La mise en place d'un talus maçonné autour du boxo dans la cour intérieure de Gézo ;
6. La poursuite du talus maçonné autour de l'auvent d'Agonglo.

Nettoyage

Sur l'ensemble du site, il a été effectué autant que possible l'évacuation des bois et des ordures diverses qui entraînent la prolifération des termites, des rats et des insectes. Mais pour ce qui est des gravats, des dispositions sont en cours pour les évacuer à la décharge publique.

Drainages

1. Le drainage de la case à étage jusqu'à l'auvent d'Agonglo ;
2. Le drainage de la partie sud-ouest de la cour extérieure de Gézo (il reste le côté nord) ;
3. Le drainage entre la façade ouest de l'ajalala de Gézo et l'accès à la cour du concierge.

Toitures

1. L'équipe a procédé au remplacement de certaines feuilles de tôle grâce à celles récupérées lors des travaux du séminaire de 96, avec par endroit le remplacement des bois pourris ;
2. La reprise de 50 mètres linéaires de coiffe de mur d'enceinte par le renouvellement des bois de charpente, la récupération et la reprise des feuilles de tôle traitées au fer oxyde. Au cours de la même période, le traitement de la charpente de l'auvent de Gézo a été effectué.

Autres travaux réalisés

Il est à noter qu'en dehors des travaux prioritaires programmés, les activités permanentes que sont le sarclage et le balayage occupent près de trois quarts du temps de travail de l'équipe d'entretien. Par ailleurs, au cours de l'année 1997, d'autres travaux ont été réalisés par l'équipe technique. Il s'agit notamment :

1. De la construction de la salle fagbassa du roi Gézo sur financement UNESCO en mars-avril 1997 ;
2. Des travaux de réfection dans le cadre du renouvellement de l'exposition du Musée d'Abomey (honnuwa, jononxo, logodo, adandjèho, ancienne réserve, magasin, construction de plus de 60 mètres linéaires de hangar pour les artisans et d'un portail d'accès à la cour des amazones pour la sortie des visiteurs, et création d'une buvette et d'une boutique. Au cours de ces travaux, un travail de prévention a aussi été réalisé sur l'ensemble des structures réhabilitées.

Bilan général

Après 18 mois d'exercice, la proportion des travaux de mise en situation de risques de dégradation minimale exécutés par rapport à ceux programmés est estimée à peu près à 50 %. Il est malheureusement à noter que dans le même temps, des structures non concernées par les travaux réalisés pour l'exposition se sont dégradées. Certaines d'entre elles nécessitent maintenant des interventions assez lourdes.

Il est clair qu'au cours de ces dix dernières années beaucoup d'efforts ont été consentis pour sauvegarder surtout le secteur muséal qui regroupe :

- une partie du palais de Gézo : case à étage, fagbassa (salle de divination), logodo (accès à la cour intérieure de Gézo), ajalala (salle de réunion), boxo (case de pouvoir), jexo de Gézo et de son épouse Zognidi (temples), zinkpoxo (salle des trônes) ;
- le palais de Glélé : honnuwa (actuelle principale entrée de visite), jononxo (salle des étrangers), logodo (auvent d'accès à la cour intérieure de Glélé), ajalala de Glélé, adanjexo (salle des armes), jexo de Glélé, tombe des 41 épouses, tombe de Glélé, conciergerie, magasin, atelier de menuiserie, bâtiment du gouverneur (actuelle salle d'exposition des bas-reliefs).

Il reste à entreprendre de façon générale, pour la seconde phase, des travaux de maçonnerie, de charpente et couverture, de drainage en terre de barre compactée, de traitement contre les termites des plafonds et des boiseries, d'installation électrique, de nettoyage, etc., pour la tombe des 41 épouses, la tombe de Glélé, la conciergerie, le zinkpoxo, l'ajalala de Gézo, l'atelier de menuiserie.

Le nouveau circuit de visite sera élargi au cours de cette seconde phase et prendra en compte :

- le temple Agassou (ancêtre mythique) ;
- l'auvent d'entrée à la tombe d'Agonglo ;
- la case de la gardienne du tombeau d'Agonglo ;
- l'augmentation de la hauteur du mur d'enceinte ;
- la tombe de Gézo ;

- le passage piétonnier pour les accès au temple d'Agassou et aux tombeaux d'Agonglo et de Gézo.

A cela s'ajoutent le drainage des cours de Gézo, de Glélé et les abords immédiats des bâtiments. Aussi, a-t-il été décidé de faire un recouvrement de surface en paille de tous les petits bâtiments comme les boxo et les temples pour leur redonner leur aspect originel. Pour l'ensemble du site, il a été décidé de matérialiser les principaux accès des autres palais et tous autres endroits significatifs afin d'offrir aux visiteurs, en dehors de la visite du musée, la visite de sites.

Les processus de dégradation affectant les palais royaux sont très diversifiés. On peut distinguer des processus simples et des processus combinés. Tout cela résulte de la situation topographique des palais royaux situés dans un environnement très défavorable où deux facteurs essentiels participent à leur dégradation. Il s'agit des facteurs humains et surtout naturels.

L'agression du patrimoine par l'homme est due à son ignorance de l'importance de celui-ci dans le développement socioculturel de la région. Et cette agression parfois se fait de façon inconsciente : par exemple, un feu allumé pour la chasse aux rats atteint parfois les bâtiments. Le naturel attaque sous plusieurs formes (vents violents, pluies, insectes) aussi néfastes les unes que les autres. Si des solutions simples sont préconisées pour venir à bout de certaines manifestations naturelles, par contre, il est nécessaire de déployer de grands moyens pour éradiquer l'action des autres sur ce patrimoine. C'est une lutte permanente qui passe par un entretien régulier.

Les dégradations relevées sur l'ensemble du site sont entre autres :

- l'érosion des sols, des soubassements, des murs pouvant créer des fissures, le ramollissement puis le basculement des murs ;
- des remontées d'eau par capillarité entraînant le phénomène de dissolution-recristallisation des sels et la dégradation des enduits des bas-reliefs ;
- les fuites d'eau par la couverture lorsqu'elle est percée. Cela entraîne souvent le pourrissement des bois de charpente qui finissent par perdre leur résistance mécanique ;
- l'arrachement des parties de construction notamment les pailles, les tôles, les portes et fenêtres par le vent ;
- l'action pernicieuse des termites que l'on rencontre partout dans le sol, les murs et les plafonds.

Connaissant bien les circonstances et les types de processus de dégradation, il est possible de mettre en œuvre une action de prévention visant à stopper la situation de risque. Certains matériaux atteints sont remplacés avant qu'ils ne cessent de remplir leur fonction, anticipant de ce fait leur vieillissement naturel.

Difficultés liées aux facteurs humains

Le personnel d'entretien et de conservation mis en place le 8 février 1996 est composé d'un conservateur de bâtiment, d'un maçon, de deux menuisiers-charpentiers, d'un peintre, d'un jardinier, d'un artiste modéliste, d'un électricien du bâtiment et de deux contractuels. De ces 9 agents, 7 sont fonctionnaires. Non seulement cette équipe est insuffisante, mais la plupart de ces agents sont proches de leur retraite (un est déjà admis à la retraite en janvier 1997, le second départ est prévu pour janvier 1998).

Difficultés de fonctionnement

Le service d'entretien n'a pas d'autonomie de gestion. Et les arguments techniques avancés face à l'urgence d'un travail à faire ne sont pas toujours bien perçus. Le temps de réaction est souvent long, ce qui augmente les risques de dégradations en chaîne et par conséquent un risque d'accroissement des moyens financiers qui doivent être mis à disposition pour effectuer les réparations.

Difficultés liées aux moyens financiers

Le projet PREMA II avec l'appui technique de Gaia-CRATerre-EAG a mis à disposition des matériaux et du matériel. Le Musée historique d'Abomey a consenti des débloquages partiels de fonds. Il finance le recrutement de deux contractuels. Mais l'effort que le musée fournit actuellement est insuffisant par rapport à l'ampleur des tâches à exécuter. En effet, la somme de 1,5 million prévue à sa charge pour 1997 n'a pas été débloquée entièrement au titre des travaux programmés compte tenu des charges multiples auxquelles le musée doit faire face. Ce faible appui financier n'a pas permis de faire un approvisionnement subséquent en matériaux ni de recourir à de la main-d'œuvre intérimaire et la programmation des travaux en a souffert. Rappelons ici que le budget prévisionnel, élaboré avec l'expert de CRATerre-EAG et les cadres techniques de la Direction du Patrimoine Culturel, qui couvre l'ensemble des travaux devant être régulièrement mis en œuvre et qui doit permettre progressivement la mise en valeur des palais royaux est de 4,2 millions par an en 1996, somme aujourd'hui dépassée compte tenu du coût des matériaux et de l'accroissement des dégradations. Malheureusement le déblocage de ce fonds est toujours attendu à ce jour.

Conclusion

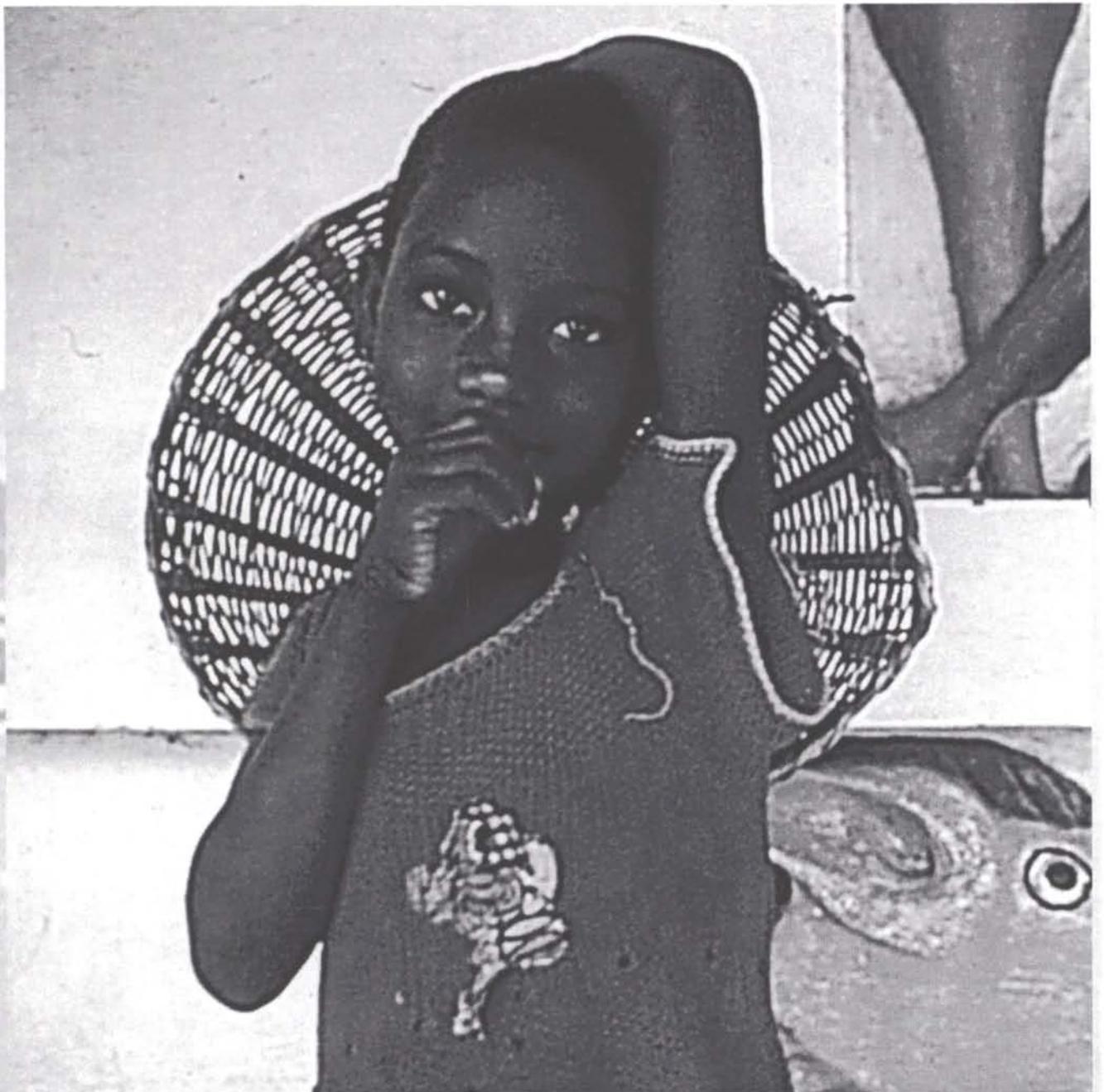
Il est vrai qu'au cours de ces deux dernières années d'importants travaux ont pu être réalisés et il faut saluer toutes ces différentes actions en faveur de la bonne conservation du site des palais royaux. Toutefois, il faut être conscient qu'il reste énormément de travaux à réaliser pour rattraper le retard pris depuis de très nombreuses années pour que les structures des

palais soient effectivement en situation de risque minimal de dégradation. De même, la pratique régulière de l'entretien doit être renforcée. Pour cela, il est indispensable qu'à très court terme soient mis en place :

1. Un budget régulier alloué (par l'Etat ou directement par le musée) aux travaux divers et à l'entretien, et que celui-ci soit versé en début de chaque exercice ;
2. Un renforcement de l'équipe d'entretien par affectation d'agents ou par recrutement de personnel contractuel ou temporaire. Si cela est réalisé, l'état des bâtiments du musée devrait pouvoir être stabilisé à relativement court terme, ce qui permettra plus facilement d'envisager la mise en application progressive de ces actions à l'ensemble du site inscrit sur la liste du patrimoine mondial en partenariat avec la communauté d'Abomey.

Troisième partie

Le futur : évolution des sites et palais royaux
d'Abomey dans leur contexte local, national
et international



Planification d'ensemble pour la gestion du patrimoine culturel

Giora Solar

EN TANT QUE participant à ce projet, j'aimerais dans cette communication de clôture soulever quelques questions d'ordre général qui visent l'avenir.

Pour l'Institut Getty de Conservation, cette conférence représente la dernière phase du projet. Une publication suivra, mais l'enquête sur le terrain est sans doute achevée. C'est donc la conclusion d'une activité réussie en ce qui concerne le GCI : on a réalisé tous les objectifs (les bas-reliefs ont été documentés, conservés et présentés au public) et on a entraîné un excellent groupe de professionnels locaux qui pourront fournir un soutien à long terme à l'effort de conservation. Nos rapports avec les autorités béninoises ont été bons et nous avons même terminé le projet en avance sur le programme sans excéder le budget estimatif. Il reste pourtant certaines questions fâcheuses que j'aimerais soulever ici, à commencer par celle du contexte des bas-reliefs et de leur avenir.

On nous a demandé d'apporter notre aide à la conservation de certains éléments significatifs des palais royaux d'Abomey, tâche que nous avons acceptée volontiers car nous croyons cet effort important. Jointe à un entraînement professionnel, cette action pourrait faciliter la conservation et l'entretien d'éléments similaires dans l'avenir. Notre succès est remarquable, même impressionnant, mais il y a quelque chose qui manque à cet accomplissement et qui touche à l'avenir de l'ensemble des palais.

Nous voyons les bas-reliefs comme un micro-composant, sans voir pour autant le macro-contexte dont ils faisaient partie. Nous avons, j'espère, résolu le problème de ces bas-reliefs, qui sont maintenant des objets dans un musée. Mais ce musée fait partie de l'ensemble des palais royaux qui, eux, font partie d'une ville. Quels sont les rapports – culturels et fonctionnels – entre ces éléments eux-mêmes et la communauté à laquelle ils appartiennent ?

Nous devrions penser à l'avenir de la ville et des palais, non par simple curiosité universitaire, mais parce que cela relève de notre responsabilité. Nous ne pouvons pas agir sur le passé, mais nous pouvons et devons agir sur l'avenir de ce passé, et la planification est sans doute l'outil le plus important que nous ayons à notre disposition. La planification, unie aux activités légales, économiques et sociales, nous donnera

les moyens de contrôler l'avenir de cet endroit – voilà ce que c'est que la planification. Et la planification est une des conditions requises pour faire inscrire un site sur la liste du patrimoine mondial.

Les palais royaux d'Abomey sont inscrits sur cette liste, mais il leur manque un plan de gestion. Tout récemment, on a rejeté la demande d'inscription sur la liste du patrimoine mondial du lieu de naissance du Bouddha pour cette raison. Aujourd'hui, les palais royaux d'Abomey ne seraient probablement pas inscrits sur la liste pour la même raison : l'absence de plan de gestion. Ce n'est pas une demande insensée. Comme outil, le plan est d'une importance capitale dans la création d'un avenir durable pour nos sites.

Dans le passé, le monde changeait lentement et, dans certaines régions, il en est sans doute toujours ainsi. Mais partout le rythme de ces changements s'accélère. L'économie et l'infrastructure s'améliorent. De plus en plus de gens arrivent dans des endroits autrefois considérés comme éloignés, apportant avec eux de nouvelles idées. La télévision nous montre des choses et des lieux que nous ne connaîtrions jamais autrement. La durée de vie s'allonge et la mortalité infantile diminue ; la population du globe est donc en pleine croissance, ainsi que les besoins économiques et sociaux. Les villes connaissent aussi une croissance constante ; le tourisme viendra, avec son argent et ses emplois, son besoin de services, d'hôtels, de restaurants, de souvenirs et d'attractions.

Les changements sont constants et se font sur un rythme toujours plus accéléré – c'est inévitable. Si nous ne sommes pas préparés, nous risquons de rester en arrière. Non seulement ne pourrions-nous pas profiter pleinement de ces changements, mais ce qui est plus important, ils pourraient nuire à la culture, non pas simplement la culture matérielle, mais aussi la culture sociale et spirituelle.

La conservation des bas-reliefs doit être la dernière étape de notre projet actuel. La totalité des palais a aussi besoin d'un bon plan d'ensemble, qui comprendra les éléments religieux, sociaux et économiques, aussi bien que la conservation, l'entretien et la gestion. La planification est un long processus auquel toute la communauté doit participer et à la fin duquel le rôle de l'ensemble des palais dans la ville de demain sera plus clair et mieux défini. Ce plan devrait alors faire partie d'un plan d'ensemble pour la ville d'Abomey tout entière dont les palais sont un élément important.

La planification était la première et la plus facile des deux questions que je voulais soulever. L'autre touche aux notions de morale, de philosophie et de culture, et est donc beaucoup plus compliquée qu'une simple question de planification.

Les bas-reliefs, en tant qu'objets matériels, représentent les croyances, les traditions, l'histoire et l'art d'un peuple. Ce sont les représentants et les représentations d'une culture. Pendant que nous travaillions sur ce projet, quelqu'un nous a dit que les bas-reliefs conservés n'étaient plus originaux, authentiques, in situ. Cette personne était européenne, et donc d'une culture différente. Nous avons donc répondu que c'était sans importance. Ce n'est pas à nous, qui avons une religion et

une culture différentes, de vous dire que tel ou tel élément de votre culture est important ou non. Ces éléments font partie de votre culture, de votre histoire et de votre avenir et c'est donc vous et vous seuls qui pouvez en définir l'importance.

Les terminologies et les critères utilisés en Europe ou en Amérique pour valoriser le patrimoine culturel selon qu'il est ancien, original, intact, etc. ne sont pas forcément les vôtres. Comme indiqué dans le compte-rendu de la conférence de Nara sur l'authenticité dans le cadre de la convention du patrimoine (Nara, Japon, 1-6 novembre 1994), il s'agit d'une question culturelle et, comme il y a diversité culturelle, il peut très bien y avoir diversité de critères et de valeurs.

Dans le cas particulier des bas-reliefs, j'aimerais profiter de mon ignorance vis-à-vis de votre culture (mes connaissances étant pour la plupart issues d'histoires et de perceptions diverses) pour soulever des questions.

On me dit que, selon la tradition locale, les objets et les matériels ont une âme, et qu'ils vivent et meurent comme tout ce qui a une âme. C'est la croyance et la tradition qui sont reflétées dans la culture matérielle. Ce genre de tradition est au moins aussi important que les restes matériels et il devrait informer le choix de critères pour la conservation. En théorie, selon cette tradition, le concept euro-américain de la conservation des matériels est étranger à la culture.

Tout a une vie, que ce soit le résultat d'une âme ou d'une décomposition matérielle. Ce que nous faisons en conservation, ce n'est pas éterniser la vie, mais la prolonger. Ceci peut très bien aller à l'encontre de vos traditions de la vie et de la mort de tout ce qui existe – ce que signifie donc pour vous le fait de donner une vie plus longue que naturelle aux objets, à l'architecture ou aux restes matériels. Il peut y avoir une signifiante et une importance mais c'est à vous de les définir. Vous devez définir vos propres concepts, vos critères et vos valeurs quand il s'agit de décisions de conservation. Il faut qu'ils soient valables pour toute la communauté, pas seulement pour les scientifiques et les conservateurs.

Il faut baser vos décisions sur les expériences et les connaissances du monde, mais vous n'êtes pas obligés de tout reproduire et de tout accepter.

Dans la plupart des cas, la conservation des connaissances de la fabrication traditionnelle des objets et la compréhension de leur signification sont plus importantes que l'objet lui-même. Je ne dis pas que ce soit le cas des bas-reliefs. Je souhaite tout simplement que vous réfléchissiez à ces questions, que vous en discutiez, que vous les considériez.

Même si tout ce que je viens de dire au sujet de votre culture n'a pas de sens, je crois fermement que la conservation est essentiellement une activité socioculturelle. Les techniques ne sont qu'un outil, mais les différences socioculturelles peuvent aboutir à des différences de critères et à des décisions différentes en matière de conservation.

Plan de conservation des sites et palais royaux d'Abomey

Rachida de Souza-Ayari et Aimé Gonçalves

Présentation sommaire des sites et palais royaux d'Abomey

Place du site dans l'univers communautaire (dimension anthropologique)

Le site comporte 184 points dispersés, certains à l'état de ruine, mais il est perçu par la communauté comme un « champ de signes » où le moindre tracé, à travers la mémoire, constitue un jalon de l'histoire.

Les signes sont visibles et invisibles et s'articulent à la fois à un héritage culturel et collectif et aux lignages de chaque famille royale dont la lecture s'effectue à plusieurs niveaux selon les compétences et l'appartenance sociale des individus.

Tous les témoins, naturels et bâtis, et les espaces gardent un caractère sacré. L'espace est à la fois matériel, physique, mais aussi mental et intériorisé, à travers un parcours de l'histoire et de la mémoire, articulé à des liens collectifs et personnels.

Le site est un centre de convergence de points marquants qui rythment la vie collective et les rapports des individus. Lieu historique et sacré, il focalise une symbolique et une identité pérenne et vécue.

Les palais sont à la fois « lieux » (temple, jexo, circuits vivants) mais aussi « pratiques culturelles et cultuelles ».

Chaque roi a édifié un palais pour marquer l'unicité de la personne royale comme point central de l'univers, une résultante de forces convergentes où la signification des lieux et leurs fonctions prennent le pas sur l'importance du bâti. Ainsi, par exemple, les cours, centres de circulation culturelle et cultuelle, prédominent, rythment les palais et ont souvent plus d'importance que les bâtiments. Ainsi la dimension anthropologique, à la fois sacrée et politique, apparaît comme l'un des éléments fondamentaux du projet de sauvegarde, de conservation et de gestion. Elle constitue la substance essentielle du site. C'est le décryptage de ce « texte spatial » qui doit orienter nos interventions de sauvegarde, de réhabilitation et de mise en valeur.

Aujourd'hui encore, cet espace traduit un réseau de privilèges et de pouvoirs, d'interdits et d'obligations, des rôles hiérarchisés que respectent les différents acteurs des manifestations culturelles. Ce sont ces

diverses interactions qui maintiennent le site vivant à travers une symbolique et une dynamique pérennes.

Présentation historique

L'histoire du Musée d'Abomey et des sites est intimement liée à celle du royaume. Ayant rassemblé son territoire par la guerre et la ruse, le Danxomé a toujours été méfiant, préoccupé d'élever une armature de protection contre d'éventuelles attaques ennemies. De même, il fallait organiser et contrôler la vie quotidienne de la très nombreuse population de parents et de serviteurs qui gravitaient autour du roi. En particulier, les reines et les princesses ne sauraient être mêlées à la population roturière sans précaution. La construction des palais a donc obéi à des impératifs d'ordre politique et stratégique, démographique et sociologique.

C'est au lieu-dit « Kpatinsa », dans le quartier Hountondji, que Hwegbaja, véritable fondateur du royaume (1650-1680), construit le noyau central du palais principal, protégé par le rempart « agbodo » d'un côté et par la forêt de l'autre. Après lui, chaque roi ajoute ses constructions au noyau de départ, donnant ainsi un lieu-dit « amayonné » où a été perpétré le meurtre de Dan. Agaja (1708-1732) aménage sa demeure dans le même quartier au lieu-dit « Féliadji ». Kpengla (1774-1789) s'installe au sud-est du site et Agonglo (1789-1797) dans le quartier Hountondji. Dans le même rayon sont installés les palais de Gézo et Glélé. Gbéhanzin n'a pas eu le temps d'achever la construction de son propre palais dit « Dowomè » ou « mur à dix couches » qui n'en compte en réalité que cinq. De même, Agoli-Agbo ne peut assurer une extension personnelle à la demeure royale.

Cet ensemble de bâtiments formant le palais principal couvre une superficie estimée à quarante-quatre hectares. S'y ajoutent les palais princiers, résidences privées des princes héritiers avant leur accession au trône. Les plus connus sont ceux de Tégbésu à Agblomè, de Kpengla (1774-1789) à Adandokpodji, d'Agonglo (1789-1797) à Gbèkon-Huegbo, de Gézo (1818-1858) à Gbèkon-Hunli, de Glélé (1858-1889) à Jègbè, de Gbéhanzin (1888-1894) à Jimè ainsi que le palais d'Agoli-Agbo à Gbindo dans le quartier Jègbè.

Le premier gouverneur du Dahomey, Victor Ballot, pour marquer sa domination totale sur le royaume nouvellement conquis, élit domicile au cœur de ce qui deviendra le Musée d'Abomey, les palais centraux de Gézo et de Glélé. Il y érige des structures reflétant le mode de vie européen, notamment la résidence et le bloc administratif, une cuisine attenante à un magasin et un atelier.

La première ébauche du musée est faite par le roi Agoli-Agbo (1894-1900) avec le concours de l'administration française. Conservé d'abord par la famille royale au travers d'un gardien des tombeaux royaux ou Prince Résident, il est officiellement confié à l'Institut français d'Afrique noire (IFAN) en 1943. A partir de 1960, le musée devient la propriété du nouvel Etat indépendant du Dahomey, aujourd'hui République du Bénin.

Grâce aux efforts des gouvernements successifs du Dahomey / Bénin, l'UNESCO inscrit le site du Musée historique d'Abomey sur la liste du patrimoine mondial en décembre 1982.

Description architecturale

Les palais royaux constituent un ensemble de monuments dispersés que délimitent par endroits des ruines de murailles d'une hauteur impressionnante.

L'occupation spatiale se traduit en général au niveau de chaque palais par la présence de grandes cours hiérarchisées destinées à certaines pratiques et cérémonies royales.

Différents types de cases d'une valeur symbolique certaine animent ou délimitent ces cours, créant de fait une harmonie et un symbolisme certains dans l'environnement.

Structure spatiale

Les principales composantes identifiables au sein de chaque palais se résument comme suit (voir plan en annexe) :

honnuwa : salle d'attente et d'accès à la première cour

kpodoji : première cour du palais

logodo : salle d'attente et d'accès à la deuxième cour

jexo : case abritant l'esprit d'un personnage défunt

ajalala : case de réception

adoxo : tombe

La configuration architecturale de chaque bâtiment répond à une logique d'utilisation ou d'interprétation fonctionnelle de l'espace bâti.

Les jexo et les adoxo constituent par exemple une architecture sacrée par opposition au Honnuwa qui est une architecture utilitaire.

En effet, le jexo ou l'adoxo sous sa forme originelle force au respect par la proportion impressionnante de sa toiture par rapport à celle visible des élévations.

Les matériaux de construction traditionnels utilisés sur le site étaient :

- la terre de barre pour les fondations, les sols et les élévations ;
- le rônier, le bambou et d'autres essences comme l'acajou et l'iroko pour la charpente et la menuiserie ;
- la paille et la tôle pour la couverture.

Certains bâtiments tels que l'ajalala sont décorés de bas-reliefs également réalisés en terre. Le système constructif pratiqué est le façonnage direct. L'utilisation abusive de matériaux modernes et le non respect des formes originelles ont quelque peu dénaturé certains bâtiments repérables par endroits sur le site.

Bilan des interventions

Par deux fois, les palais royaux d'Abomey ont été incendiés : par l'armée du royaume d'Oyo en 1738 et par le roi Gbéhanzin avant l'invasion des troupes françaises en 1892. Ces palais seront restaurés et reconstruits par le roi Agoli-Agbo qui a été relayé par le gouverneur Ballot en 1900 pour assumer la réfection des murailles.

Sur la base de ses mémoires personnelles puisqu'il fut détenu pendant trois mois dans les prisons de Gbéhanzin, M.P. Chaudoin, administrateur des colonies commandant le cercle d'Abomey, procéda en 1911 à la restauration des palais royaux.

De 1931 à 1933, le gouverneur Reste procède à son tour à la restauration des palais.

En 1944, les palais des rois Gézo et Glélé deviennent le Musée historique d'Abomey rattaché à l'IFAN et connaissent une nouvelle restauration. A partir du 1er août 1960, date de l'indépendance du Dahomey (Bénin actuel), le musée devient la propriété du gouvernement, et depuis lors les interventions sur ces palais se sont diversifiées.

Plusieurs interventions sur le bâti et d'autres sur les collections du musée ont été réalisées.

Les interventions sur les bâtiments

En 1964, la mission UNESCO au Dahomey, dirigée par Jean Gabus assisté de M. Walter Ruegg, architecte, avait deux buts essentiels :

1. Faire le relevé du site pour concevoir une maquette ;
2. Identifier et choisir un emplacement définitif pour le projet de construction de quatre nouveaux bâtiments destinés au musée.

En 1968, l'UNESCO envoie Jacques Crozet qui complète les relevés établis par l'architecte H. Ruegg, dresse le plan détaillé des vestiges des palais d'Agaja et d'Akaba et propose une hypothèse de reconstruction du palais d'Agaja.

Dix ans après, en 1978, André Stevens, architecte, relève et analyse l'état critique des bâtiments et des remparts et propose un plan de restauration des palais Gézo et Glélé (musée).

En 1985, M. Robert L. Haas intervient pour évaluer l'ampleur des dégâts subis par le Musée historique d'Abomey au cours de la tornade survenue en mars 1984 (palais de Gézo).

Les interventions liées aux collections

En 1977, bien que consacrée « à la conservation et à la restauration des collections du musée », la mission de Béatrice Coursier fait état des dégâts causés par une tornade qui a déplacé les toits et portes de soutien de trois bâtiments du musée et endommagé les bas-reliefs (palais de Gézo et Glélé).

En fait, l'UNESCO et les autres organisations nationales ou internationales ont toujours été appelées à intervenir dans des conditions d'urgence.

Ces différentes interventions ne sont en réalité que des missions d'expertise et de constat qui ont entraîné des actions concrètes.

En effet, des projets internationaux et nationaux ont été réalisés sur les sites depuis 1992, notamment :

1. Le programme PREMA 1990-2000 (Décennie mondiale du développement culturel de l'UNESCO) qui a permis :
 - de renforcer les capacités des professionnels béninois en conservation préventive et de réaménager la réserve du musée,
 - de former les artisans du musée et des familles royales aux techniques de construction traditionnelles avec l'appui technique de Gaia - CRATerre-EAG,
 - de rénover la présentation des collections du musée (1997 -) ;
2. La conservation des bas-reliefs des palais royaux (1993) de l'Institut Getty de Conservation qui a permis l'étude, la conservation, la documentation et l'exposition des résultats entrepris sur les 50 bas-reliefs de l'ajalala de Glélé (salle de réception royale) ;
3. Un atelier sur le patrimoine bâti en mai 1997 avec le musée Ostergötland de Linköping (Suède) ;
4. La formation de techniciens et enseignants en animation des musées avec le Centre des activités éducatives du Bénin (1996) ;
5. Les activités du Conservatoire des danses royales d'Abomey (1996).

Tableau récapitulatif des interventions sur les palais royaux d'Abomey

Années	Nature des interventions	Financement
1985	Restauration d'une portion de muraille (côté est)	UNESCO
1986	Reconstruction de l'ajalala de Gézo	UNESCO
1987	Restauration de l'adanjexo	Bénin
	Restauration de l'adoxo de Glélé	UNESCO
1988-1996	Reconstruction de l'ajalala de Glélé	R. fédérale d'Allemagne/Bénin
1990-1992	Restauration du zinkpoxo	UNESCO
1992	Reprise de la muraille sud - cour de Glélé	UNESCO
1993-1996	Travaux de conservation des bas-reliefs	Institut Getty de Conservation / MCC Bénin / Agence de la Francophonie
1995	Reprise des toitures du logodo de Gézo, restauration du jexo de Gézo et de Zognidi, restauration du bâtiment de l'administration coloniale	
1996	Réfection de la toiture de la case à étage de Gézo	
	Reprise des toitures du jexo de Glélé, du boxo de Gézo, de l'adoxo d'Akaba, réfection de la muraille d'Agoli-Agbo et de l'atelier de menuiserie, drainage dans les cours de Gézo et de Glélé, réfection du honnuwa d'Agonglo et d'Agoli-Agbo	UNESCO / ICCROM
1997	Reconstruction de la salle fagbassa	UNESCO
	Reprise de la coiffe des murs d'enceinte des palais de Glélé	Bénin
	Restauration du honnuwa, du jononxo, du logodo, de l'adanjexo, de l'ajalala, du bâtiment de l'administration coloniale, du magasin, du palais de Glélé	UNESCO - Fonds du gouvernement italien
	Aménagement et assainissement dans la cour de Glélé	
	Construction d'une buvette, d'une boutique et d'un village artisanal	
	Réfection d'un portail de la cour de Glélé	

Nécessité d'un plan de conservation

Pourquoi un plan de conservation ? A travers la réflexion sur l'élaboration d'un plan de conservation, le Bénin vise à :

1. Informer sur la protection juridique des sites ;
2. Coordonner les interventions des différents partenaires en vue d'harmoniser les interventions architecturales, muséologiques et éducatives ;
- 3 Permettre un suivi plus cohérent et plus structuré des actions ;
4. Assurer la pérennité des pratiques culturelles et développer la dimension d'éducation du site ;
5. Développer une recherche multidisciplinaire en vue d'une meilleure connaissance du site ;
6. Promouvoir une gestion plus rationnelle du musée et du site.

Objectifs

A court terme

- a. Renforcer la protection juridique du site (réactualisation et diffusion des textes juridiques) ;
- b. Réactualiser le levé topographique du site des palais et des abords pour maîtriser l'assainissement du site ;
- c. Elaborer un plan de conservation basé sur une documentation historique (histoire et traditions orales), bibliographique, iconographique et technologique ;
- d. Conserver et stabiliser le site muséal (palais de Gézo et Glélé) en réaménageant les expositions ;
- e. Elargir le champ de la vision muséale du site en balisant des circuits de visites et d'accès possibles et en identifiant les lieux les plus menacés en vue de leur sauvegarde immédiate ;
- f. Créer une banque de données sur les sites et palais.

A moyen terme

- a. Poursuivre la stabilisation du noyau muséal et architectural ainsi que le réaménagement des expositions des palais de Gézo et Glélé, organiser des expositions temporaires ;
- b. Matérialiser la mise en valeur du site pour la mise en œuvre d'un programme de reconstruction des « portes » – honnuwa – et de certains éléments d'accès symbolique aux différents espaces royaux (selon le plan d'intervention identifié) ;
- c. Envisager le classement, la protection et la conservation progressive des palais princiers, ainsi que les possibilités de création d'activités spécifiques de mise en valeur et de refonctionnalisation, en partenariat avec les familles et les autorités administratives ;
- d. Mettre en valeur et entretenir le site (en partenariat avec les ONG, les familles royales et l'administration locale) ;

- e. Créer des partenariats avec le mouvement associatif, les ONG, des organisateurs de voyages, en vue d'instaurer une dynamique socio-économique en faveur du site et de l'ensemble de son environnement.

A long terme

- a. Identifier et restaurer des temples et certains sites historiques ;
- b. Créer des îlots témoins.

Programmation des interventions

Types d'interventions architecturales

Les interventions architecturales consisteraient à prendre en compte la dimension matérielle donc physique, sur le site, des témoins de l'architecture (palatiale) identifiables.

A court terme (0 à 2 ans)

1. Au niveau des palais de Gézo et Glélé :
 - poursuite des interventions de conservation/restauration du reste des bâtiments et d'autres reliques (voir plan de repérage), notamment sur : zinkpoxo, tombe des 41 femmes du roi Glélé ; tombe de Glélé ; tombe des 41 femmes du roi Gézo ; tombe des rois Agonglo et Gézo et case de la gardienne de la tombe. Pans de mur au niveau de la tombe de Gézo ; temples Agassou, murs de délimitation, siège CAFRA, autres (côté ouest du magasin des produits d'entretien),
 - entretien et amélioration du système de drainage ;
2. Sur le reste du site :
 - identification des lieux les plus significatifs menacés sur le site élargi (limites de ruines),
 - relevés détaillés sur tout le site,
 - établissement d'un levé topographique détaillé de l'ensemble du site en vue de son homologation au cadastre et sur le plan directeur à réactualiser,
 - restauration de l'ajalala et du jexo de Gbéhanzin,
 - restauration de la tombe Akaba.

A moyen terme (3 à 5 ans)

1. Sur le site muséal :
 - poursuite de l'entretien du site,
 - poursuite et amélioration du système de drainage,
 - reconstitution du légédéxo, tasinonxo et du gbamè ;
2. Sur la partie restante :
 - intervention (restauration et reconstruction) sur les portes où stationnent les Kpanligans lors des cérémonies royales,

- délimitation du site à renforcer et reconstitution ou restauration par endroits des pans de muraille les plus indicatifs, à titre de témoins historiques,
 - conservation d'une partie (1ère phase) des points importants repérés selon le plan établi en 1995,
 - aménagement d'espaces de détente attenants aux points repérés (espaces de visite et/ou de détente) ;
3. Définition et matérialisation de parcours de visite :
- identification (inventaire) des palais princiers, des temples et autres lieux liés aux palais ;
4. Pour l'ensemble :
- renforcement des capacités techniques d'intervention,
 - formation aux techniques traditionnelles de restauration et de construction en terre,
 - séminaire sur l'architecture traditionnelle et les modes d'intervention dans le patrimoine,
 - mise en valeur de quelques espaces témoins,
 - recherches et éditions de documents sur les pratiques et technologies traditionnelles de construction.

A long terme (au-delà de 5 ans)

1. Poursuite des actions d'entretien et de maintenance sur les sites restaurés (éléments récurrents, ancien site muséal et parties restantes) ;
2. Conservation du reste des points importants repérés ;
3. Identification et matérialisation du reste des éléments structurants du site en vue d'une lecture plus logique par palais ;
4. Poursuite des aménagements d'espaces attenants (de visite ou de détente) ;
5. Actions pilotes sur des sites rattachés (palais princiers, temples, etc.) ;
6. Renforcement des capacités techniques d'intervention :
 - colloques sur le patrimoine,
 - formation d'artisans en technologies traditionnelles (recherches et actions à poursuivre et à élargir) ;
7. Edition de documents relatifs à une meilleure connaissance du patrimoine et des sites et palais royaux ainsi que de la ville historique.

Interventions pour la mise en valeur

A court terme

1. Poursuite de la rénovation des expositions du musée (module II) au niveau du palais de Gézo ;

2. Création de circuits à la carte incluant certains espaces aménagés du site ;
3. Publication d'un guide et de dépliants sur le site ;
4. Renforcement des capacités techniques en matière de conservation, exposition, éducation et animation ;
5. Promotion d'un partenariat avec les familles royales pour envisager la mise en valeur et la refunctionalisation de certains palais princiers (1 ou 2).

A moyen terme

1. Développement d'activités éducatives en partenariat avec les ONG, le Conservatoire des danses royales et les écoles ;
2. Renforcement des capacités techniques des guides en partenariat avec les Ministères du Tourisme et de l'Éducation ;
3. Encouragement des activités culturelles et artistiques en vue de développer un tourisme culturel et d'accroître la fréquentation du musée et du site.

Définition des moyens

Moyens juridiques

Il est urgent à l'étape actuelle et à court terme de :

1. Renforcer les textes juridiques, notamment la loi portant protection du patrimoine (ordonnance n° 35/PR/MENJS du 1er juin 1968 relative à la protection des biens culturels) ;
2. Définir des partenariats précis avec les familles royales, les associations de développement et les organismes de recherche et de tourisme ;
3. Créer un organe efficace de gestion et de consultation ;
4. Impliquer et impulser une recherche plus structurée sur la culture immatérielle du site (Centre béninois de recherche scientifique et technique – Université Nationale du Bénin et organismes similaires) par des conventions et projets de recherche associés.

Moyens financiers

Ils peuvent être mobilisés à divers niveaux :

1. Fonds propres et activités du musée :
La rénovation des expositions (I et II) permettra d'accroître la fréquentation du musée à travers l'offre d'un produit culturel plus attractif. Ainsi les recettes réalisées sur les droits d'entrée réajustés généreront des ressources plus importantes dont une partie peut être affectée à la réhabilitation et à la mise en valeur du site ;

La création d'une boutique et d'une buvette offrira de nouveaux services au public et de nouvelles rentrées pour le musée. Les activités culturelles régulières compléteront ces fonds ;

2. Partenariat avec les familles royales, à travers des restaurations ponctuelles sur le site et les palais princiers (rapport et aide en nature ou en fonds) ;
3. Partenariat avec les organisateurs de voyages par l'organisation de circuits et de produits plus diversifiés qui permettront de drainer une plus grande affluence vers le site en proposant des séjours de courte durée ;
4. Subventions du budget national ;
5. Mobilisation de fonds extérieurs sur la base d'actions concertées et de priorités établies par le plan de conservation, à court et moyen terme :
 - a. UNESCO, à travers les fonds extrabudgétaires,
 - b. Coopération bilatérale,
 - c. Autres organismes ou agences internationaux (à identifier).

Moyens humains

La mise en œuvre des actions du plan de conservation implique de nombreux acteurs, notamment :

1. Les techniciens du Musée historique d'Abomey et de la Direction du Patrimoine Culturel ;
2. Les familles royales d'Abomey, à travers le Comité consultatif des sites et à travers d'autres rouages de collaboration propres à chaque lignée (à identifier) ;
3. Les autorités locales par une contribution directe des collectivités locales à l'entretien et à la mise en valeur du site ;
4. Les représentants départementaux des différents ministères chargés de l'Environnement, du Tourisme et de l'Artisanat, de l'Éducation, des Travaux publics et des Eaux et forêts ;
5. Les artisans locaux, à travers une collaboration active pour la revalorisation des technologies traditionnelles et leur amélioration (Artisans du musée-Centre artisanal-CIEPAT-Corporations d'artisans) ;
6. Le Conservatoire des danses royales ;
7. L'association de développement-ONG (association « Videkon »)-CANSÀ.

Circuits de visite et impact sur l'environnement socioculturel

Jérôme C. Alladaye et Clément Cakpo Vodouhe

LES PALAIS ROYAUX d'Abomey constituent une des attractions touristiques majeures du Bénin. Edifiés par les rois successifs, ils visaient à assurer la sécurité, l'organisation et le contrôle de la vie quotidienne de la très nombreuse population de parents et de serviteurs qui gravitait autour d'eux. Après la conquête de 1894, les Français ont entrepris des actions de réfection, de reconstruction et de sauvetage du site, dont la gestion en tant que musée a été confiée à partir de 1943 à l'Institut français d'Afrique noire ou IFAN.

Mais ce qui est exploité jusqu'aujourd'hui et qui est constitué des palais des rois Gézo et Glélé ne couvre que quelque deux hectares alors que les palais centraux à eux seuls s'étendent sur environ quarante-quatre hectares auxquels il faut ajouter les palais princiers et ceux spéciaux de Hwawé et de Kana. Il se pose donc un véritable problème d'une exploitation plus efficiente du site, susceptible de mieux attirer les visiteurs, de générer plus de ressources et de contribuer à promouvoir le développement de la cité.

Dans ce cadre, quels nouveaux circuits de visite pourraient être définis et comment en assurer la mise en œuvre ? Telles sont les questions auxquelles cette communication voudrait tenter d'apporter des éléments de réponse.

Abomey et son musée

Le Musée historique d'Abomey, créé en 1943-1944, est une partie des palais centraux qui ont connu une histoire mouvementée du XVIII^e siècle au XX^e siècle, allant de l'invasion et de l'incendie par l'armée d'Oyo aux différentes restaurations consécutives à l'incendie ordonné par le roi Gbéhanzin, sans oublier les calamités naturelles.

Mais qu'est-ce qui a poussé les rois du Danxomè à construire ces palais aux murs gigantesques ? Comment en est-on arrivé au musée ? Comment expliquer l'intérêt de l'UNESCO pour ce musée déclaré en 1984 patrimoine mondial en péril ?

Les origines des palais royaux

Les palais royaux ne tirent pas seulement leurs origines d'un besoin d'esthétique d'art, mais aussi de motivations politiques, stratégiques, démographiques et sociologiques. Et ceci se vérifie depuis la construction du premier palais royal, en l'occurrence celui de Hwawé, première capitale du royaume avec le roi Dako-Donu. De fait, le palais « participe de la magnificence, de la grandeur et de la puissance du royaume et impose le respect », avec ses murs énormes de cinquante à soixante centimètres d'épaisseur et d'une hauteur pouvant atteindre la demi-douzaine de mètres.

Les palais d'Abomey ont renforcé cet état de choses avec des murs de dix mètres et plus, lorsque le roi Hwegbaja a transféré la capitale du royaume dans cette ville. Cela confirmait la volonté de puissance qui animait les souverains du Danxomé. On la retrouve à l'origine d'une maxime célèbre à Agbomè et consacrée par un chant historique : « Lorsque le roi envoie son fils au marché, il ne lui demande pas d'acheter des pagnes ou des bijoux, mais de lui ramener le *ganhunu* », c'est-à-dire le pouvoir, la puissance, la domination. L'on comprend dès lors que cet esprit expansionniste, particulièrement caractéristique des Aladaxonu, les ait amenés à désirer bâtir un Danxomé toujours plus grand et plus fort, objectif qu'ils réalisaient par tous les moyens. Ainsi, alliances, ruse et guerre font partie de leur stratégie. C'est de cette manière que la petite minorité des Aladaxonu a rassemblé son territoire au milieu des populations préexistantes.

Aussi, le Danxomé se montrait-il méfiant, préoccupé d'élever une armature de protection contre d'éventuelles attaques ennemies.

C'est la raison stratégique de la construction des palais, étant entendu que « le bourreau n'aime pas que le sable lui passe autour du cou ».

Dans cet ordre d'idées, les murs des palais sont sévèrement gardés par la police secrète des lègèdè. Ce sentiment de recherche de sécurité a suscité la réalisation du grand fossé ou agbodo autour de la capitale en plus de l'existence des palais aux grosses et grandes murailles, d'où le nom d'Agbomè donné à la nouvelle capitale. Sur le plan démographique, la cour royale d'Agbomè est habitée par une nombreuse population dont il fallait organiser la vie quotidienne.

Charles Simond évaluait cette population à quelques milliers de personnes, la capitale dans son ensemble comptant environ soixante mille habitants.

La construction du palais, au plan sociologique, permettait de créer un espace déterminé, délimité, réservé à la noblesse princière, à ses courtisans et à ses serviteurs. Le peuple y accédait exceptionnellement, en particulier lors des grandes fêtes coutumières.

Et encore n'allait-il pas partout, certains lieux interdits au vulgaire lui demeurant hermétiquement fermés. De fait, le palais constituait un enclos où la dynastie réglait ses affaires, loin des regards des gens du

peuple, à l'insu des anato ou roturiers : le Mehu, précepteur de la famille royale, jouait un grand rôle ici en réglant les affaires la concernant.

Comme on le voit, la construction des palais répondait à des objectifs précis. Et le musée, comment fit-il son apparition dans l'enceinte même de ces palais ?

Des palais royaux au musée

Le Musée d'Abomey n'a pas vu le jour comme par enchantement. Les palais ont subi plusieurs épreuves avant d'abriter le célèbre musée. C'est d'abord l'incendie du palais ordonné par Gbéhanzin devant l'imminence de l'entrée du corps expéditionnaire français dans la capitale, le dix-sept novembre mille huit cent quatre-vingt-douze.

Près de trois quarts de siècle plus tôt, le palais avait déjà été incendié en 1738 par l'armée Oyo, sous le roi Tégbésu. Les calamités naturelles n'avaient pas été en reste, puisqu'en 1788 puis en 1862, le palais avait tremblé sous l'effet de deux séismes comme le souligne le rapport de mission de G. Antongini et T. G. Spini. Après l'incendie de 1892, le palais fut restauré en 1894 par Agoli-Agbo, successeur de Gbéhanzin. De son côté, E. Chandoin procéda à une restauration en 1911. C'était un agent de la maison Fabre qui avait fait en 1890 l'expérience des prisons danxoméennes pendant trois mois dans l'ambiance de la première campagne du Danxomé. De 1931 à 1933, le gouverneur Reste entreprit une restauration des palais.

Il convient de noter que les matériaux périssables utilisés pour la construction et la couverture des palais ainsi que pour les bas-reliefs résistent mal aux intempéries, ce qui contribue à expliquer les restaurations successives.

Mais l'administration coloniale française, quant à elle, a obéi à un certain nombre de raisons précises.

1. Elle a reconnu la valeur, la grandeur exceptionnelle du royaume du Danxomé, et c'est ce qui explique, comme l'indique le décret du vingt-deux juin mille huit cent quatre-vingt-quatorze, l'attribution du nom du Dahomey à toute la colonie.
2. La réhabilitation des palais participe de la « pacification », de la « conquête morale » des populations et particulièrement des princes, sans oublier la tactique éprouvée du colonisateur de diviser pour régner. En effet, tout en calmant les populations par l'entreprise de restauration des palais, l'administration coloniale voulait montrer au peuple, à la famille royale, que c'était elle qui rebâtissait en somme ce qui avait été détruit par le roi Gbéhanzin : cela ne devait-il pas contribuer à lui attirer la sympathie des uns et des autres tout en ternissant l'image de marque du souverain déchu malgré ses sujets inconditionnels ? C'était aussi la tactique de destruction

des personnalités hostiles à la domination française et de promotion des « amis » de la France, comme cela existe encore de nos jours à travers le continent africain.

3. Abomey était un centre d'attraction culturelle international de par sa brillante civilisation et le rôle que la cité avait joué dans le royaume du Danxomè. Son prestige demeurait grand dans la colonie française. De fait, le passé glorieux de la cité des rois, ses richesses culturelles, en particulier celles renfermées dans les palais, contribuaient incontestablement au rayonnement de la culture française puisque fascinant les visiteurs du monde entier. C'est tout cela qui expliquait l'intérêt de la France pour les palais royaux d'Abomey. Du reste, le gouverneur Victor Ballot s'y fit tout simplement construire une résidence, alors que Porto-Novo était le chef-lieu de la colonie. Certaines pièces importantes des palais ont même été déménagées par le colonisateur, et font aujourd'hui la fierté du musée de l'Homme à Paris.

Ainsi, c'est tout naturellement que l'administration coloniale transforma une partie des palais royaux d'Abomey en musée historique.

4. Le Musée historique d'Abomey, patrimoine mondial en péril. En 1943-1944, l'administration coloniale confia la gestion du Musée historique d'Abomey ainsi créé à l'Institut français d'Afrique noire ou IFAN. Ce devait être, entre autres, un moyen de l'entretenir, de le revaloriser. De fait, le Musée historique d'Abomey devint un centre touristique incontournable chargé d'histoire pour tout visiteur étranger intéressé par la culture du Danxomè. Et pour peu qu'on connaisse l'histoire du pays, l'on sent le passé revivre à travers les objets présents, aussi muets qu'ils paraissent.

Les familles royales demeurent très attachées aux palais. Elles y organisent les cérémonies d'intronisation des représentants des rois, et surtout les grandes cérémonies annuelles ou Xwetanu que les visiteurs européens appelaient « grandes coutumes ».

L'intérêt encore insuffisant des familles royales pour le musée inséparable des palais s'est également traduit par l'institution du Prince Résident ou gardien des tombeaux royaux. Celui-ci y habite avec sa famille, donnant vie au musée qui ne doit pas être uniquement un centre de souvenir d'un passé mort. La présence du Prince Résident est le symbole de la continuité de la vie d'antan, du passé qui, une fois encore, revit à travers le présent.

La création en 1932 du Conseil d'administration de la famille royale d'Abomey ou CAFRA renforça l'intérêt des princes pour les palais royaux puis pour le musée institué une douzaine d'années plus tard.

La renommée internationale du musée ne cessait de se développer. Cependant, les matériaux étant fragiles, qu'il s'agisse de l'argile ou de la peinture utilisées pour les bas-reliefs ou d'autres objets, il se pose un problème crucial de conservation qui nécessite une importante mobilisation de fonds et une vigilance permanente. Aussi observe-t-on une détérioration progressive de différentes pièces, des bas-reliefs, etc.

Le cri d'alarme des autorités béninoises a rencontré un écho favorable à l'UNESCO. Ainsi, le Musée historique d'Abomey est inscrit depuis 1984 sur la liste du patrimoine mondial en péril. On espère que cela contribuera à sauver ce monument d'histoire et de culture qui force l'admiration du visiteur.

Diversification des circuits de visite

Depuis longtemps et singulièrement depuis que le site a été officiellement confié à l'IFAN, son exploitation en tant que musée s'est limitée à identifier et à montrer en permanence aux visiteurs certains éléments. Le circuit commence par la maison à étage de Gézo, traverse les première et deuxième cours de ce roi et se termine par la cour du roi Glélé. Il est couvert en soixante à quatre-vingt-dix minutes selon la curiosité des visiteurs face aux explications du guide. Cela est bien peu par rapport à la valeur culturelle et touristique des palais royaux d'Abomey. De fait, on pourrait créer des circuits plus longs, plus riches, plus diversifiés et qui n'obligent pas les visiteurs à voir les mêmes choses, en quelque sorte des circuits à la carte et aussi captivants les uns que les autres, suivant les goûts et les préoccupations des visiteurs. Ainsi, il pourrait y avoir des circuits valorisant de nouveaux éléments des palais centraux, des circuits intégrant les palais princiers et certains palais spéciaux et des circuits portant sur d'autres hauts lieux d'histoire et de culture mais situés hors des limites des palais.

1. Des circuits valorisant de nouveaux éléments des palais centraux :

Aujourd'hui, les grandes attractions de l'unique circuit de visite sont l'ajalala ou « salle des assins », ces autels destinés à recevoir les offrandes de mets et de boissons aux rois, le zinkpoxo ou « salle des trônes », les tombes de rois, de reines ou de femmes ayant choisi volontairement d'accompagner leur royal époux dans l'au-delà pour continuer à l'y servir.

On peut élargir les horizons en prenant en compte l'ensemble des palais centraux. Dans ce cadre, il serait intéressant de mettre en relief, par exemple, les entrées et les portes des palais ou les habitations de reines et de princesses d'importance particulière.

En effet, le parcours des entrées apporterait aux visiteurs une connaissance profonde de la complémentarité des palais.

Les honnuwa délimitent le territoire des ajouts successifs et établissent le lien entre un règne et le précédent. Ils affirment de la sorte l'unicité de la dynastie des Hwegbaja. En plus de ces grandes entrées, il existait dans tous les palais des entrées dérobées ou de secours appelées « tonli ». Elles n'étaient connues que des hommes de confiance du roi et devaient servir à mettre le roi et sa suite à l'abri en cas de danger. Elles servaient plus souvent aux sorties nocturnes quasi clandestines du monarque. Beaucoup d'autres portes servaient également à réunir entre elles les différentes concessions internes du palais, lui donnant un aspect de labyrinthe auquel les cours servaient de points de jonction. Le repérage et le marquage de quelques-unes de ces portes sur les circuits illustreraient admirablement à la fois la hantise de la sécurité et l'ingéniosité des Aladaxonu.

Quant aux habitations d'un grand intérêt historique et culturel, celles des dadasi au quartier Dosèmè constituent un exemple jusque-là inexploité dans le circuit touristique. Au départ habitations des favorites royales, ce quartier a été transformé, sous Agaja, en internat réservé aux personnalités des anciens rois. Situé au centre du site des palais centraux, il comporte les habitations et tombes des femmes incarnant les rois défunts.

Là, ces femmes vivent dans une sorte d'internat où la présence masculine est interdite ; maris et fils peuvent seulement leur rendre visite pendant le jour, mais au coucher du soleil, ils doivent quitter les lieux. Les dadasi n'ont le droit de porter ni habits cousus, ni coiffures ; leur statut est définitif et continue au-delà de la mort puisqu'au décès de l'une d'entre elles, celle-ci est remplacée par une autre femme. Ces femmes sont parfois bien au courant de la vie des souverains qu'elles incarnent et elles pourraient fournir aux visiteurs des détails intéressants que ne retiennent pas les guides ou que ne permettent pas de comprendre le langage compliqué des kpanlingan, déclamateurs professionnels de l'histoire des règnes. Il faut, pour assurer la permanence de la présence des dadasi sur le site, leur trouver des activités génératrices de quelques revenus, adaptées à leur âge et respectueuses de leur statut.

2. Des circuits intégrant les palais princiers et les palais de Hwawé et de Kana :

Les quarante-quatre hectares environ de palais centraux ne constituent pas les seuls palais par lesquels la dynastie Aladaxonu a marqué l'environnement aboméén. Pour saisir dans toute sa mesure l'esprit de grandeur qui a guidé cette œuvre, il faut y intégrer les palais princiers et ceux de Hwawé et de Kana. Il existe entre eux une complémentarité et une interdépendance qui les rendent indissociables. L'histoire des

uns resterait partielle si elle n'était pas nourrie de celle des autres et l'histoire même de l'ensemble du royaume en serait ainsi tronquée.

Quels sont donc ces palais princiers, parfois maladroitement appelés palais secondaires ? Dans l'espace du grand Abomey qui s'étend en réalité aux actuelles circonscriptions urbaines d'Abomey et de Bohicon et aux sous-préfectures d'Agbangnizoun, de Djidja, de Zakpota et de Zogbodomey, on peut retenir deux groupes de palais princiers : les palais des vidaxo et les résidences des chefs de cantons.

Dans le Danxomè, quand le roi désigne son vidaxo ou prince héritier, il le dote d'un domaine sur lequel il construit sa résidence privée. C'est de là qu'il se rend régulièrement au palais central pour son apprentissage de la direction des affaires du royaume et c'est de là qu'il part, trois jours après la mort de son père, prendre possession du trône. Il y est déjà entouré d'une nombreuse cour d'épouses, de courtisans et de serviteurs. Les plus connus des palais de vidaxo sont ceux de Tégbésu à Agblomè, de Kpengla à Adandokpoji, d'Agonglo à Gbèkon-Huegbo, de Gézo à Gbèkon-Hunli, de Glélé à Jègbé, de Gbéhanzin à Jimè. Il faut intégrer également dans cette catégorie le palais de Gbendo à Jègbé, emplacement où résidait le gawu Gucili et où, de retour de son long exil au Gabon et à Savè au Dahomey, Agoli-Agbo obtient en 1926 de construire une maison.

Abomey a été divisé en cantons par le colonisateur. Les descendants de Glélé placés à leur tête pour assurer le contrôle des populations se comportaient comme des chefs de principautés autonomes en s'entourant d'une cour importante et en affichant des attributs qui rappellent le pouvoir royal. C'est ainsi que des palais relativement imposants par leurs dimensions et leurs structures imitant les palais centraux ont été construits par des chefs de cantons tels Aho à Sonou à Ungbègamè, Dègan à Tinji, Zodéhugan à Zado et à Zogbodomè.

Des visiteurs qui disposeraient de temps pourraient tirer profit d'une visite de ces palais.

Le palais de Hwawé, malgré la dizaine de kilomètres qui le séparent d'Abomey, devrait être pris en compte dans la mise en place des circuits de visite. A leur arrivée sur le plateau d'Abomey, c'est à Hwawé que les Aladaxonu se sont d'abord installés et c'est là que la dynastie est née.

D'ailleurs, Ganyehesu et Dako, reconnus et classés premier et deuxième rois du Danxomè, n'ont résidé qu'à Hwawé. Tout plan de revalorisation des palais royaux devrait donc intégrer le palais de Hwawé. Les efforts remarquables de réfection déployés aujourd'hui par les descendants de Dako devraient être soutenus par l'Etat béninois et les organismes

internationaux spécialisés. Le même soutien devrait aller à l'entreprise originale de valorisation initiée par le prince Nestor S.W.L. Dako avec l'installation d'un parc zoologique sur ce site.

Quant au site de Kana situé à une douzaine de kilomètres d'Abomey, il correspond à la ville sainte du royaume. Instruits par l'expérience malheureuse de Ganjehesu qui, parti à Allada se faire sacrer roi après la mort de son père Dogbagli, perd le trône au profit de son jeune frère Dako, les rois successifs du Danxomé choisissent Kana comme le lieu de l'onction définitive de tout nouveau souverain. Ainsi, est conféré à Kana le caractère d'un lieu saint habité des dieux protecteurs et des ancêtres. Ce caractère de ville sainte est renforcé à partir d'Agaja. En effet, à partir de lui, tout nouveau roi introduit est tenu de construire une résidence à Kana. Cette règle est suivie jusqu'à Glélé. Seuls Gbéhanzin et Agoli-Agbo n'ont pas eu le temps et la possibilité d'y satisfaire, étant donné les circonstances de leur accession au pouvoir. Il subsiste encore aujourd'hui d'importantes ruines de ces palais.

C'est son caractère de ville sainte qui a conduit à la construction de palais royaux à Kana. Voilà qui nous amène à examiner le troisième type d'éléments qui pourraient inspirer la mise en place de nouveaux circuits de visite, à savoir des hauts lieux de la culture aboméenne autres que les palais.

3. Des circuits portant sur d'autres hauts lieux d'histoire et de culture :

Abomey est le siège d'une culture riche, composée d'éléments d'une forte diversité dont certains sont en relation étroite avec les palais. On peut, dans le cadre qui nous intéresse, retenir certains temples de vaudou et certains marchés.

La protection du royaume et de ses habitants étant un souci permanent, tous les monarques ont construit des temples et des couvents pour des divinités protectrices aux environs de leurs palais respectifs, avec une prépondérance du Tovaudou, la divinité de l'eau. Les plus importants étaient : zomadonu du roi Akaba au quartier Lègo, Kpélu d'Agaja à Lègo-Abita, Adomu et Adanhunzo de Tégbésu à Adandokpoji-Dako, Donuvo de Kpengla à Adandokpoji, Hwemu d'Agonglo à Gbèkon-Huegbo, Zéwa, Nudayi et Gojéto de Gézo à Gbèkon-Hunli, Sèmasu et Hensien de Glélé à Jègbé, Kpodolo de Gbéhanzin à Jimè, Lowlinu d'Agoli-Agbo à Gbendo.

Par ailleurs, le roi Gézo a renforcé à la suite de son père le culte du Gu, divinité du fer et de la guerre. Il faut y ajouter le temple du couple créateur Mawu-lisa confié à la garde de Nayé Hwanjilé, la mère du roi Tégbésu, à Jéna au quartier Lègo.

Ces divinités introduites par la royauté ont connu une adhésion populaire et contribué à l'homogénéisation culturelle du pays et d'une certaine intégration des couches sociales.

Quant aux marchés, l'intégration possible de certains à des circuits de visite se justifie par le fait qu'ils sont les témoins d'un pan de l'histoire du Danxomé ou des palais.

Ainsi, Hunjro est le nom d'un important groupement maxi sur lequel le roi Gézo a remporté vers 1830 une victoire difficile. Il est le symbole de l'expansionnisme aboméen et surtout de la politique assimilationniste des Aladaxonu qui ramènent toujours de leurs guerres, non seulement des esclaves et des richesses matérielles, mais également les dieux et autres biens culturels des pays vaincus et les intègrent à leur patrimoine. Au point que la civilisation fon qu'ils ont édifiée procède de cultures très diverses. Pour sa part, le marché d'Agbojannangan réduit aujourd'hui l'extrême vigilance dont étaient entourées les sorties des épouses du roi et la nécessité approuvée de ne pas les laisser trop se mêler aux gens du peuple. C'était en effet le marché où les femmes du palais allaient s'approvisionner. Une porte du palais y donnait et les épouses royales, se maintenant à distance respectable, indiquaient à leurs jeunes servantes appelées Agbo, les vendeuses auprès de qui elles désiraient acheter.

On pourrait citer bien d'autres hauts lieux d'histoire et de culture liés à la dynastie. Mais ceux que nous venons d'évoquer constituent déjà une liste assez longue pour que leur intégration dans des circuits de visite offre de la matière aux techniciens. Alors, comment établir ces circuits et quelles sont les exigences de leur exploitation effective ?

Méthodes et exigences pour de nouveaux circuits

Réalisation de circuits variés

L'établissement des circuits de visite sur un site historique est certainement l'affaire des spécialistes, en l'occurrence les muséologues et les agents de tourisme. C'est à eux qu'il appartient d'affirmer par exemple l'agencement des éléments ou le minutage des parcours.

Cependant, l'historien peut risquer quelques suggestions d'orientations générales. Ainsi, on pourrait retenir :

1. Qu'il est urgent que le Musée d'Abomey rompe avec la préparation invariable d'un circuit unique ;
2. Qu'il n'est pas nécessaire que tous les visiteurs arrivant à Abomey voient les mêmes lieux et les mêmes collections, mais qu'il faut plutôt leur offrir des choix variés ;
3. Qu'il vaut mieux approfondir la présentation des lieux et des collections grâce à un recyclage régulier des guides ;

4. Qu'il faut envisager un séjour plus long des visiteurs, étalé sur toute une journée et peut-être même plus.

Un tel plan de revalorisation ne nous semble pas utopique, s'il est soutenu par des actions promotionnelles auprès du public intéressé.

Actions de promotion du musée dans son milieu

Il s'agit de mener des actions de sensibilisation en direction aussi bien des princes que de ceux dont les ascendants étaient des gens du peuple ou même des esclaves.

On pourrait penser que les princes sont automatiquement ouverts et préoccupés du développement et de la revalorisation du musée et qu'il n'est besoin d'entreprendre aucune action particulière à leur égard. En réalité, l'engagement des princes n'est pas si évident. Regarder les palais royaux comme un patrimoine légué par leurs ancêtres ne suffit pas. Il faut qu'ils montrent leur disponibilité à travailler à la sauvegarde et à la promotion de ce patrimoine. Pour ce faire, ils devraient être sensibilisés à accepter l'intégration des palais non centraux au site muséal et à ouvrir leurs archives et leurs collections à un inventaire général des objets royaux. Les prestations du musée s'en trouveraient enrichies.

Quant à la communauté aboméenne de façon générale, le constat est qu'elle a peu conscience que le patrimoine des palais royaux et de leurs dépendances est le sien. Pour l'Aboméen ordinaire, le musée, c'est l'affaire des princes et de leurs courtisans, les privilégiés d'antan dont les pères ont vécu du labeur de la grande masse des anato ou roturiers. Ce n'est pas qu'il y ait chez lui des sentiments d'aigreur contre les princes et les nobles. Simplement, l'Aboméen ordinaire est indifférent à la vie et au sort du musée et des palais. Si des manifestations culturelles y sont organisées, notamment les danses royales et cérémonielles, il s'y rend pour se distraire et satisfaire sa curiosité. Mais de là à considérer les palais comme un patrimoine le concernant personnellement et à, par exemple, consentir des sacrifices pour leur sauvegarde, il y a un grand pas.

Il s'agira de travailler à éliminer cet état d'esprit au sein de la population en initiant des actions d'intéressement. On pourrait par exemple créer une association des amis du musée qui recruterait ses membres dans toutes les couches sociales, ferait connaître le musée et appuierait les actions de revalorisation. On pourrait aussi mieux ouvrir le musée à son environnement en y faisant organiser des manifestations culturelles et artistiques par les jeunes, comme par exemple le Conservatoire de danses cérémonielles et royales qui a démarré cette année grâce à l'appui financier de l'UNESCO.

Actions de promotion du musée hors de son milieu

Les non Aboméens, les Béninois d'autres régions et surtout les étrangers constituent la majorité des visiteurs du musée. Pour susciter chez eux un

meilleur engouement à visiter Abomey, on pourrait produire à leur intention des documents d'information présentant mieux les sites disponibles. Il peut s'agir de plaquettes et de dépliants. La vente de certains de ces documents aux touristes et à des agences de voyage pourrait par ailleurs générer des revenus pour le musée.

Ils permettraient à coup sûr au musée de constituer un instrument de dialogue des cultures entre Abomey et les autres peuples du Bénin et du monde.

Enfin, il serait judicieux d'associer la presse à la revalorisation du musée à travers la couverture des manifestations culturelles et artistiques qui s'y déroulent et avec la production conjointe d'émissions de vulgarisation.

Conclusion

Les trésors historiques et culturels d'Abomey peuvent constituer pour la cité un sérieux facteur de développement en y drainant de nombreux visiteurs, des touristes et des participants à des réunions internationales, qui alimenteraient les secteurs de l'artisanat et du commerce, surtout si le mouvement arrivait à ne plus être saisonnier et gardait une force relative au-delà des deux mois d'affluence actuels.

Le musée peut être le catalyseur essentiel d'un tel processus. Pour cela, il lui faudra varier et améliorer ses produits dont la matière est abondante et variée. L'Etat béninois et ses partenaires publics et privés étrangers devraient y aider. Ainsi, la réputation du Danxomè d'être l'un des plus grands royaumes du Golfe de Guinée servirait concrètement aux populations d'aujourd'hui.

Références

- Alladaye, C. J.
1994 *Kana, ville sainte du Danxomè*. MCC.
- Alladaye, C. J., et Vodouhe, C.C.
1994 *Les palais royaux d'Abomey*. MCC.
- Anignikin, S. C.
1986 *Etude sur l'évolution historique, sociale et spatiale de la ville d'Abomey*. Paris : URBANOR-PUB.
- Antongini, G., et Spini, T. G.
1995 *Rapport de mission*.
- Avolonto, J. T.
1989-1990 *Introduction à l'histoire des Anato du plateau d'Agbomè : début du dix-septième siècle – 1929*. Mémoire de maîtrise d'histoire. Abomey-Calavi : Université Nationale du Bénin.
- Burton, R.F.
1950 « Les Coutumes royales d'Abomey. » Dans *Etudes dahoméennes* n° IV; traduit de l'anglais par Paul Mercier. IFAN.
- Coissy, A.
1955 « L'arrivée des Aladaxonu à Houawé. » Dans *Etudes dahoméennes*, n° XIII. IFAN.

- Coquery-Vindrovitch, C.
 1964 « La fête des coutumes au Dahomey : historique et essai d'interprétation. »
 Dans *Annales Economie, Société et Civilisation*, Extrait n° 4, Juillet-Août.
- Foa, E.
 1891-1894 *Le Daxomey : Histoire - Géographie - Mœurs - Coutumes - Industrie - Expéditions françaises*.
 Paris.
- Gayibor, N. L.
 1992 *Les peuples du Sud-togo*. T.1. Lomé : Les Presses de l'U.B.
- Glele-Ahanhanzo, M.
 1974 *Le Danxomé. Du pouvoir aja à la nation fon*. Paris : Nubia.
- Le Herissé, A.
 1911 *L'Ancien royaume du Dahomey : mœurs, religion, histoire*. Paris : Larose.
- Mercier, P. Lombard, J.
 1959 « Guide du Musée d'Abomey. » Dans *Etudes dahoméennes*. IFAN. Paris.
- Ministère de la Culture et de la Communication
 1995 *Regards sur les musées et monuments du Bénin*. MCC.
- Quenum, M.
 1938 *Au pays des fons*. Paris : Larose.
- Soglo, M.
 1987-1988 *Huawé, une métropole fon (dix-septième siècle-dix-neuvième siècle)*. Mémoire de maîtrise
 d'histoire. Abomey-Calavi : Université Nationale du Bénin.
- Sossouhounto, B.
*Contribution de l'étude des palais royaux du Danxomé à l'histoire de la civilisation fon entre les
 dix-septième et dix-neuvième siècles*. Mémoire de maîtrise d'histoire. Abomey-Calavi :
 Université Nationale du Bénin (en préparation).
- Sossouhounto, F.
 1955 « Les Anciens rois de la dynastie d'Abomey : essai généalogique. » Dans *Etudes
 Dahoméennes*, XIII. IFAN.
- Vodouhe, C.C.
 1994 *Le palais de Dako-Donu*. Huawé : MCC.

Le cadre juridique et la mise en valeur des palais et sites royaux d'Abomey

Toussaint A. Godonou

LE PATRIMOINE SE définit comme étant l'ensemble des biens hérités du père, de la mère ou de la famille selon le dictionnaire Petit Larousse. Pour les spécialistes des questions patrimoniales, le patrimoine est constitué des biens qui, à titre religieux ou profane, sont désignés par l'Etat comme étant d'importance pour l'archéologie, la préhistoire, l'histoire, la littérature, l'art ou la science, tels les sites et palais royaux d'Abomey.

Depuis la mise en œuvre de la nouvelle politique culturelle du Bénin, des efforts louables ont été consentis pour donner au patrimoine culturel ses lettres de noblesse.

Il faut ajouter à cela les diverses actions pour la protection du patrimoine culturel menées par l'UNESCO (Convention pour la protection du patrimoine culturel mondial) et par le Conseil international des monuments et des sites (ICOMOS) avec sa Charte de Venise.

Le Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (ICCROM) s'est illustré dans maints domaines tels que la formation des artisans du Musée historique d'Abomey et des familles royales à l'entretien et à l'élaboration d'une documentation appropriée pour la préservation et la conservation des bâtiments du site des palais royaux d'Abomey.

L'émergence au Bénin d'une nouvelle génération de professionnels de la culture et de groupes de pression comme les comités béninois de l'ICOM et de l'ICOMOS, l'Equipe de recherche en archéologie etc., est un signe d'espoir pour le renforcement de la protection de ce patrimoine. Cela permettra de ressusciter un certain nombre de normes relatives au régime des biens culturels, régime dans lequel le domaine public bénéficie d'une protection particulière.

Ainsi, les sites et palais royaux bénéficieront d'une attention bien accrue. Mais leurs promoteurs pour la plupart ignorent ce qu'est une loi de protection, car ils ne savent dans leur majorité ni lire, ni écrire. De ce fait ils ne mesurent pas la portée culturelle de ces domaines. Tout cela contribue aux problèmes auxquels doivent faire face les autorités chargées de la protection du patrimoine.

L'insuffisance de l'information sur la valeur intrinsèque d'un palais royal fait que nous assistons aujourd'hui à la dénaturation, à la vente d'une partie de certains sites et à des affrontements entre certaines autorités et les responsables du site des palais royaux d'Abomey. A ce niveau se pose le problème de la protection en termes réels des sites et palais royaux d'Abomey. Pourtant l'inventaire des monuments et sites d'août 1986 a expressément recommandé de prendre des mesures urgentes envers certains de ces monuments et sites, notamment les palais royaux d'Abomey.

Il est vrai que la convention sur la protection du patrimoine culturel mondial de l'UNESCO appuie les législations nationales, mais encore faut-il qu'elles existent réellement. Les structures sont mises en place, les initiatives locales ne manquent pas, à preuve les nombreuses invitations du Comité des familles royales à dissuader leurs fils de violer l'intégrité du site de 44 hectares. Mieux que dans leur Charte qu'elles viennent d'adopter, une part belle a été faite à la protection du patrimoine hérité des ancêtres rois. De ce fait, il suffit d'une volonté politique affirmée pour rendre opérationnelles toutes ces synergies. Au fait combien de Béninois connaissent-ils l'existence de dispositions nationales comme internationales sur la protection du patrimoine culturel ? D'ailleurs que signifie pour eux le patrimoine culturel ? Ce sont là autant de questions auxquelles il va falloir répondre avant d'entreprendre quoi que ce soit.

Nous ne savons même pas que par destination, tout objet du domaine public est frappé d'inaliénabilité et d'imprescriptibilité, c'est-à-dire ne peut pas être vendu, ne peut plus sortir du domaine public et ne peut pas être acquis par une tierce personne. Mais combien de palais ou de sites jouissent de ces dispositions, quand on sait que les fosses d'enceinte et certains palais pourtant relevant de la responsabilité de toute une collectivité ont été vendus par quelques personnes cupides très peu soucieuses de la postérité ?

L'ordonnance n° 35-PR-MENJS du 1er juin 1968, le projet de loi dont l'adoption s'avère de plus en plus urgente pour corriger le vide juridique dans lequel nous nous trouvons actuellement, le décret n° 92-321 du 26 novembre 1992 instituant la Commission nationale des monuments et sites et la loi n° 91-006 du 25 février 1991 portant Charte culturelle du Bénin soulignent l'importance de conserver, de protéger et de mettre en valeur le patrimoine. Mais ils restent vagues sur la question de l'imprescriptibilité.

Le Ministère chargé de la Culture a fort à faire – et par voie de conséquence, la Direction du Patrimoine Culturel – pour la vulgarisation de toutes les dispositions légales relatives à la protection du patrimoine culturel. Car en observant de très près la société civile, on se rend compte qu'elle n'accorde pas d'importance au patrimoine. A cet effet il faut souligner que le manque de publicité autour de ce patrimoine rend illusoire sa protection. Pour pallier cette lacune, un effort doit être fait pour étendre la mesure de protection à tous les sites et palais publics et privés déclarés d'utilité publique. Pour ce faire, deux moyens s'offrent aux institutions nationales chargées de la question.

Il s'agit de classement et d'inscription. Le classement d'un bien culturel passe par un recensement qui est une sorte d'inscription dans un registre. Mais toutes les inscriptions ne conduisent pas forcément à un classement puisqu'il y a des inscriptions qui ne sont faites que pour la connaissance ; par exemple les objets royaux qui sont encore détenus par les familles royales d'Abomey : pour les connaître il va falloir procéder à une inscription. Donc l'Etat peut classer un bien tout comme il peut l'inscrire pour la connaissance.

Par effet de classement, aucune intervention ne peut avoir lieu sur un site ou un palais sans autorisation préalable. Par contre, les ayants droit d'un palais ou d'un site inscrit préviennent quatre mois à l'avance l'Etat de la nature des interventions à effectuer sur le site. En cas de refus, l'Etat classe le site. Car l'instance de classement est une mesure qui permet d'intervenir très rapidement pour protéger un immeuble, un édifice ou un meuble par le Ministère chargé de la Culture ou par délégation et sans consultation et qui produit la mesure de classement pendant un an.

Il importe alors, pour suppléer à l'insuffisance des textes appropriés, que chaque homme de culture accepte de diffuser autour de lui les raisons qui militent en faveur de la protection du patrimoine. C'est un atout essentiel dans la revendication de l'identité culturelle d'un peuple. Les textes législatifs ont leurs limites certes. Mais pour être sauvegardé, le patrimoine ne doit pas seulement être une affaire de techniciens, la solidarité de l'ensemble de la société est nécessaire.

Références

- Etienne-Nugue Ica, Jocelyne
1984 *Artisanats traditionnels en Afrique Noire*. Bénin : Dakar.
- Godonou, Alain
1996 « La gestion du patrimoine culturel au Bénin. » Dans *Actes du Séminaire d'Alexandrie, 8 au 12 janvier 1996*.
- Pattyn, Christian
1993 *Les aspects juridiques de la gestion des musées*. Dans cours 2e année, Université Senghor.
- 1995 *Le Patrimoine Mondial*. UNESCO, Agenda 1995.
- de Roux, Emmanuel
1996 « Sous l'eau et sur terre, l'héritage africain et caraïbe est en danger. » *Le Monde* du vendredi 27 décembre 1996.
- Savary, Claude
1987 *Le Patrimoine oral chez les fons de l'ancien royaume du Danxomé*. Bénin : 101-124.

Situation économique et possibilités de développement du Musée historique d'Abomey

Alain-Raoul Lozes

Evolution antérieure de la situation économique du musée

Institué en l'an 1944, d'après Thomassey, et recouvrant les 44 hectares des anciens palais royaux centraux d'Abomey, le Musée historique attirait déjà 25 000 visiteurs en 1945, grâce à son intégration intrinsèque à l'animation de la vie économique, culturelle, politique et sociale de la cité, du rayonnement et du développement global auquel il participait, de ce fait, pour une part appréciable.

Or, le caractère inadapté de l'administration mise en place et les difficultés de direction qui en ont résulté ont de toute évidence soustrait le musée et les palais royaux du champ d'animation de la vie communautaire, probablement au titre de la décentralisation et de la démocratisation de la culture. Nonobstant cette évidence, l'Etat marxiste a défini et conduit, plus ou moins conséquemment, une politique culturelle, qui lui a permis de conclure des accords à caractère culturel.

Perspectives à envisager en partenariat avec la communauté internationale

Restituer au musée et aux palais royaux, centraux ou non, leur légitime place de choix dans le processus d'animation de la vie économique, culturelle, politique et sociale communautaire, dont ils ne sauraient, sans risque majeur, être soustraits. A cette fin, l'Etat et le Conseil des familles royales d'Abomey doivent élaborer et conclure des contrats d'exploitation du Musée historique d'Abomey.

Les sciences sociales, en général, et la science anthropologique, en particulier, ne nous ont-elles pas révélé qu'un peuple qui a perdu sa culture, c'est-à-dire le fil conducteur de son évolution sociologique, est un peuple opprimé, que dis-je, un peuple étranglé, un peuple en agonie, bref, un peuple en voie d'extinction ?

En d'autres termes, il échoit de restaurer la fonction primordiale et vitale des musées, par le biais de la création, à Abomey, entre autres, d'un Institut régional de recherches anthropologiques, dont l'une des vocations principales pourrait être de travailler en tandem avec le Centre inter-état de promotion de l'artisanat et l'Institut de développement et d'échanges endogènes, que j'ai nommé « L'IDEE », implanté à Ouidah, de façon à constituer la plate-forme du redécollage économique de l'Afrique tout entière.

En effet, la recherche anthropologique n'a-t-elle pas vocation à asseoir le développement global sur un socle d'airain ? La recherche et le développement ne se sous-tendent-ils pas dialectiquement ?

C'est ici le lieu de nous féliciter du premier pas que représente, dans la gestion efficiente de notre musée, la mise en exploitation expérimentale d'un Conservatoire de danses cérémonielles, favorable à l'organisation de festivals biennaux de chansons, rythmes et danses de cour : un projet a déjà été monté à cette fin. Son placement judicieux et sa réalisation sont envisagés actuellement.

En ce qui concerne les artisans spécialisés dans la sculpture, la gravure, le tissage, l'ameublement et la décoration, leur installation, avantageuse, au sein et à proximité du musée, gagnerait à être complétée par l'accélération de leur perfectionnement permanent.

Le renouvellement et la diversification des expositions du musée est à ce prix.

Dans ce cadre, le gouvernement du Bénin et ses partenaires nationaux et internationaux devraient rapidement conclure des accords transparents de production et d'échanges économiques et culturels, tant des pièces rares du musée, que des savoirs, des pouvoirs, des savoir-faire et des savoir-être locaux, tels les rites traditionnels de Jahuhu (d'une durée de quinze jours) et de Gandaxi (d'une durée de trois jours) et les cultes des Ancêtres, ainsi que des divinités tutélaires ou auxiliatrices.

En effet, notre conviction est que l'une des voies les plus directes vers l'instauration de la concorde et de la coopération économique entre les nations passe par le dialogue des cultures et le partage équitable des marchés internationaux et débouchés locaux.

Sur tous les plans analysés plus haut, qu'il s'agisse des biennales de danses de cour royale, des expositions d'articles d'artisanat d'art ou commercial ou des symboles de cultes ou rites traditionnels, le musée gagnerait à bénéficier de la construction d'une vaste salle polyvalente de conférences, d'expositions, de pédagogie, de représentations et d'animations culturelles.

Au demeurant, la réhabilitation ou réfection des divers accès, salles d'attente et portails du site des 44 hectares des palais centraux royaux, parsemés de vestiges et d'arbres multisentennaires, est de nature à renforcer tant l'authenticité desdits lieux que l'intérêt des visiteurs pour l'ensemble de ce patrimoine culturel immobilier, national et international. C'est pourquoi se profile à l'horizon le projet de constitution d'un grand circuit de visite touristique et culturel, englobant les palais princiers, les temples des divinités lignagères ou auxiliatrices, les forces sacrées et cours d'eau sacrés multi-séculaires et autres hauts lieux des cultes et de la culture locale, sans occulter les palais et les sites composant le patrimoine culturel et touristique national tout entier.

Nous ne saurions terminer sans signaler que la communauté de base de l'arrondissement de Djègbé, à Abomey, sous la conduite de l'organisation non gouvernementale dénommée « Association pour la promotion de l'initiative communautaire africaine (APICA) », a récemment initié la réhabilitation des vestiges du palais princier du roi Agonglo : dans ce

cadre a été identifié, conçu, élaboré et mis en chantier le vaste projet socioculturel et économique, relatif à la construction et à l'exploitation de douze hangars à affecter à la fabrication et à l'exposition commerciale d'articles de tissage traditionnel, ainsi qu'une aire d'animation culturelle et artistique incluant un centre culturel africain.

Grâce au soutien du gouvernement, le siège de l'UNESCO a débloqué un fonds d'une valeur de 30 000 dollars, en vue de la tenue du colloque afférent au bicentenaire de la mort du roi Agonglo, projeté pour le mois de novembre 1997.

Voilà, esquissée à grands traits, une fresque des données économiques, ainsi que des perspectives immédiates ou lointaines, concernant la réhabilitation du patrimoine culturel national d'Abomey.

Elle nous paraît recéler les bases d'une vaste coopération communautaire, locale, nationale et même planétaire, recouvrant les domaines de l'éducation, de la science, de la culture, de l'urbanisme et de l'environnement.

Nous convions donc tous nos partenaires au développement intégral à se joindre à nous dans ce cadre.

Plan directeur d'urbanisme d'Abomey

Bachir Oloude

La ville d'Abomey a été dotée d'un Plan directeur d'urbanisme en 1988 grâce au projet Plan d'urbanisme du Bénin et sur financement du Fonds d'aide et de coopération française. Quelles sont les caractéristiques majeures de la ville ? Quelles sont les tendances et les grandes directives contenues dans ce Plan directeur ?

Abomey est une ville précoloniale, fortement marquée par la tradition royale. La ville, installée par souci défensif et guerrier à une altitude moyenne de 240 m, présente un relief de plateau nettement délimité par la vallée du Couffo à l'ouest, la vallée du Zou à l'est et la dépression de la Lama au Sud. Ce plateau ne présente aucun accident majeur.

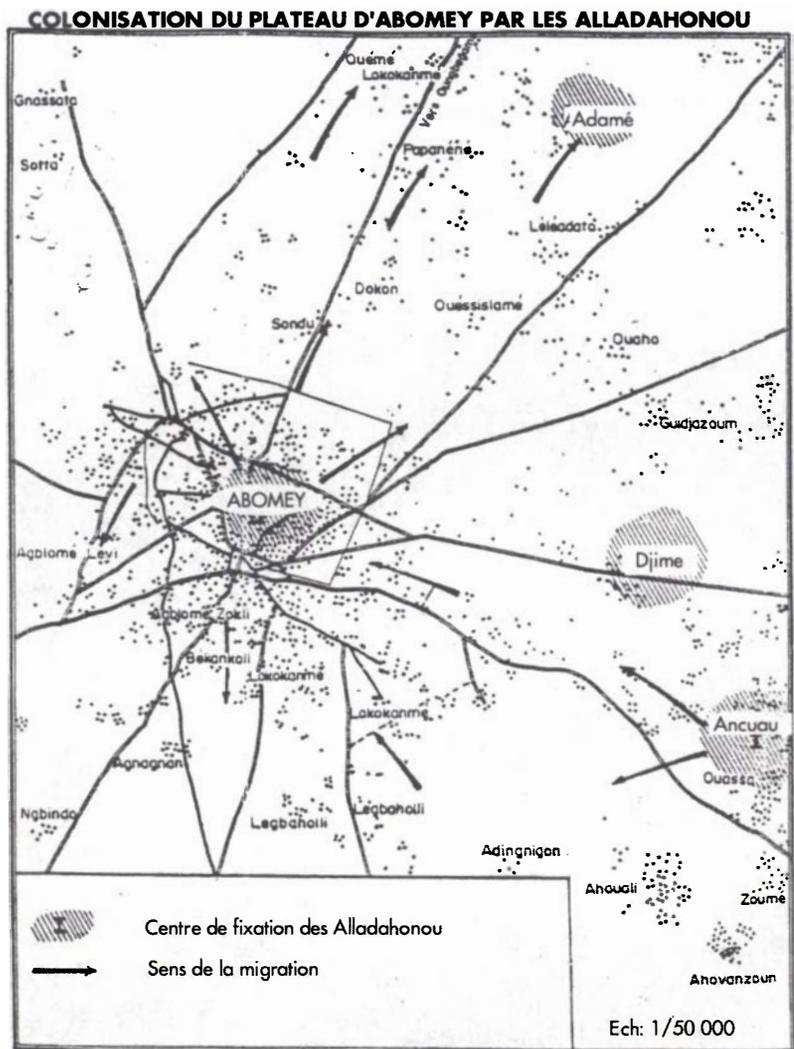
La ville est une création de la dynastie des Aladaxonu, creuset de la civilisation fon. Elle s'est développée à partir des palais royaux avec des populations essentiellement fon auxquelles se sont ajoutées d'autres ethnies pour des raisons guerrières, serviles ou commerciales.

Abomey dispose d'une douzaine de palais et temples sacrés qui fait son originalité et lui confère l'aspect d'une « ville-sanctuaire ». La cité d'Agbomey, celle entourée par le fossé d'enceinte, s'est édifiée autour du palais royal. Ce palais symbolise non seulement la grandeur et la puissance du royaume mais également la continuité et le caractère centralisé du pouvoir des Aladaxonu. Source du pouvoir, chaque roi devait y construire son palais et y installer toute sa cour ainsi que sa nombreuse famille.

Hors de la cité, c'est-à-dire au-delà du fossé d'enceinte, les différents quartiers se sont organisés autour des palais princiers ou résidences des vidaxo. La nomination de ceux-ci, acte politique qui traduisait la continuité du pouvoir et visait la pérennité de la dynastie, était sanctionnée par des cérémonies religieuses et rituelles marquant leur installation officielle.

L'organisation spatiale résulte de l'implantation des différents palais princiers. La construction des palais implique la constitution des agglomérations qui forment ainsi les quartiers de la ville. La ville compte sept quartiers formant une spirale dont le centre de gravité est le palais royal transformé en musée. Chaque quartier a été créé autour de la construction d'un palais princier, de temples sacrés et de lieux de culte.

Figure 1
Colonisation du plateau d'Abomey par les Aladaxonu.



La grande caractéristique du site d'Abomey est le mode d'usage du sol. Le système foncier fait que peu de terrains urbains sont réellement occupés. La plupart des terrains sont « gelés » à l'intérieur même de la ville où aucune activité ne peut se développer.

L'époque coloniale a brisé la dynastie mais les dynamiques sociales et spatiales de la ville se perpétuent jusqu'à nos jours. Les seules tentatives d'opérations d'urbanisme de l'époque coloniale (lotissement du marché de Houndjro à la Préfecture) et des années 70 (lotissement de Goho) ont été limitées et se sont heurtées à l'organisation traditionnelle et au système foncier très complexe.

Les nouvelles zones d'extension loties ne souffrent plus de contraintes foncières mais connaissent des occupations assez lentes. La densité moyenne de la ville est de 18 habitants à l'hectare. Certains quartiers denses comme le quartier Hountondji ont une densité de 100 hab./ha contre 10 à 15 hab./ha dans les zones d'extension comme Djimé-Nord.

La ville est peuplée essentiellement de natifs qui représentent environ 90 % de la population. Estimée à 50 170 habitants en 1979 et à 66 595 habitants en 1992, la population croît à un rythme très faible qui est de l'ordre de 2,5 % en moyenne par an. La taille moyenne des ménages est de 5,5 personnes et le revenu moyen mensuel par ménage est de 22 500 F CFA.

De par son statut de « Ville royale » doublée de chef-lieu de département, Abomey bénéficie d'infrastructures et d'équipements qu'elle partage avec la ville de Bohicon. Les deux villes forment une conurbation naturelle avec des fonctions urbaines complémentaires.

La voirie urbaine est composée de voies goudronnées, de voies pavées, de voies en terre et des cheminements piétonniers. Les voies goudronnées et celles en terre sont peu entretenues. Les voies pavées sont en bon état. Les voies piétonnières sillonnent les quartiers denses et leurs caractéristiques ne facilitent pas l'extension des réseaux d'électricité et d'eau.

Le réseau d'assainissement est embryonnaire et couvre seulement la zone du marché central. Ce réseau connaît une extension avec le programme de pavage des voies. On dénombre quelques zones basses sujettes aux inondations lors des fortes pluies.

Les réseaux d'adduction d'eau potable et d'électricité sont assez denses dans les zones d'extension mais épars dans les quartiers anciens. La consommation moyenne d'eau est de 22,5 l par jour et par habitant. La population a recours à d'autres sources de ravitaillement en eau notamment par les puits. Cependant, la grande profondeur de la nappe phréatique (55 m) et le faible débit des puits qui tarissent à la saison sèche ont poussé les populations à abandonner ce mode d'approvisionnement pour construire des citernes pour la collecte des eaux de pluie. Ce mode d'approvisionnement en eau par citerne et surtout sa conservation posent de graves problèmes d'hygiène.

La couverture sanitaire de la ville est assez satisfaisante. Il en est de même pour les équipements scolaires et de formation professionnelle.

L'activité artisanale liée au petit commerce est très développée. Elle constitue l'un des attraits culturels et touristiques avec la présence du musée, de plusieurs palais princiers, des temples sacrés. L'installation du Centre inter-état pour la promotion de l'artisanat d'art pour le tourisme culturel (CIPAT) est un atout pour le perfectionnement des artisans locaux et ceux de la sous-région. La fonction culturelle est très vivace et conditionne la structure de l'espace urbain.

Bien que située sur un site favorable à l'urbanisation, la ville connaît très peu d'extension urbaine comparable à celle des autres villes. L'essor du développement urbain se trouve compromis par le poids de la tradition qui a ses propres mécanismes de fonctionnement. Cette tradition est non seulement confirmée par les survivances des formes urbaines pré-coloniales, mais elle est quotidiennement illustrée par des pratiques, des comportements et des modes d'existence traduisant une identité culturelle dont les racines remontent à la création de la ville.

Allier la tradition et l'urbanisation des temps modernes dans la ville d'Abomey est un pari auquel se trouve confronté tout projet d'aménagement urbain. C'est pour une meilleure compréhension du fonctionnement social que deux études spécifiques ont été réalisées, l'une portant sur l'étude ethno-foncière et l'autre sur l'évolution historique, sociale et spatiale de la ville.

Les options d'aménagement du Plan directeur d'urbanisme sont fondées sur les considérations suivantes :

1. Aménager et rénover la ville d'Abomey en développant ses fonctions culturelle, touristique, éducative, commerciale et artisanale ;
2. Réhabiliter et développer les secteurs créateurs d'emplois ;
3. Encourager et consolider la réalisation à terme de la conurbation Abomey-Bohicon fondée sur une complémentarité au niveau des fonctions urbaines.

Abomey présente une ossature viaire en toile d'araignée caractérisée par des radiales dont la plupart convergent au marché central de Houndjro. Le plan de voirie préconise le renforcement de cette structure et la mise en place d'une voie rapide qui décongestionne la zone centrale du marché. Les voies radiales permettent les liaisons entre Abomey et les agglomérations environnantes. La voie rapide de 40 m d'emprise longe le sud et débouche à l'est de la ville sur la route Inter-Etat et le nouveau site prévu pour le marché régional. Le prolongement ouest de cette voie dessert l'ancien quartier administratif et les nouvelles zones à ouvrir à l'urbanisation. Cette voie qui fait partie de la nouvelle voie Inter-Etat Abomey-Bohicon-Kétou-Lilara est en cours de bitumage.

Figure 2
Structure de la voirie Abomey-Bohicon.

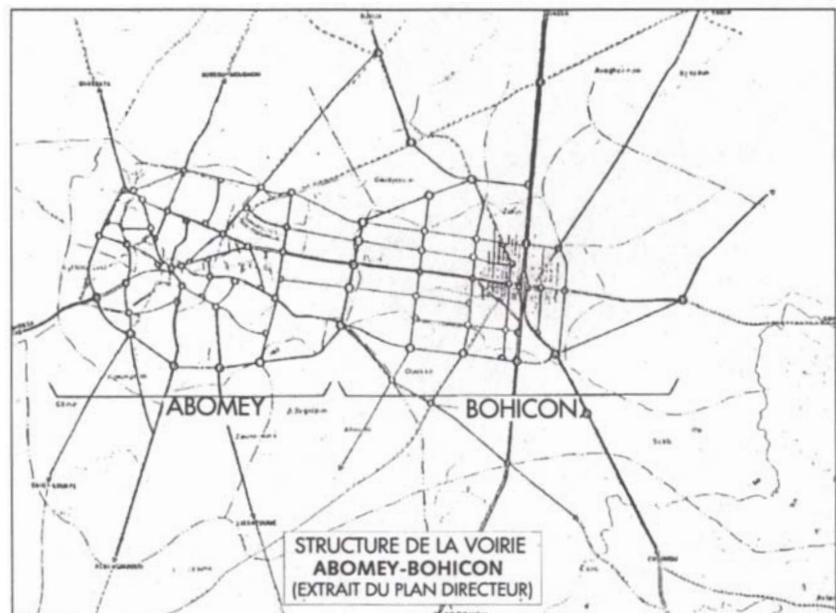
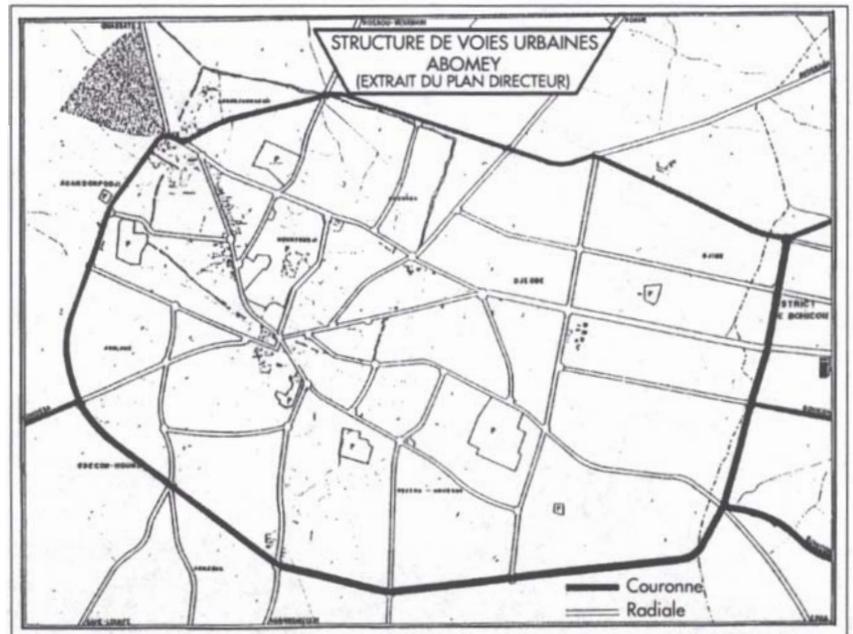


Figure 3

Structures des voies urbaines d'Abomey.



Il est proposé, sur la base des conclusions de l'étude ethno-foncière, une politique d'ouverture et d'élargissement de quelques voies dans le centre urbain pour améliorer les conditions et le cadre de vie de la population.

L'option spatiale de développement repose sur la définition de quatre (4) zones caractérisées comme suit :

1. Maintenir la densification de la ville ancienne et favoriser la desserte des quartiers et la création de pôles d'équipement en priorité sur les terrains princiers ;
2. Encourager la densification et la mise en valeur du lotissement de Goho ;
3. Entreprendre le lotissement de Djimè à l'est de la ville regroupant une zone administrative et le futur marché régional du Zou ;
4. Favoriser le maintien des populations rurales périphériques par la création de pôles d'équipements.

Des programmes d'équipements scolaires, sanitaires et socio-communautaires ont été proposés pour répondre aux besoins des populations actuelle et future.

Pour renforcer la fonction de chef-lieu de département du Zou, le Plan directeur d'urbanisme a retenu :

1. La création d'une zone administrative de 39 ha à Djimè pour abriter à terme les différents équipements publics et d'administration du Département en complément de la zone de commandement ;

2. La création d'un nouveau marché de 12 ha à Djimè et d'une zone commerciale ;
3. La création d'une réserve pour la résidence d'Etat d'une superficie de 58 ha ;
4. L'aménagement et l'agrandissement du terrain de Goho en un véritable stade omnisports.

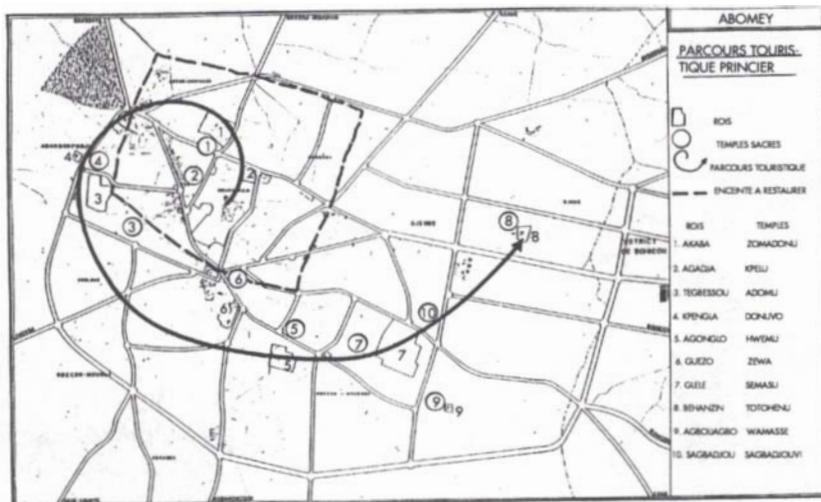
L'une des options fondamentales du Plan directeur d'urbanisme d'Abomey, et qui découle des conclusions des études sur l'évolution ethno-foncière, historique et sociale des quartiers, est la protection du patrimoine culturel de la ville. Abomey dispose d'une douzaine de palais et temples sacrés qui fait son originalité. Cette originalité a été maintenue et renforcée par la définition d'une politique de sauvegarde de ces monuments historiques. Il en résulte la mise en place d'un programme cohérent de restauration et de sauvegarde du palais royal et des palais princiers. Chaque palais princier a sa spécificité qui doit être mise en évidence. Aussi, la restauration et la sauvegarde de ce patrimoine suppose son ouverture aux curiosités touristiques pour faire de ces palais princiers des musées vivants sans porter atteinte à leur caractère sacré. Ce qui suppose des négociations avec les dynasties royales à l'instar de Porto-Novo. Le Plan directeur d'urbanisme a préconisé deux stratégies ; l'une qui consiste à définir le parcours touristique à partir de l'implantation des palais. Ce parcours touristique part du palais royal qui est le musée et prend fin au palais princier de Gbéhanzin (8e roi) à Djimè après les étapes des palais princiers d'Agaja (2e roi), d'Akaba (1er roi) de Kpengla (4e roi), de Tégbésu (3e roi), de Gézo (6e roi), d'Agonglo (5e roi), de Glélé (7e roi) et d'Agoli-Agbo (9e roi). La deuxième stratégie repose sur la restitution du fossé d'enceinte de la ville. Il s'agit, non pas de recreuser un fossé, mais de faire une matérialisation verte afin de ne pas perdre cette trace historique urbaine.

Le Plan directeur d'urbanisme préconise également la création d'un parc urbain, botanique et zoologique de 140 ha au nord du quartier de Djimè. Sur le plan de l'extension urbaine, il est envisagé, dans le cadre du renforcement de la conurbation Abomey-Bohicon, la création d'un nouveau quartier à Djimè autour du nouveau marché régional et de la sous-station régionale de la Communauté électrique du Bénin.

En résumé, la ville d'Abomey, loin d'être complètement figée, demeure, dans son organisation présente comme dans son évolution passée, en grande partie structurée par une dynamique sociale complexe. L'organisation spatiale repose sur les palais royaux et princiers et les temples sacrés, disposés en forme de spirale qui, partant du palais royal au centre, évolue dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Les différentes étapes du développement de cette spirale correspondent aux espaces urbains développés par des rois successifs, chaque espace étant le lieu privilégié de rattachements populaires. Malgré la colonisation, la disparition de la royauté proprement dite et la période de la révolution marxiste-léniniste, l'organisation aboméenne, en dépit d'une certaine désagrégation, demeure étonnamment inchangée. Elle semble avoir au

contraire assimilé à son propre fonctionnement les apports de la modernisation qui, loin de détruire ce système, lui ont fourni en quelque sorte de nouvelles bases. Ce qui traduit la grande capacité adaptative et donc de suivi de ces structures traditionnelles.

Figure 4
Parcours touristique princier.
Extrait du Plan directeur d'urbanisme
d'Abomey, 1988.



Le Plan directeur d'urbanisme d'Abomey, basé sur une meilleure compréhension de l'évolution historique des quartiers et du fonctionnement ethno-foncier, a pris en compte le poids du passé et de la tradition. Cette dimension historique permet d'évaluer et de comprendre le mode de composition sociale approprié pour créer la dynamique urbaine voulue par le Plan directeur. Ainsi, la revalorisation du patrimoine culturel et la réhabilitation des sites célèbres et sacrés et la meilleure organisation des cérémonies et manifestations culturelles et cultuelles sont les points forts capables de créer des curiosités touristiques et l'animation urbaine. Il faut espérer que les options définies par le Plan directeur d'urbanisme et les programmes d'infrastructures et d'équipements pourront redonner à la ville d'Abomey une dimension de ville ouverte capable de synthétiser la tradition et les commodités de la ville moderne.

Références

1984 *Analyses urbaines d'Abomey.* PUB.
 1984 *Enquêtes socio-urbaines.* PUB.
 1985 *Etude ethno-foncière.* PUB.
 1985 *Etude de l'évolution historique et sociale des quartiers à Abomey.* PUB.
 1986 *Rapport du plan directeur d'urbanisme d'Abomey.*

Plan de développement du tourisme du Bénin

Richard Lohento

Un patrimoine riche et varié

Conformément à sa tradition de terre d'accueil et au regard de ses ressources touristiques aussi bien naturelles que socioculturelles, le Bénin a toujours été un pays ouvert au tourisme.

Les régions touristiques s'étendent sur l'ensemble du pays et recouvrent principalement :

1. Cotonou, la capitale économique et son animation typiquement africaine, ses restaurants et maquis. La ville dispose de belles plages, d'un lac et d'une lagune. Sa principale caractéristique est l'imposant marché Dantokpa ;
2. Ganvié, à dix-neuf kilomètres sur le lac Nokoué, l'un des sites les plus pittoresques d'Afrique de l'Ouest. Il s'agit d'un village de cases, bâti sur l'eau afin de protéger les habitants des chasseurs d'esclaves. La pêche est l'activité dominante et la circulation se fait en pirogue ;
3. Porto-Novo, à trente-deux kilomètres, fondée à la fin du XVI^e siècle, qui possède un musée ethnographique et le palais du roi Toffa ;
4. Adjarra, rendu célèbre par son marché aux tambours ;
5. Ouidah, autour de laquelle fut organisée la « Route des Esclaves », à quarante-cinq kilomètres de Cotonou, et qui est la capitale spirituelle du Bénin. Elle a prospéré avec le commerce colonial (comptoirs portugais, français, anglais, danois, hollandais) et par le trafic des esclaves dont elle fut le premier port d'embarquement. C'est une ville-musée avec de nombreux couvents de féticheurs et des temples vaudou (capitale du culte vaudou) ;
6. Les abords de Ouidah, qui comportent de nombreux sites de qualité : le lac Athiémé, les sources thermales de Possotomé et Bopa, des chutes, la route des pêches qui longe la mer dans une grande cocoteraie affleurant l'océan, les plages du Grand Popo, Agoué (ville frontière), Allada (centre religieux et vaudou), Pobè et Kétou (anciens royaumes yorouba), etc. ;

7. Abomey, capitale royale de l'ancien royaume du Danxomè, comprenant une dynastie de douze rois qui se sont succédé jusqu'à l'époque coloniale, rendue célèbre par le corps des Amazones s'opposant à la conquête coloniale. Plusieurs sites touristiques de qualité entourent Abomey ;
8. La région Centre (Borgou) offre moins d'intérêt touristique. Parakou (chef-lieu, carrefour routier et terminal ferroviaire, centre Bariba) ; Nikki (capitale des Batomba) et Kandi, plus au Nord, sont les principaux pôles urbains ;
9. Au nord, à huit cents kilomètres de Cotonou, les réserves de la Pendjari et du parc du W sont les principaux atouts. Ce sont des régions de grande faune, avec des sites naturels de grande beauté (chutes, cascades, piscines et grottes naturelles, sites panoramiques, chaîne de l'Atacora...).

Figure 1
Bénin.



Sur le plan économique et afin de permettre une bonne exploitation de ces ressources touristiques, le Bénin se doit de créer des emplois et de rechercher de nouvelles sources de revenus. A cet égard, le

secteur du tourisme offre l'avantage de permettre la création d'investissements dans des domaines où la technologie peut facilement être maîtrisée. Générateur de devises et de revenus, le secteur du tourisme contribue à l'accroissement des recettes de l'Etat et a un effet d'entraînement sur plusieurs secteurs de l'économie nationale.

En économie libérale, le rôle du tourisme repose désormais non plus sur un faire-valoir direct de l'Etat dans le domaine de l'exploitation hôtelière, mais sur l'appui et l'encadrement des opérateurs économiques privés. Il est donc important que les pouvoirs publics disposent d'un cadre de cohérence (hiérarchisation des sites, zonage des implantations) pour éviter tout développement anarchique du secteur résultant d'un saupoudrage des efforts et favoriser au contraire la synergie des interventions.

La mise en valeur des potentialités touristiques contribue à la protection de l'environnement naturel et culturel qui répond elle-même à une préoccupation majeure tant des pouvoirs publics que des partenaires du développement.

La nouvelle image internationale acquise par le Bénin depuis la Conférence des forces vives de la nation en février 1990 lui confère, notamment dans la sous-région, un avantage dont son industrie touristique doit chercher à profiter.

Avec ce plan de développement du tourisme, les responsables entendent en premier lieu disposer d'une politique nationale de développement du tourisme qui leur permette d'engager utilement le dialogue avec les opérateurs économiques désireux d'intervenir dans ce secteur. L'administration se doit en effet d'être en position de préciser aux promoteurs et investisseurs les stratégies et priorités de l'Etat en matière de développement du secteur ainsi que les zones privilégiées d'implantation et d'activités touristiques.

Le plan permettra en deuxième lieu de définir clairement les rôles respectifs, en économie libérale, des pouvoirs publics (Etat de collectivités locales) et des opérateurs privés dans le secteur du tourisme.

En troisième lieu, dans le cadre des mesures d'accompagnement, le plan présente un certain nombre d'actions d'appui au secteur du tourisme dont les bénéfices économiques pourront être rapidement ressentis.

Contenu du plan de développement du tourisme

Le tourisme occupe déjà une place dans les tout premiers rangs des secteurs d'activité productrice

Le recensement national des établissements économiques dans les dix principaux centres urbains réalisé par l'INSAE dans le cadre du projet BIT/PNUD PEESI – BEN/87/023 place le secteur tourisme (hôtellerie et restauration) :

1. Au 2^e rang national par le nombre total des établissements (dix-neuf mille quatre cent vingt), derrière le commerce de détail (soixante-dix-neuf mille cinq cent quarante-trois), mais devant

les autres services (neuf mille huit cent cinquante-six), les transports (neuf mille cinq cent un), le textile (cinq mille sept cent quarante-cinq) ;

2. Au 2^e rang national par le nombre d'établissements dans le secteur moderne (mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit), derrière le commerce de détail (six mille trois cent douze) et le bois (mille soixante-douze) ;
3. Au 1^{er} rang national par la proportion de femmes chefs d'établissements sédentaires (soixante-douze pour cent), devant le commerce de détail (soixante-trois pour cent), l'industrie chimique (soixante-deux pour cent) et le textile (trente-huit pour cent).

Au total, le secteur moderne et informel du tourisme emploie directement trente-trois mille personnes, hors les chefs d'établissements eux-mêmes, ce qui permet d'estimer le nombre d'emplois directs et indirects générés par l'activité touristique aux environs de soixante-dix mille, soit environ six pour cent du total de la population active (un million cent quatorze mille cinquante-trois en 1992).

Avec treize à quinze milliards de recettes en devises en 1994, le tourisme se place au 2^e rang national des activités économiques génératrices de devises, immédiatement derrière le coton, devant le pétrole et tous les autres secteurs.

Grâce à une bonne intégration économique nationale (soixante-douze pour cent des consommations intermédiaires sont d'origine locale), le solde net de la balance courante du tourisme est estimé entre 10,5 et 12,5 milliards en 1994.

Toutefois, le tourisme ne représenterait encore que 1,3 % du PIB non agricole, et 0,9 % du PIB marchand, selon les estimations faites pour l'année 1994.

Le tourisme offre de réelles possibilités de développement

Il faut qu'il accompagne la croissance de la clientèle d'affaires. Il peut promouvoir et stimuler le développement d'une clientèle de réunions et de congrès et contribuer à l'équilibre du nouveau Centre de conférences. Le Bénin a les ressources suffisantes pour développer son tourisme de loisirs.

La clientèle d'affaires

En se basant sur l'évolution projetée du PIB (entre 3 % et 6 % l'an), la clientèle d'affaires devrait croître au rythme de 5 % l'an.

La clientèle de réunions et de congrès

Le potentiel d'accueil du Centre de conférences et d'un équipement de foire commerciale qui pourrait le compléter serait de 12 000 personnes par an. Ceci représenterait moins de 3 % du total des conférences se passant en Afrique.

Les ressources pour le tourisme de loisirs

Handicapé par l'absence d'un produit touristique balnéaire, le Bénin peut se positionner par contre très favorablement par rapport à la clientèle potentielle et par rapport à ses concurrents, notamment régionaux, sur deux créneaux :

1. Le tourisme « naturel » : vision et chasse dans les parcs nationaux ; écotourisme sur les lagunes et rivières ;
2. Le tourisme « culturel » : palais royaux ; villes historiques ; vodoun.

En 1994, le Bénin a accueilli deux cent soixante-huit mille vingt-huit touristes et excursionnistes (entrées des non-résidents aux frontières), se répartissant comme suit :

Par nationalité	69 % Africains non béninois 20 % Béninois non résidents 08 % Européens 03 % Américains, Asiatiques et divers
Par provenance	95 % de provenance régionale 05 % de provenance intercontinentale
Par mode de transport	84 % par la route 16 % par avion
Par mode d'hébergement	58 % par l'hôtel 42 % hors hôtel (chez l'habitant).

Compte tenu du potentiel de développement, et en faisant des projections très raisonnables, la fréquentation touristique du Bénin pourrait évoluer comme suit entre 1994 et 2005 (selon l'hypothèse la plus vraisemblable en cas d'application de cette politique de développement touristique).

Tableau 1 Evolution de la clientèle touristique (nombre de touristes)

	1994	2005	VARIATION 1994-2005	
			VALEUR ABSOLUE	%
NOMBRE TOTAL DE TOURISTES	251.742	548.510	+296.768	+118%
CLIENTÈLE D'AFFAIRES ET DE CONFÉRENCES DONT :	195.825	334.927	+139.102	+71%
1. Clientèle non africaine ;	33.501	57.298	+23.797	+71%
2. Clientèle africaine non béninoise ;	130.968	224.000	+93.032	+71%
3. Clientèle béninoise non résidente	31.356	53.629	+22.273	+71%
CLIENTÈLE DE LOISIRS DONT :	55.917	213.583	+157.670	+282%
1. Clientèle non africaine ;	5.539	71.224	+65.685	+1.185%
2. Clientèle africaine non béninoise ;	20.255	63.019	+42.764	+211%
3. Clientèle béninoise non résidente	30.123	79.340	+49.217	+163%

La plus forte progression relative viendrait de la clientèle non africaine de loisirs, majoritairement européenne mais aussi américaine (noirs américains), aujourd'hui très peu présente au Bénin (à peine cinq mille cinq cents personnes par an, y compris les résidents non africains dans les pays voisins). C'est vers cette clientèle potentielle qu'est orientée principalement la politique de développement du tourisme de loisirs.

Deux objectifs immédiats sont prioritaires

Pour pouvoir attirer et accueillir dans les meilleures conditions les touristes, tant les hommes d'affaires et les congressistes que les vacanciers, il est indispensable :

D'améliorer significativement le niveau qualitatif des prestations hôtelières :

En effet, les hôtels existants n'offrent toujours pas le confort et les services nécessités par un niveau de qualité suffisant pour recevoir la clientèle visée.

Il est donc prioritaire :

1. De rénover les hôtels pour les rendre conformes aux standards internationaux. Le plan se propose de remettre à niveau la totalité de l'hôtellerie d'ici 2005 ;
2. D'améliorer significativement la qualité des services des hôtels.

De valoriser quelques produits touristiques remarquables :

Pour répondre aux attentes des touristes, il faut disposer très rapidement de quelques attractions fortes, parfaitement mises en valeur et convenablement organisées. Aujourd'hui au Bénin, les principaux centres fréquentés par les touristes (Ganvié, palais royaux d'Abomey, parc de la Pendjari, etc.) ne répondent totalement ni dans leur agencement, ni dans leur organisation, aux critères qualitatifs attendus d'une clientèle internationale habituée à voyager dans le monde entier et devenue très exigeante.

Pour pallier le plus vite possible ce handicap, il est proposé de sélectionner un nombre très limité de produits touristiques et de les valoriser prioritairement. La sélection a été effectuée sur les critères suivants :

1. Demande de la clientèle, appréciée sur la base d'une enquête faite auprès des opérateurs touristiques européens ;
2. Accessibilité pour les différentes catégories de clientèle (hommes d'affaires et congressistes aussi bien que vacanciers) ;
3. Facilité de mise en œuvre (support organisationnel) et intégration des populations dans leur fonctionnement.

Sur ces bases, il a été retenu trois produits prioritaires ayant chacun fait l'objet d'un « avant-projet » présentant leur contenu, leur organisation, leur coût, les résultats attendus. Il s'agit :

1. De la valorisation touristique du quartier historique de Ouidah : rénovation d'une trentaine de bâtiments anciens, création de circuits de visites thématiques, animations touristiques et culturelles (musées de Ouidah), train touristique Cotonou-Ouidah ;
2. De la valorisation touristique du parc de la Pendjari : création d'un campement sur pilotis au bord de la mare Bori près de Batia accessible toute l'année, participation des villageois de Tanougou ;
3. Des villages d'accueil touristique : aménagement de « cases de passage » améliorées pour l'accueil des touristes dans les villages.

Des recommandations sont formulées pour l'amélioration des autres sites déjà les plus fréquentés : développement d'un écotourisme dans l'ensemble des villages lacustres ; réorganisation du musée et des sites à Abomey.

Enfin, le Bénin ne dispose pas actuellement d'une hôtellerie réellement adaptée à l'accueil des vacanciers à leur arrivée dans le pays, du type village de vacances. Cette lacune devrait être comblée très rapidement.

Des mesures d'accompagnement sont nécessaires

Pour atteindre les objectifs prioritaires, pour lancer le tourisme et pour en assurer le développement durable, les mesures d'accompagnement suivantes sont nécessaires :

1. Encouragement au secteur privé ;
2. Promotion commerciale ;
3. Formation professionnelle et sensibilisation de la population ;
4. Préservation du patrimoine naturel et culturel.

Le produit touristique du Bénin dépend de ses richesses naturelles et culturelles. Leur préservation et leur valorisation convenable sont donc la condition absolue d'un développement durable du tourisme. Or, certaines d'entre elles sont menacées de dégradation rapide (villages lacustres, érosion littorale, bâtiments anciens, etc.).

Pour que les principales richesses à vocation touristique soient préservées, il est proposé l'instauration de :

1. Zones et sites d'intérêt touristique : espaces connaissant ou éventuellement appelés à connaître une certaine fréquentation

touristique. L'administration du tourisme doit être consultée sur tout projet s'inscrivant dans ces zones. Il s'agit notamment des zones et sites suivants :

- a. Dans le sud : tout le littoral Atlantique ; les rives des fleuves et lagunes sur une profondeur de trois cents mètres ; les quartiers historiques de Ouidah, Porto-Novo, Abomey ; certains sites particuliers (palais royaux d'Allada, Porte de Kétou, etc.),
- b. Dans le nord : les parcs et réserves dans leur totalité ; les rives du Niger entre Malanville et Pékinga ; certains sites (chutes de Kota et Tanougou, camp fortifié de Datawori, etc.), palais et tombes royales de Nikki,
- c. Dans le centre : grottes de Dassa-Zoumé, collines de Savè, etc. ;

2. Zones et sites d'aménagement touristique : espaces destinés à des utilisations à caractère touristique exclusivement.

L'administration du tourisme y est directement compétente, conjointement avec l'administration en charge du domaine concerné. Il s'agit notamment des zones et sites suivants :

- a. Dans le sud : sites de Grand Popo et Bouches du Roy, sites en bordure du lac Ahémé, quartier historique de Ouidah, site d'un village de vacances à Djègbadji, plage à Fidjrossè, zone d'affaires internationale de Cotonou (Sheraton, Centre de conférences, Novotel), parc urbain de loisirs (entre le Novotel et le Port), Croix du Sud, rives de Plakodji, PLM Aledjo, site de l'Eldorado, embarcadères pour les villages lacustres, quartier historique et bord de lagune à Porto-Novo, zone touristique de Sèmè, quartier historique d'Abomey,
- b. Dans le nord : sites des équipements touristiques dans les parcs.

Par ailleurs, il faut que le tourisme soit associé à l'établissement en cours de la législation sur la protection du littoral ainsi qu'à celle sur les monuments historiques et la préservation du patrimoine et il faut que ces législations soient ensuite rapidement appliquées avec la plus grande rigueur.

L'administration du tourisme et les opérateurs touristiques privés doivent établir un véritable partenariat professionnel. A l'administration, les tâches d'orientation et d'encadrement du secteur ; aux opérateurs privés, toutes les activités commerciales. Mais ils doivent collaborer dans tous les domaines, l'une ou l'autre étant leader selon la nature des domaines concernés.

L'administration est leader mais les opérateurs privés sont associés au travers d'organismes consultatifs pour :

1. La définition de la politique générale du tourisme : Conseil national du tourisme ;
2. Le classement des hôtels : Commission d'agrément des établissements touristiques ;
3. La formation professionnelle : Comité de la formation professionnelle touristique.

Les opérateurs privés sont leaders mais l'administration est associée en siégeant dans les institutions ou en contrôlant le respect de la réglementation pour :

1. Le développement et l'exploitation des projets touristiques (hôtels, restaurants, agences de voyages, agences régionales de développement, associations des villages d'accueil touristique, etc.) ;
2. L'organisme chargé de la promotion touristique du Bénin.

Dans ce contexte, l'administration du tourisme a besoin de renforcer rapidement son statut et sa capacité opérationnelle et professionnelle, afin de pouvoir convaincre tant les autres administrations ayant la charge de secteurs auxquels le tourisme est directement lié (transport, développement rural, culture, etc.) que les professionnels du tourisme eux-mêmes du bien-fondé de la nouvelle politique de développement touristique et de l'utilité de mettre en œuvre les mesures préconisées.

Conclusion

Etant donné l'interaction tourisme-culture et la particularité du caractère culturel du tourisme béninois, la mise en œuvre de la politique nationale de développement touristique aura une incidence directe sur l'environnement culturel. Cette politique touristique appelle une amélioration des produits historiques et culturels que sont les musées et qui font partie intégrante du produit touristique national. C'est pourquoi, lorsque l'on sait que l'exploitation touristique des palais et sites royaux a permis de doter le tourisme béninois d'une base matérielle très appréciée par la clientèle tant nationale qu'internationale, l'avenir de ce patrimoine historique et culturel intéresse au premier plan le développement touristique du Bénin.

Conclusions des participants à la conférence

Motion de remerciements

Nous, participants à la conférence internationale « Passé, présent et futur des palais et sites royaux d'Abomey », ressortissants du Bénin, du Cameroun, du Mali, du Niger, du Sénégal et du Togo,

- considérant que les sites et palais royaux d'Abomey sont une part importante du patrimoine africain,
- considérant que toute perte subie par ce patrimoine commun constitue une perte pour l'ensemble du continent,
- appréciant la qualité exceptionnelle de l'organisation et du déroulement de la conférence,

adressons nos vifs remerciements aux autorités béninoises et aux organismes et institutions internationales : UNESCO, GCI, ICCROM, CRATerre-EAG, Coopération italienne, Coopération française, Coopération américaine,

remercions également la communauté d'Abomey, particulièrement les familles royales, pour la chaleur de l'accueil qui nous a été réservé.

Motion des professionnels africains

Nous, professionnels africains du Cameroun, du Mali, du Niger, du Sénégal et du Togo, invités à cette conférence, remercions très chaleureusement les autorités béninoises et les différentes institutions qui nous ont permis d'être présents à cette conférence si enrichissante.

Vu que la situation des palais et sites historiques d'Abomey est encore très fragile et que le processus de détérioration est très rapide, nous insistons une fois encore sur la nécessité d'avoir une action efficace et immédiate. Mais, comme nous l'avons constaté, les interventions faites rapidement sans plan d'orientation sont dangereuses. Il est donc essentiel de préparer un plan de gestion global incluant la documentation des sites historiques, l'élaboration d'une liste de priorités, la préparation d'un programme de conservation et d'entretien, la programmation de formation pour les professionnels béninois et les directives pour la valorisation par le tourisme culturel.

Vu la collaboration très fructueuse qui vient de s'achever, avec des institutions de qualité, nous sollicitons avec les collègues béninois l'attention et l'aide de ces différentes institutions pour la mise en œuvre de ce plan de gestion.

Mais le site des palais royaux d'Abomey n'est pas le seul où se pose ce problème en Afrique. Abomey devrait donc être un cas pilote pour enclencher et développer des processus similaires dans d'autres pays. C'est pour cette raison que nous demandons aux collègues béninois de continuer à rester vigilants et de nous informer du suivi de cette conférence, et à tous les responsables des institutions ici présentes, Getty, ICCROM, CRA Terre-EAG, de ne pas s'arrêter au milieu du gué aboméen mais d'avoir une vision étendue aux autres sites de l'Afrique au sud du Sahara.

Nous vous remercions.

Abomey, le 25 septembre 1997

APPENDICE B

Participants à la conférence

Alexis Adande

Directeur
West Africa Museum Program
Dakar, Sénégal

Joseph Adande

Professeur d'histoire de l'art
Université Nationale du Bénin
Cotonou, République du Bénin

Guillaume Adjaho

Conseiller technique
Ministère de la Culture et de
la Communication
Cotonou, République du Bénin

Christophe Agbachi

Interprète
Ahomey, République du Bénin
Tél : 229-500297

Jérôme Agbo

Chef de la circonscription urbaine de
Ouidah
Ouidah, République du Bénin

Léonard Ahonon

Section des Monuments et sites,
Direction du Patrimoine Culturel
Cotonou, République du Bénin

Justin Alaro

Conservateur du musée Akaba
Edena de Kétou
Kétou, République du Bénin

Jérôme Alladaye

Professeur d'histoire
Université Nationale du Bénin
Cotonou, République du Bénin

Zéphirin Alognon

Directeur départemental du ZOU,
Ministère de l'Environnement, de
l'Habitat et de l'Urbanisme
Cotonou, République du Bénin

Giovanna Antongini

Anthropologue
Centre du Patrimoine Mondial
Piazza de la Pigna, 53
Rome 00186, Italie
Tél : 39-06-678 4976
Fax : 39-06-678 8202

Nondichao Bachalou

Historien des familles royales d'Abomey
Abomey, République du Bénin

Mamadou Berthé

Architecte, Vice-Président ICOMOS
Avenue Pirago-Diop
Angle Rue C Pointe
Dakar, Sénégal
Tél : 221-25 59 38
Fax : 221-24 03 39

Suzanne Preston Blier

Professor
Harvard University
Arthur M. Sackler Museum
485 Broadway
Cambridge, Massachusetts 02138,
USA
Tél/Fax : 1-617-497 1464

Philippe Boncour
Conseiller du Ministre
 Ministère de la Culture
 BPV 39
 Abidjan, Côte d'Ivoire
 Tél : 225-21 22 80
 Fax : 225-21 78 06

Epiphane P. Boton
*Chef de la circonscription
 urbaine de Kétou*
 Kétou, République du Bénin

Léon Brattier
Journaliste
 La Nation
 République du Bénin

Roberta Cafouri
Chercheur
 Via Aldo Moro, 13
 10040 Borgaretti
 Turin, Italie
 Tél : 39-11-35 81 617

Lassana Cissé
Chef de mission
 Mission Culturelle de Bandiagara
 Ministère de la Culture et de la
 Communication
 BP 116
 Bamako, République du Mali
 Tél : 223-23 27 05
 Fax : 223-22 83 19

Miguel Angel Corzo
 The Getty Conservation Institute
 1200 Getty Center Drive, Suite 700
 Los Angeles, CA 90049, USA
 Tél : 1-310-440 6220
 Fax : 1-310-440 7713

Lincoln Dahl
Public Affairs Officer
 Ambassade des Etats-Unis
 BP 2012
 Cotonou, République du Bénin
 Tél : 229-30 03 12
 Fax : 229-30 03 84

Boubacar Hama Diaby
Chef de mission
 Mission Culturelle de Djenné
 BP 25
 Djenné, République du Mali
 Tél : 223-22 29 55
 Fax : 223-22 83 19

Nayondjoua Djanguedane
Conservateur
 Musée national
 BP 12156
 Direction du Musée national
 des sites et des monuments
 Lomé, Togo
 Tél : 228-21 71 40
 Fax : 228-22 18 39

Denis Dohou
Ancien conservateur
 Musée historique d'Abomey
 Abomey, République du Bénin

Valerie Dorge
Project Specialist, Conservation
 The Getty Conservation Institute
 1200 Getty Center Drive, Suite 700
 Los Angeles, CA 90049, USA
 Tél : 1-310-440 6829
 Fax : 1-310-440 7712

Eugene Dossoumon
*Chef de la circonscription
 urbaine de Savalou*
 Savalou, République du Bénin

Florentin Feliho
Président
 Conseil des Anciens Notables
 et Sages d'Abomey historique
 Abomey, République du Bénin

Sylvestre Fohoungo
Journaliste
 La Matin
 Cotonou, République du Bénin

Daah Tomanaga Marc Glélé
Représentant des familles royales
 Abomey, République du Bénin

Maurice Ahonzo Glélé
*Membre de la Cour
 constitutionnelle du Bénin*
 Abomey, République du Bénin

Roger Ikor A. Glélé
Représentant des familles royales
 Abomey, République du Bénin

Alain Godonou

Coordinateur
 ICCROM-PREMA
 BP 2205
 Porto-Novo, République du Bénin
 Tél : 229-21 48 38
 Fax : 229-21 48 38

Toussaint Godonou

Conservateur
 Musée historique d'Abomey
 BP 25
 Abomey, République du Bénin
 Tél : 229-50 03 14

Aimé Gonçalves

Architecte
 Direction du Patrimoine Culturel
 BP 04-0488
 Cotonou, République du Bénin
 Tél : 229-30 32 19
 Fax : 229-31 59 31

Gilbert Goudjo

Conservateur
 Musée Homné
 Porto-Novo, République du Bénin

Colette Gounou

Conservateur
 Musée ethnographique de Porto-Novo
 Porto-Novo, République du Bénin

Vincent Guezodje

Vice-Président
 VIDEKON
 Abomey, République du Bénin

Gaël de Guichen

Assistant du Directeur général
 ICCROM
 Via di San Michele, 13
 Rome 00153, Italie
 Tél : 39-06-585 53 361
 Fax : 39-06-58 55 3349

Hugo Houben

Architecte-Chercheur
 CRATERre-EAG—projet Gaia
 BP 2636
 Grenoble 38036 Cedex 2, France
 Tél : 33-4-76 40 66 25
 Fax : 33-4-76 22 72 56

Albert Houkpevi

Conservateur
 Musée de Ouidah
 Ouidah, République du Bénin

Emilienne Tété Hounsou

*Chef de la circonscription
 urbaine de Dangbo*
 Dangbo, République du Bénin

Thierry Joffroy

Architecte-Chercheur
 CRATERre-EAG—projet Gaia
 BP 2636
 Grenoble 38036, Cedex 2, France
 Tél : 33-4-76 40 66 25
 Fax : 33-4-76 22 72 56

Rigobert Kouagou

Secrétaire général
 Ministère de l'Éducation nationale
 Cotonou, République du Bénin

Mathias Labitan

Directeur de l'Administration
 Ministère de la Culture et
 de la Communication
 Cotonou, République du Bénin

Dubi Lenz

Journaliste
 1 Gruner Street
 Tel Aviv 69498, Israël
 Tél : 972-3-642 8453
 Fax : 972-3-642 8453

Terry Little

ICCROM-PREMA
 Via di San Michele, 13
 Rome 00153, Italie

Richard Lohento

Directeur du Tourisme et de l'Hôtellerie
 Ministère de l'Artisanat et du
 Tourisme
 Cotonou, République du Bénin

Kathleen Louw

Project Coordinator, Conservation
 The Getty Conservation Institute
 1200 Getty Center Drive, Suite 700
 Los Angeles, CA 90049, USA
 Tél : 1-310-440 6216
 Fax : 1-310-440 7709

Alain-Raoul Lozes
*Chef de la circonscription urbaine
 d'Abomey*
 Abomey, République du Bénin

Susan Middleton
Photographer, Consultant GCI
 2595 Greenwich Street
 San Francisco, CA 94123, USA
 Tél : 1-415-922 5503
 Fax : 1-415-922 6504

Noelie Mikponhoue
Chef du service des musées
 Direction du Patrimoine Culturel
 BP 04-0488
 Cotonou, République du Bénin
 Tél : 229-30 32 19
 Fax : 229-31 59 31

Dorothé Mizéhoun
*Conservateur des bâtiments des palais
 royaux d'Abomey*
 Musée historique d'Abomey
 BP 25
 Abomey, République du Bénin
 Tél : 229-50 03 14

Oumarou Nchare
Directeur des Affaires Culturelles
 Musée royal de Foumban
 BP 50
 Foumban, Cameroun
 Tél : 237-48 22 27

Chaibou Neino
Gestionnaire du Patrimoine Culturel
 Ministère de la Culture et de la
 Communication
 BP 215, Niamey, Niger
 Tél : 227-72 28 74
 Fax : 227-73 36 85

Martin N'Kwendo
Conservateur
 Musée de Natitingou
 Natitingou, République du Bénin

Constant Noanti
Conservateur adjoint
 Musée historique d'Abomey
 BP 25
 Abomey, République du Bénin
 Tél : 229-50 03 14

Bachir Oloude
Directeur général
 SERHAU
 Cotonou, République du Bénin

Edouard Ouin-Ouro
*Chef de la circonscription urbaine
 de Natitingou*
 Natitingou, République du Bénin

Giovanna Piccarreta
Ministère italien des Affaires étrangères
 Direction Générale Coopération
 Afrique
 25 via S. Contarini
 00194 Rome, Italie
 Tél : 39-06-36 91 41 50
 Fax : 39-06-32 35 883

Francesca Piqué
Conservation Specialist, Conservation
 The Getty Conservation Institute
 1200 Getty Center Drive, Suite 700
 Los Angeles, CA 90049, USA
 Tél : 1-310-440 6219
 Fax : 1-310-440 7709

Leslie Rainer
Wall paintings conservator, consultant,
 422-B Altair Place
 Venice, CA 90291, USA
 Tél : 1-310-396 8717

Désiré Saka
*Chef de la circonscription
 urbaine de Parakou*
 Parakou, République du Bénin

Constant Samson
Consultant GCI
 BP 8070
 Cotonou, République du Bénin
 Tél : 229-33 34 04
 Fax : 229-36 05 35

Souka Seko
Conservateur
 Musée de Parakou
 Parakou, République du Bénin

Nourieni Tidjani-Serpos
*Ambassadeur-Délégué permanent du
 Bénin*
 UNESCO
 Paris, France

Aly Ould Sidi

Gestionnaire de site
Mission culturelle de Tombouctou
BP 63
Tombouctou, République du Mali
Tél : 223-92 10 81
Fax : 223-92 10 81

Giora Solar

Director, Conservation
The Getty Conservation Institute
1200 Getty Center Drive, Suite 700
Los Angeles, CA 90049, USA
Tél : 1-310-440 6245
Fax : 1-310-440 7709

Rachida de Souza-Ayari

Directrice
Direction du Patrimoine Culturel
BP 04-0488
Cotonou, République du Bénin
Tél : 229-30 32 19
Fax : 229-31 59 31

Tito Spini

Architecte
Centre du Patrimoine Mondial
Plazza de la Pigna, 53
Rome 00186, Italie
Tél : 39-06-678 4976
Fax : 39-06-678 8202

David Videhouenou

*Chef de la circonscription
urbaine de Porto-Novo*
Porto-Novo, République du Bénin

Capko-Clément Vodouhe

Chef du département d'histoire
Université Nationale du Bénin
Cotonou, République du Bénin

Emmanuel Voglozin

Président
Comité national d'organisation de la
conférence internationale
Ministère de la Culture et de la
Communication
Cotonou, République du Bénin

John Yates

Ambassadeur
Ambassade des Etats-Unis
BP 2012
Cotonou, République du Bénin
Tél : 229-30 03 12
Fax : 229-30 03 84

Timothée A. Zannou

Ministre
Ministère de la Culture et
de la Communication
Cotonou, République du Bénin
Tél : 229-30 32 19
Fax : 229-31 59 31

Pascal Zantou

Journaliste
Echos
République du Bénin

Jean-Marie Zinzindohoue

Représentant des familles royales
Abomey, République du Bénin

APPENDICE C

Auteurs

Joseph C.E. Adande est maître assistant d'histoire de l'Art à l'Université Nationale du Bénin. Il s'intéresse aux arts africains anciens et contemporains comme expression du champ mental des créateurs et signe des temps. L'essentiel de ses travaux de recherche a porté sur la civilisation des Fons d'Abomey. A ce titre, il a contribué de différentes façons à la nouvelle exposition au musée et a participé au colloque organisé par le Ministère béninois de la Culture et de la Communication et ses partenaires internationaux dont l'Institut Getty de Conservation sur le « Passé, présent et futur des palais et sites royaux d'Abomey ».

Jérôme Alladaye est né en 1948 à Abomey au Bénin. Titulaire d'un doctorat de 3^e cycle en histoire obtenu à Paris en 1978, il a enseigné au Lycée et à l'Université du Bénin au Togo de 1980 à 1985. Il est depuis professeur assistant à l'Université Nationale du Bénin où il s'occupe notamment d'histoire politique et sociale nationale.

Giovanna Antongini, anthropologue, et **Tito Spini**, architecte, travaillent depuis 1970 sur les formes et les systèmes de construction de l'espace élaborés par des sociétés ayant une organisation sociale différente (en Afrique : Mali, Burkina Faso, Niger, Mauritanie, Togo, Cameroun, Bénin). Leur choix méthodologique s'est fondé sur la conviction qu'entre culture et environnement il existe une évidente réciprocité, une ligne d'échange à double sens s'influençant mutuellement. Auteurs de nombreux articles parus dans des revues spécialisées, ils ont publié deux volumes : *Togu na* (Mali, Dogon) et *Il cammino degli antenati* (Burkina Faso, Lobi). En 1995, ils ont été chargés d'une mission UNESCO/Centre du Patrimoine Mondial visant à analyser la dimension anthropologique du site d'Abomey afin d'inclure cette dimension dans le plan de conservation des palais royaux.

Suzanne Preston Blier est professeur d'art africain dans les départements de l'histoire de l'art et des études afro-américaines à Harvard University. Elle a fait ses études doctorales en histoire de l'art et en archéologie à Columbia University où elle a également enseigné. Spécialiste en art et architecture africains, le professeur Blier a fait des recherches approfondies au Bénin et au Togo. Elle a publié de nombreux livres et articles, dont *African Royal Art: The Majesty of Form* (London: Calmann and King, 1998) ; *African Vodun: Art, Psychology, and Power* (University of Chicago Press, 1995) ; et *The Anatomy of Architecture: Ontology and Metaphor in Batammaliba Architectural Expression* (Cambridge University Press, 1985 ; University of Chicago Press, 1995, édition brochée).

Alain Godonou est né le 29 mars 1958 au Bénin et est conservateur de musée. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire de l'Université Nationale du Bénin et d'un diplôme d'études supérieures spécialisées de conservation de l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne. De 1985 à 1988, il a été chercheur à la direction des Musées, monuments et sites du Bénin. De 1988 à 1994, il a été conservateur du Musée du Palais Royal de Porto-Novo. Il est depuis 1995 assistant, puis chargé de programmes pour la formation des professionnels africains de musées, principalement dans les pays francophones. Il a notamment coordonné les opérations de sauvetage du Musée d'Abomey (palais royaux) dans le cadre de PREMA (Prévention dans les musées africains) en 1997.

Toussaint A. Godonou est né vers 1952 à Godomey au Bénin. Il a fait ses études secondaires à Porto-Novo, à l'issue desquelles il a été engagé en 1978 au Ministère de la Jeunesse, de la Culture populaire et des Sports en qualité de spécialiste en arts, en fonction de son aptitude à l'action culturelle. Il a suivi une formation en animation de jeunesse à l'Ecole supérieure du Komsomol à Moscou (1978), en animation culturelle au Centre régional d'action culturelle (CRAC) de Lomé au Togo et à l'Université III de Grenoble en France (1985-1987) ; ensuite en administration culturelle au CRAC de Lomé au Togo (1990-1992) et enfin en conservation et restauration à l'Ecole nationale du patrimoine de Paris en France (1995-1996). Il a occupé jusqu'en 1998 le poste de conservateur au Musée historique d'Abomey.

Aimé Gonçalves est architecte en chef des monuments historiques du Bénin. Formé à l'Ecole inter-états d'architecture et d'urbanisme de Lomé au Togo et à l'Ecole d'architecture de Marseille Luminy où il s'est spécialisé sur les projets d'habitat dans les pays en développement et sur les formes d'interventions architecturales en milieu ancien, M. Gonçalves est également spécialisé dans la conservation des monuments et sites et plus particulièrement des monuments en terre (formation CRATerre-EAG 1995) et la gestion des sites historiques et archéologiques (formation à l'ICCROM 1996). Responsable de la gestion technique du site des palais royaux d'Abomey, il a réalisé des travaux de restauration, notamment sur les palais de Gézo et de Glélé, dans le cadre du montage de la nouvelle exposition du Musée historique d'Abomey.

Vincent Guézodje est né le 8 juillet 1940 à Abomey. Après des études militaires en France, il a obtenu un diplôme de criminologie à la faculté de droit de l'Université Paris I, ainsi qu'un diplôme de l'Ecole de guerre et de la gendarmerie nationale française. De 1966 à 1993, il a été successivement Chef du bureau technique de la direction de la Gendarmerie nationale, Commandant de la Compagnie du Borgou, Commandant de l'Ecole nationale de la gendarmerie, Chef d'état-major des Forces de Sécurité publique, Directeur du Contrôle des Armées au Bénin. M. Guézodje est membre fondateur du Parti de la Révolution populaire du Bénin et a occupé les postes gouvernementaux suivants : Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et de la Législation (1967-1968) ; Ministre de l'Education nationale, de la Culture, de la Jeunesse et des Sports (1974-1975) ; Ministre des Enseignements du 1er degré (1975-1980) ; Ministre de l'Intérieur et de la Sécurité publique (1980-1982) ; Ministre de la Santé publique (1984-1985) ; Ministre des Enseignements moyen et supérieur (1985-1989). Il est actuellement membre du Conseil économique et social pour un mandat de 5 ans, jusqu'en 1999.

Franck Houndégla, né à Paris le 22 septembre 1967, est scénographe et designer. Il est associé avec Jean Paul Augry et Jean Luc Mairet au sein de BI.CKS, atelier développant des projets de muséographie, d'aménagement et de design, en Europe (France, Suisse, Allemagne, Portugal) et en Afrique de l'Ouest (Bénin, Côte d'Ivoire, Mali). Il collabore au programme d'enseignement PREMA (prévention dans les musées en Afrique) de l'ICCROM et est intervenant à l'Ecole nationale des beaux-arts de Lyon.

Thierry Joffroy, architecte spécialisé dans la construction en terre, travaille depuis plus de 15 ans au sein de l'équipe du CRATerre-EAG. Ses différentes activités, toujours proches des réalités du terrain, lui ont permis d'acquérir une bonne connaissance du patrimoine africain. Depuis plusieurs années, des missions d'assistance technique et de formation du personnel chargé de la conservation de sites historiques lui ont été confiées. Il est le rédacteur principal de la « Stratégie de formation pour la conservation du patrimoine immobilier en Afrique au sud du Sahara » qui a été adoptée par le Comité du Patrimoine Mondial et par le Conseil de l'ICCROM et va être mise en application dans le cadre d'un accord entre le Centre du Patrimoine Mondial, l'ICCROM et CRATerre-EAG.

Richard Lohento est Directeur du Tourisme et de l'Hôtellerie du Bénin depuis 1995. De 1990 à 1994, il a été Chef de cabinet des Ministères de l'Intérieur et de la Sécurité, du Commerce, de l'Artisanat et du Tourisme. Il a dirigé l'Hôtel de la Croix du Sud à Cotonou de 1988 à 1989, et auparavant a été Chef du service Relations avec les chaînes hôtelières pour l'ONATHO. Il a publié de nombreux articles sur le tourisme au Bénin dans des publications diverses.

Raoul Alain Francis Lozes est né en 1953 à Natitingou au Bénin. Ayant fait ses études primaires à l'Ecole catholique St Joseph à Porto-Novo et secondaires au Collège Père Aupiais à Cotonou, il entre à l'Université Nationale du Bénin en 1972, puis en 1978 poursuit des études spécialisées au Centre de formation administrative et de perfectionnement à Cotonou. Il est actuellement Chef de la circonscription urbaine d'Abomey.

Dorothé Mizéhoun est né le 6 février 1956 à Abomey au Bénin. Il a poursuivi ses études secondaires et universitaires et a obtenu son brevet d'études du premier cycle (BEP), son baccalauréat et son diplôme d'études techniques supérieures, option génie civil (DETS). Depuis 1984, année de prise de service à la direction des Musées, Monuments et Sites devenue Direction du Patrimoine Culturel, il a effectué des stages en Allemagne et en France pour se perfectionner dans les domaines de l'assainissement et de l'entretien des monuments, et de l'architecture de terre (à l'École d'architecture de Grenoble). Il est actuellement conservateur des bâtiments des palais royaux d'Abomey.

Constant M. Noanti est né vers 1959 au Bénin. Il a passé son baccalauréat en 1978, et en 1985 est sorti de l'Université Nationale du Bénin nanti d'une maîtrise en géographie option aménagement du territoire. Une courte expérience dans l'enseignement l'a mené à la direction des Musées, Monuments et Sites. Après l'obtention d'un diplôme d'études supérieures spécialisées en gestion du patrimoine culturel de l'Université Senghor d'Alexandrie (Egypte) en 1994, il a été nommé conservateur et conservateur adjoint. Il est actuellement conservateur adjoint du Musée historique d'Abomey.

Bachir Issiaka Oloude est né le 25 septembre 1955 à Porto-Novo au Bénin. Après l'obtention de son baccalauréat, il a suivi une formation en urbanisme à l'École africaine et mauricienne d'architecture et d'urbanisme. Il est recruté en 1982 par le Ministère de l'Équipement et des Transports et est chargé de plusieurs projets d'urbanisme sous la direction de l'Urbanisme et de l'Habitat. De 1989 à 1992, il est chef du Service d'études régionales, d'habitat et d'aménagement urbain (SERHAU), notamment responsable de la politique générale du SERHAU, et de diverses études de plans d'aménagement de villes et régions du Bénin. En 1990, il a entrepris la conception et la mise en œuvre des Registres fonciers urbains à Parakou et à Cotonou. En 1991, il a fait une étude de préparation du projet de réhabilitation et de gestion urbaines. Depuis 1992, il est Directeur général de la Société d'études régionales d'habitat et d'aménagement urbain (SERHAU-SEM). M. Oloude est l'auteur de nombreuses publications, notamment sur la ville de Porto-Novo et sur l'urbanisation en Afrique et au Bénin.

Francesca Piqué est employée à l'Institut Getty de Conservation depuis 1991, ayant travaillé d'abord en tant qu'Associé en recherche et, depuis 1995, comme Spécialiste en conservation. Elle a dirigé plusieurs projets du GCI, notamment ceux d'Abomey (avec Leslie Rainer), Prague et Ibiza, et contribue à de nombreux autres projets en Chine, Espagne, Tanzanie, aux États-Unis et en région méditerranéenne. Francesca Piqué a étudié la chimie physique à l'Université de Florence (1986-1992) et s'est spécialisée dans l'application de la chimie en conservation. Elle a également obtenu un diplôme de l'Institut Courtauld pour l'Art en conservation de peintures murales (1988-1991) et un Master in Science en conservation à l'Université de Londres (1991-1992). Elle possède une grande expérience des techniques d'analyse de matériaux et des techniques d'exécution de peintures et a effectué des recherches dans le Laboratorio per l'Affresco dans le département de chimie de l'Université de Florence, à l'Institut Courtauld à Londres et au GCI. Elle est l'auteur de plusieurs articles et présentations à diverses conférences internationales et elle a également donné des conférences dans le cadre de cours de conservation.

Leslie Rainer est une restauratrice de peintures murales, et consultante à l'Institut Getty de Conservation, qui a dirigé (avec Francesca Piqué) le projet pour la conservation des bas-reliefs de l'ajalala du roi Glélé des palais royaux d'Abomey (1993-1997). Elle a suivi des études d'histoire de l'art (BA, Bowdoin College, 1982), de conservation des surfaces architecturales décorées (MA, Antioch University, 1991), ainsi que de conservation des peintures murales (ICCROM, 1990), et de préservation du patrimoine architectural en terre (CRATerre-EAG/ICCROM, 1990). Depuis 1984, elle s'occupe de conservation des biens culturels, spécialisée dans les peintures murales et la décoration sur l'architecture en terre, et a travaillé en Afrique, Amérique du Nord et du Sud, Europe et Asie. Elle a publié plusieurs articles et a enseigné à l'ICCROM et CRATerre-EAG dans ces domaines.

Giora Solar est Directeur du groupe Conservation à l'Institut Getty de Conservation, où il travaille depuis 1995 en tant que spécialiste en planification, présentation, gestion et conservation des sites culturels. Ancien directeur pour la conservation de l'Autorité des antiquités d'Israël, il a servi comme architecte et conservateur de site de la Citadelle à Jérusalem et dans de nombreux autres sites archéologiques en Israël dont les salles des croisés à Acre, les bains romains d'Hammat-Geder, et la documentation des monuments musulmans sur le mont du Temple à Jérusalem. M. Solar a fait des études d'architecture et de planification urbaine dans les facultés d'architecture Polytechnique de

Milan et Technion de Haïfa. Il collabore aux sociétés professionnelles telles que ICOMOS où il a été secrétaire du comité international pour la formation, et est membre du comité exécutif depuis 1990. M. Solar a publié dans sa discipline et a enseigné dans plusieurs universités et programmes de conservation architecturale.

Rachida de Souza-Ayari est l'ex-Directrice du Patrimoine Culturel du Bénin. Sociologue formée à l'Université de Paris VIII et Paris V, Rachida de Souza-Ayari a suivi des cours de muséologie à l'École du Louvre et des stages de spécialités à l'École internationale de Bordeaux en 1981 et à l'Université de Bloomington en 1988. En tant que responsable des musées du Bénin, elle a contribué à de nombreux catalogues et expositions – *Les anneaux de la mémoire*, *Ingénieuse Afrique* (1992), *Dahomey 1930* (1997) – et dirigé l'équipe de rénovation de l'exposition du Musée historique d'Abomey.

Clément Cakpo Vodouhe est né en 1946 à Abomey au Bénin. Il est titulaire d'un doctorat de 3^e cycle en histoire obtenu en 1974 à Paris IV-Sorbonne. Professeur-assistant à l'Université Nationale du Bénin qu'il a intégrée en 1978, il y enseigne notamment l'histoire de la colonisation et des relations internationales. Il est Chef du département d'histoire et d'archéologie depuis 1993.

Résumés en anglais

The Kingdom of Danxomé: Objects, Signs, Spaces of Power

Giovanna Antongini and Tito Spini

From the beginning of the 17th century, the residences of the Abomey kings have been springboards for a dynamic of expansion that has been territorial, political, and cultural. This expansion was brought to a sudden end little more than a century ago by colonial conquest: the treaty imposed on January 29, 1894, severed the kingdom from its conquered lands, bringing it back to its territorial dimensions of 1610.

The colonial plan to overshadow history by reducing space has been countered by the growth of a weighty tradition, which developed an artificial past based on memory and on a hyperbolic iconography in which social organization is built on connection to one of the twelve royal lineages. Thus, the image of each element of urban space functions like a satellite of the royal site.

The palaces that stand at the center of this spatial system serve as the matrix of the language of signs that invests the entire city, witnesses to and archives of events that have punctuated the history of Abomey.

The aim is thus to retrace the genesis of this spatial organization, this exemplary language made up of signs, symbols, and materials. The originality of this architecture — which differs radically from that of both the Yoruba and Asante neighboring kingdoms — reveals a specific vision of the universe. The understanding of this particular spatial model leads us to determine reference points other than the cardinal points, in an attempt to discover that which is truly cardinal in this culture. We must analyze the whole in relation to the empty spaces and decode the genealogy inscribed on the terrain by the succession of palaces. The current dilemma is how to harmonize the double status of the site as both museum and high place of tradition. It is also important to verify the persistence of the organic relationship between this macrocosm (the royal palaces) and the components of the microcosms that compose it (temples, princely palaces, neighborhoods, etc.) when the culture is confronted with influences of other cultures and cults.

One of the goals of the international conference “Past, Present, and Future of the Royal Palaces and Sites of Abomey” was to identify the major elements that can give the museum site its full meaning.

The Bas-Reliefs of Glélé’s Palace: An Art beyond Image and History

Joseph C. E. Adandé

The author was instrumental in bringing the Getty Conservation Institute to Abomey to ensure the restoration of the original bas-reliefs from the *salle des bijoux* of Glélé’s palace. A full understanding of these bas-reliefs is only possible in a larger context that includes all the bas-reliefs of the Abomey plateau. Distinctive features of the Fon culture, these picto-ideograms relate the history of the kingdom on the walls of the royal palaces. These bas-reliefs do not invite a single interpretation but rather open the door to many possible meanings.

History in Relief: The Bas-Reliefs of the Royal Palaces of Danxomè — Creation and Preservation of a Tradition

Suzanne Preston Blier

This work examines issues of history and meaning in the royal ajalala bas-reliefs of Danxomè's King Glélé. Special attention is given to the relationship between their subject matter and the yearly royal ceremonies of *huetanu*. The history of bas-relief style, questions of abstract and naturalistic iconic form, and changes in bas-relief motif selection and technique are also explored. Indigenous and foreign sources of bas-relief imagery are discussed, as are the principal aims of early bas-relief preservation efforts.

Traditions, Living Cultures, and Contribution of the Community to Site Management

Vincent Guézodje

The author recounts the origin of the Dahomey kingdom and describes the successive royal dynasties dating from 1645 to 1900, as well as the inherited cultural heritage (voodoo culture, architecture, and other art forms). He also describes the Abomey palace compound and lists the causes and manifestations of its decline. He does, however, see the potential for a positive future. Traditional culture is very much alive and vibrant in Benin today, and the support of the international community has been amply demonstrated. Potential roles of members of the Abomey community (princes, dignitaries, intellectuals, administration, various local civic associations, etc.) are outlined. The involvement of the community is necessary to maintain the museum and make it self-sufficient. A revitalization of the local economy is a prerequisite, and the creation of small enterprises that are oriented toward education and tourism is encouraged.

Actions over the Last Five Years: The "Architecture" Component of the PREMA Benin II Project, 1995–97

Thierry Joffroy

This work presents the "architecture" component of the PREMA-Benin II project, the chief focus of which is the organization of an efficient maintenance plan for the Historic Museum of Abomey (the palaces of kings Gézo and Glélé). Following a presentation of initial hypotheses and work methods, the more technical aspects of the activities that have already been carried out are discussed: analysis and diagnosis of the existing condition; development of a plan of action, taking into account possible emergencies, training activities, and various other measures; implementation of this plan; and, finally, regular maintenance. After two and a half years of activity, an initial assessment has been drafted that summarizes the results obtained and emphasizes the need for continued financing for risk prevention, for maintenance, and for improving the institutional framework of programming and management.

Actions of the Last Five Years: The Conservation of the Bas-Reliefs of King Glélé's Ajalala at the Historic Museum, Royal Palaces of Abomey

Francesca Piqué and Leslie Rainer

This paper presents the results of the four-year collaboration between Benin's Department of Cultural Heritage and the Getty Conservation Institute for the conservation of the fifty bas-reliefs detached from the facade of the ajalala of Glélé in 1988 and encased in stabilized earth supports as individual panels. The project, which was launched in 1993, included training of local conservation technicians, documentation, analysis of materials and causes of deterioration, conservation treatment, development of a maintenance program, and planning of a final exhibit. The conservation team comprised professional wall paintings conservators, a training program coordinator, a documentation photographer, and staff from the Department of Cultural Heritage.

One of the main objectives was to train Benin museum professionals selected by the Department of Cultural Heritage to participate in various aspects of the project. One group was trained as conservation technicians, who were also taught black-and-white photographic documentation. The other group was trained in the principles and practices of long-term monitoring and maintenance of the conserved bas-reliefs.

Historical and scientific research was carried out to determine the conservation history and the physical characteristics of the bas-reliefs. Conservation treatment included emergency stabilization of the bas-reliefs, structural repairs, filling of voids and losses, revealing of original material, cleaning, and reintegration. Traditional materials were used insofar as possible for treatment.

Twenty bas-reliefs were selected to be included in the recently renovated exhibit of the collections of the Historic Museum of Abomey, to illustrate the process of conservation, various problems of deterioration, and levels of treatment.

The Redesign of the Permanent Collection of the Historic Museum of Abomey

Franck Houndégla

The proposed display will enable the visitor to discover Fon civilization through a thematic journey. Necessary tasks include creating a new spatial organization and restoring structures. Multiple discourses on the history of the kingdom must be integrated into the project as it develops. In fact, information on the meaning, use, attribution, and dating of the collections appears contradictory at times and may directly affect spatial organization. Also, this project leads us to ask questions regarding the use, implementation, and positioning of the museography.

Use

Is the museographical project appropriate to its context? Is it capable of speaking to a public whose education and knowledge of the subject are variable, while at the same time integrating the necessities and constraints of conservation in a country where the climatic environment can be aggressive?

Implementation

In countries where exhibitions are regularly organized, a "museographic culture" (both intellectual and technical) is developed gradually. Here, where there is no particular museographical experience, the available materials, techniques, and equipment must be adapted. Having work carried out entirely by Beninois companies and artisans seems to be an opportunity for them to develop the necessary skills.

Positioning

1. How can we intervene on a site of such symbolic, historic, and spatial power?
2. How are the site, the exhibit, and the words (of the guides) related — that is, how are the site and its commentaries brought together in a single place?
3. What is the project's time frame? The exhibit seems both permanent and renewable. It is inscribed in a given moment in the history of the palaces.
4. How can we embody a culture much of which is mobile and nonphysical?

The Inventory and Protection of the Abomey Historic Museum's Collections

Alain Godonou

The author recounts the catastrophic state of the museum's collections and storage building at the beginning of the twentieth century, as well as the measures taken in 1992, as part of the ICCROM-PREMA program, to inventory the museum's collections. The three main initiatives of this program were transferring the artifacts to a suitable storage space, establishing a documentation system to facilitate the management and study of the collections, and treating the damaged or insect-infected artifacts.

Presentation of the Collections of the Historic Museum of Abomey

Constant M. Noanti

The collections of the Historic Museum of Abomey are essentially pieces that emanate from the royal sphere. They have been brought together in two large segments: the "AB" collection (Musée d'Abomey) and the "MHA" collection (Musée historique d'Abomey), which correspond to the different umbrella authorities of the museum. Regarding the protection and safeguarding of the collections, the Historic Museum of Abomey has benefited from the assistance of international institutions such as Unesco and ICCROM, with its PREMA program. Thanks to this program, the Historic Museum of Abomey has been able to reorganize its collections by increasing storage space and has redesigned part of its permanent exhibit. The Getty Conservation Institute, in a significant gesture,

has conserved a special collection of approximately fifty bas-reliefs recovered from the ajalala of King Glélé.

The Maintenance of Buildings of the Site of the Royal Palaces

Dorothé Mizéhouin

The royal palaces of Abomey, as a recognized World Heritage site, have generated much attention in both national and international communities, as well as in institutions like Unesco and ICCROM. Coordinated efforts have led to the organization of a team of technicians responsible for the maintenance of the Abomey palaces. Over the past two years, various important projects have been undertaken, thanks to the support of Unesco, ICCROM, and the Historic Museum of Abomey. Even so, a tremendous amount of work remains to be done to make up for time lost over the last several years, so as to bring the palaces to a point where they are at minimal risk of degradation. To resolve financial, human-resource, and functional difficulties, a regular budget must be allocated for the various projects and for the reinforcement of maintenance personnel. Only in this way can the museum structures be stabilized and can the gradual application of this conservation to the whole site be envisioned.

Comprehensive Planning and Management of Cultural Heritage

Giora Solar

This conference represents the conclusion of the Getty Conservation Institute's involvement in the conservation of the bas-reliefs of the ajalala of Glélé in Abomey. It is hoped that, for the sake of Benin and Abomey, this project was just a starting point for further reflection and action in two directions — the development of a local and regional philosophy of conservation and the development of a comprehensive plan for the management of cultural heritage at the royal palaces of Abomey.

Philosophical questions remain. Do the Western and European concepts of authenticity and conservation of materials suit the local culture? What are the meanings of authenticity and originality? What is more important — preserving the object or preserving the know-how to create the object?

Comprehensive planning and management must be done on all levels. The bas-reliefs came from a certain context — they were part of a palace, which is one element of a palace compound, which in turn is integrated within a living town. What is the future of these palaces? What is their function and role in society? Who will take care of them and how? How will the town develop around them? Such questions should be addressed in a long-term conservation plan.

Conservation Plan for the Sites and Royal Palaces of Abomey

Rachida de Souza-Ayari and Aimé Gonçalves

The authors first present the history of the royal palaces of Abomey, their architecture, and the history of interventions on both buildings and collections. They then discuss the need for a conservation plan and its desired objectives (both short term and long term). Proposed conservation and maintenance interventions are listed, as well as initiatives for the presentation and promotion of the site. Finally, the authors discuss the legal, financial, and human resources necessary and available to carry out the proposed conservation plan.

Visitor Circuits and the Impact on the Socio-cultural Environment

Jérôme C. Alladaye and Clément Cakpo Vodouhe

Founded in 1943–44, the Historic Museum of Abomey covers some two hectares of the central palaces area, which extends over more than forty hectares. Yet until now, the museum has limited its tourist presentations to a few sites and objects from the palaces of Gézo and Glélé. In fact, longer, richer, and more diverse tours could be created. Such tours could show new elements in the central palaces or integrate the princely palaces and certain special palaces such as those of Kana and Hwawé; or they could include other significant historical and cultural places located outside the confines of the palaces, such as the voodoo temples. To achieve this expansion, the museum must be

promoted abroad, to raise the necessary funds; it should be promoted well, so that the people of Abomey themselves may understand the treasure they have in the museum and take a greater interest in it.

The Legal Context and Restoration of the Royal Sites and Palaces of Abomey

Toussaint A. Godonou

Heritage is defined as the ensemble of buildings and other objects that, for religious or secular reasons, have been designated by the state as being of archaeological, historic, artistic, or scientific significance. Since these objects are virtually unknown to the people of Benin, new steps have been taken to protect and promote them. For this reason, the state has been actively supported by such international institutions as Unesco, ICCROM, and, more recently, ICOMOS in the implementation of certain decisions. Unfortunately, these actions were met with a lack of appreciation on the part of most Beninois regarding the importance of cultural heritage.

However, the emergence of a new class of professionals and pressure groups, such as the Benin ICOM and ICOMOS committees, has opened new vistas in the fight for the protection of cultural heritage. Even so, this will not be an easy task for specialists responsible for the protection and promotion of the cultural heritage that abounds in Benin. Moreover, the lack of information on this rich heritage is coupled with the existence of basic legal texts that are obsolete. This situation paralyzes not only the Department of Cultural Heritage in this area but also the Convention for the Protection of World Heritage. In spite of such unfavorable circumstances, the Department of Cultural Heritage must find ways to bring current legislation to this area.

The participation of the entire society is necessary, because for the heritage to be saved, it must cease to be the domain of technicians and become the domain of the entire people of Benin.

The Economic Situation and Possibilities for Development

Alain-Raoul Lozes

For the economic development of Abomey, the author proposes that Benin offer to people interested in engaging in mutually advantageous cooperation a few of the products and services characteristic of the historical region of Abomey.

Primary Sector

A program of agricultural, forest, and pastoral development of an ecological and biological nature, involving the opening of channels of production, the processing and the commercialization of palm oil, cassava, corn, tomatoes, rice, onions, and pineapples, and the development of plants for pharmaceutical uses.

Secondary Sector

A program should be established for developing mining of the fractured marble from Detowu, by use of ecological techniques, as well as for developing the pharmaceutical and tourist sectors.

Tertiary Sector

First, the author proposes the creation and intensive development of a reliable channel of craft production, and the exchange and development of cultural articles such as wood or metal mural sculptures, woodcuts and fabric printing, ceramics and pottery, and rattan furniture. Second, the author proposes the promotion of musical composition, ballet, and traditional choreography, as well as the traditional architecture of the former Kingdom of Abomey.

Urban Master Plan for Abomey

Blachir Oloude

Abomey, one of Benin's oldest cities, bears the prominent mark of its royal heritage. Its spatial organization is based mainly on the placement of the various princely palaces. Called a sanctuary city, it is home to a dozen palaces and sacred temples that make it unique. These elements of the country's cultural heritage are still visible in the city's urban landscape.

Though its situation is favorable for urbanization, the expansion of urban development seems to have been slowed down by the weight of tradition. In spite of a certain disintegration, Abomey's urban organization seems to have absorbed the positive aspects of modernization and been enriched rather than destroyed by it.

The Urban Master Plan proposes an alliance of tradition and modern urbanization. It is based on the following actions: renovating the city by developing its cultural, touristic, and artisanal functions; rehabilitating and developing job creation sectors; encouraging and consolidating the urban planning of Abomey/Bohicon, based on the complementary nature of their urban functions. Abomey is a city endowed with great cultural potential. The vision of the Urban Master Plan is that of an open city that combines tradition with the conveniences of a modern city.

Plan for the Development of the Tourist Industry in Benin

Richard Lohento

The goal of this report is to present a summary of data useful to the decision-making process necessary for the application of the new national policy for tourism. Benin's tourist industry can be analyzed as follows:

1. Today, tourism ranks first in all sectors of productive activity.
2. In spite of certain handicaps and a relatively unfavorable international situation, Benin's tourist industry enjoys assets that give it interesting developmental prospects.
3. To succeed, two immediate objectives should take priority: first, to improve hotel quality significantly, and second, to select and develop certain tourist products.
4. To achieve these aims as well as to permit a lasting development of tourism, the following accompanying measures are necessary: to encourage the private sector to promote the tourist industry, to encourage training, to conserve natural and cultural heritage, and to organize the tourist sector.
5. The investments necessitated by the plan over the next ten years would be on the order of 14 to 20 billion CFA francs, chiefly for the renovation and construction of hotels. The financing could come from financial institutions (44%), the private sector (21%), the state (21%), and outside organizations (14%).
6. If tourism becomes a national priority and if this program of action is followed, the economic and social contribution of tourism over the coming ten years could be very sizable in terms of income and jobs generated.

